

Mission Adaptation

Epreuves numériques

Macha Lemièrè

*Mission
Adaptation*

Epreuves numériques

M+

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Epreuves numériques

© 2021, l'école des loisirs, Paris
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2021
Dépôt légal : mai 2021
Imprimé en France par XXXX
à XXXX

ISBN 978-2-211-27053-3

Pour Bernard.

Epreuves numériques

Epreuves numériques

1

Je détestais ma vie quand j'avais dix-sept ans.

Mes cheveux frisottaient, ma bouche était maussade, mon chat était mort, mon frigo était en panne, mes chaussures prenaient l'eau, ma mère était pénible, je n'étais pas l'unique survivante d'un accident d'avion dans les Carpates.

Je n'avais pas déjoué de complot interplanétaire ou sauvé un enfant de la noyade, je ne connaissais aucun tour de magie, je n'avais rien inventé, rien accompli (je ne jouais même pas de la harpe). Et personne ne me gardait jamais de place à la cantine.

Ce que j'aurais voulu, c'était faire partie d'un groupe, n'importe lequel. J'aurais voulu qu'on m'appelle avec de grands gestes, Hé, viens à notre table ! (La vie sera tellement plus savoureuse avec toi.)

Mais, quand je traversais le réfectoire avec mon plateau tremblant d'espoir, on se détournait de moi parce que ma bouche était maussade. Et quand par hasard on s'asseyait à ma table, je mangeais tête baissée, sans décrocher un mot.

Je commençais à croire que cette situation durerait toujours, mais elle a cessé le vendredi 23 mars à midi trente.

À midi vingt-trois, je ne le savais pas encore.

Je regardais les gens dans la salle ; ils ne me regardaient pas. Ils étaient ensemble, bavardaient et riaient, passaient de table en table, tout était fluide. Comme dans Zelda quand il faut franchir des gouffres, ils flottaient sur des plateformes invisibles et bondissaient de l'une à l'autre d'un mouvement souple. Moi, je restais là, les muscles raidis, prête à sauter, mais, dès que je m'élançais vers une plateforme voisine, elle basculait et je sombrais dans le vide.

À midi vingt-quatre, j'ai décidé de suivre une fille qui était mon sosie, paraît-il. Ses cheveux frisottaient, sa bouche était maussade, je me suis dit que ça nous rapprochait, cette ressemblance ; mais j'avais beau naviguer plateau contre plateau avec elle dans le self, elle m'ignorait.

Je l'observais, elle m'ignorait, donc je me suis assise à côté d'elle.

Le vendredi, c'était riz et poisson sauce blanche.

J'ai planté ma fourchette dans mon poisson. Le monde était comme ça. Poisseux, chargé de sens. Une bassine de confiture avec des endroits bouillants, d'autres complètement morts.

On ne pouvait espérer aucune solidarité chez les morts. Ça se délitait autour de moi comme une pâte à chou quand on rajoute un œuf. J'avais beau essayer d'être consensuelle, de me mettre dans le moule des conversations, les gens devinaient instantanément que je n'étais pas des leurs. Je ne comprenais pas pourquoi je n'étais pas des leurs de tout le monde.

À midi vingt-six, mon sosie a éclaté d'un rire de princesse adorable, ce qu'elle n'était pas. Ça se voyait à sa façon de me tenir à distance, coude écarté, tournée de trois quarts.

J'ai soupiré. Moi aussi j'avais du succès, avant; donc je me souvenais de ce qu'on ressentait quand on avait une cour. On vous mettait à défiler sur des chars, on touchait vos cheveux, on vous offrait des gommages parfumés, on jalousait votre robe brodée, on se battait pour être invité à votre anniversaire (gâteau triple couche, piñata en forme de licorne).

À midi vingt-huit, mon sosie a étendu le bras et s'est emparé de ma carafe exactement comme si je n'étais pas là. Derrière, un garçon a poussé ma chaise pour se frayer un passage et m'a écrasée contre la table. Dehors, c'était le printemps. Le soleil faisait miroiter les verres, un tigre se tapissait dans la fresque murale.

Il y a eu un silence dans le vacarme.

J'ai relevé la tête. Une fille était debout, près du buffet à salades. Immobile, son plateau à la main, elle semblait chercher quelqu'un.

À midi vingt-neuf, son regard s'est posé sur moi. Sa plateforme a vacillé et s'est mise en mouvement. Le temps que je me redresse, elle s'est affalée sur la chaise voisine, vlouf, avec un bruit de parachute qui se pose (elle portait une jupe bouffante), et ma vie a démarré à cet instant, le vendredi 23 mars à midi trente. Le baromètre affichait treize degrés Celsius, l'humidité était de quarante-sept pour cent.

– Hey.

A-t-elle dit.

2

Zoé.

Quand j'y pense, une vague de gratitude me recouvre.

Je la connaissais, on était dans la même classe, mais elle ne me ressemblait pas du tout. La première fois que je l'ai vue, jamais je n'avais vu de fille aussi laide. Ses yeux sortaient de ses orbites comme des bulles bleues que ses paupières recouvraient à moitié, sa frange raidie lui griffait la rétine, son nez était rose et courbé, sa bouche violette et boursouflée, ses ongles blancs, elle avait des mèches blondes.

De près, elle était toujours aussi laide, mais ça lui allait mieux. Elle faisait des mouvements de tête qui imprimaient à ses cheveux un balancement indolent, et se léchait sans arrêt les lèvres, ce qui leur donnait un aspect luisant, comme une plaie mouillée. On ne pouvait s'empêcher d'être fasciné par sa langue qui humectait lentement sa bouche.

Elle s'est mise à me poser des questions d'une voix étonnamment vive, comparée à ses gestes.

– Tu habites où, tiens c’est marrant on est dans le même lotissement mais moi je viens de Rennes tu as des frères et sœurs et tes parents ils font quoi?

Pa pa pa, ça pétaradait au-dessus de ma tête.

J’ai répondu par monosyllabes. Je ne tenais pas à ce qu’elle mesure l’étendue de mon manque d’intérêt d’un seul coup.

À part mon frigo en panne et ma mère difficile, dont je ne souhaitais pas parler au premier rendez-vous, j’étais désespérément banale. Je n’étais pas de ces filles brillantes qui devenaient célèbres, rencontraient des gens célèbres, et toutes ces célébrités se conjuguait pour former des vies puissance dix (et à la fin elles se faisaient enlever). Moi, mes parents étaient coachs en développement personnel à domicile et je menais une existence qui se multipliait par elle-même. J’aurais voulu qu’on veuille m’enlever.

Zoé ne s’est pas découragée.

– Tu ne serais pas russe par hasard? Je trouve que tu as un petit côté slave.

Pour lui faire plaisir, je lui ai répondu que j’avais une grand-mère russe.

Elle s’est extasiée.

– Je le savais! Ça se voit à tes pommettes.

Elle semblait si enthousiaste que j’ai enchaîné avec un grand-père marin pêcheur, des oncles cascadeurs ou espions, des tantes diplomates, élèveuses de lamas, des cousins champions de kayak, un ranch au Texas et une yourte en Mongolie.

En réalité, je n’avais même pas de voisin arabe, mais il fallait

que je me distingue avec de l'exotisme, quelque chose d'international.

Quand je suis sortie de la cantine, j'étais lessivée. C'était du travail, d'être sociable. Il fallait saisir la moindre perche, avoir de la répartie, de l'imagination, y mettre de l'ardeur, débiter du rêve à la chaîne. On ne pouvait pas se reposer sur ses lauriers, on courait en permanence le risque d'ajouter un élément qui nous ferait perdre du prestige (un ancêtre nazi par exemple).

Donc je n'avais qu'une idée en tête, me retrouver seule avec mes petites pensées habituelles, et je me suis débrouillée pour éviter Zoé le reste de la journée.

Puis j'ai passé le week-end à regretter d'en avoir trop dit, ou pas assez, et d'avoir ruiné mes chances de lui plaire.

3

Le lundi, on ne s'est pas croisées parce qu'elle avait italien et moi allemand.

À midi, je poussais avec accablement mon plateau sur les rails du self (carottes râpées/steak haché/petits pois) quand j'ai entendu une voix à l'autre bout du réfectoire.

– Eh!

Je n'ai pas réagi ; j'ai plutôt choisi une pomme. Je n'étais pas concernée par la vie tumultueuse des gens du côté brûlant de la bassine. La fille devant moi m'a donné un coup de coude.

– Je crois qu'on t'appelle.

En effet, Zoé sautillait derrière une fausse plante en agitant sa frange et ses bras.

Je l'ai rejointe d'un pas circonspect, elle m'a indiqué une chaise.

– Je t'ai gardé une place.

Elle m'avait gardé une place. Consécration suprême, lumière divine au-dessus de ma tête, et elle, à mille lieues de se douter de l'état de béatitude dans lequel j'étais plongée, a engagé la conversation comme si on se connaissait depuis toujours.

– Tu as commencé ta dissertation ?

Maintenant que j'avais mes entrées sur la plateforme de quelqu'un, je n'allais pas me laisser repousser dans le néant par excès de modestie.

– Non, mais j'ai un oncle philosophe qui a inventé le concept de l'existentialisme.

– Sympa.

Ainsi encouragée, j'ai continué à raconter n'importe quoi ; ma grand-mère résistante, ma grand-tante geisha et, bien sûr, ma sœur jumelle. On peut s'attendre aux histoires les plus émouvantes avec une sœur jumelle.

Epreuves numériques

Le mardi, on a encore mangé ensemble. Non seulement on a mangé ensemble, mais on a fait la queue ensemble devant la pile des plateaux. Zoé en a profité pour revenir sur la conversation de la veille. Des détails la turlupinaient. Elle m'avait écoutée, en fait.

– Je n'ai pas bien compris ce truc de ta grand-tante paternelle geisha. Tu m'as dit que c'était par ta mère que tu avais des racines asiatiques.

Je me suis renfrognée. Quel était ce besoin fétichiste de savoir de quel côté était issu mon aïeul africain devenu bonze tibétain ?

Heureusement, ce qui l'intéressait vraiment était l'histoire de ma sœur jumelle trisomique. Sauf que là aussi, elle était impitoyable.

– Tu me la présenteras ?

Je n'avais pas de sœur jumelle, donc ça m'a un peu refroidie.

J'ai tenté de changer de sujet.

– Oh, regarde, aujourd'hui il y a des pommes noisettes.

Mais elle y revenait sans cesse, insistait pour plus de précisions, se penchait par-dessus son plateau, car sa curiosité était exigeante et réclamait la becquée comme un gros oiseau.

Je ne voyais pas comment m'en sortir, alors j'ai roulé des yeux exaspérés, composé mon attitude. Ne pas déranger s'il vous plaît, et pour finir, j'ai répondu d'un ton sec.

– Elle est dans un institut. Les visites sont interdites.

Avec ça, Zoé allait vite se rendre compte que la vie n'était pas très savoureuse avec moi.

Au contraire, elle a trouvé cet interdit très excitant, puis elle a bâillé.

– Tu veux bien aller chercher une carafe d'eau ? J'ai la flemme.

J'ai soufflé bruyamment. Cet attachement indéfectible me mettait sur la défensive. Avec tous mes défauts, ma bouche maussade, c'était louche.

– Pourquoi est-ce que les gens font des manières quand ils donnent des ordres ? Je préfère une franche tyrannie.

Elle a gloussé.

– Tu es marrante.

Je me suis levée en faisant crisser ma chaise et me suis dirigée vers la fontaine avec la pire volonté du monde. Je n'étais pas sympathique, mais je ne pouvais pas m'en empêcher, et Zoé comprendrait bientôt que j'étais la mauvaise, la mal coiffée, celle qui ment, rechigne, se lamente et crache des crapauds. Et aucun prince ne me recueillerait au pied d'un arbre, à moitié écrasée sous une rivière de diamants (ce qui donne une mauvaise image du prince d'ailleurs).

J'avais beau le savoir, ça m'a fichu un coup. J'aurais préféré découvrir que ma vie se déroulerait sur un tapis de pétales de roses.

En revenant, j'ai tenté d'atténuer mon air revêche, mais pour Zoé, c'était du pareil au même. Je pouvais faire ce qui me chantait, elle était d'humeur bavarde.

Epreuves numériques

5

Le mercredi, elle m'attendait devant le portail du lycée et a gambadé vers moi comme si mon arrivée était l'événement le plus réjouissant du monde.

– Tu prends le bus où, au fait? À quelle heure? On pourrait le prendre ensemble, au lieu de faire bande à part!

J'ai bégayé. Je ne comprenais toujours pas pourquoi elle m'avait choisie, moi qui n'avais jamais été l'élue de rien, que nul doigt divin n'avait désignée pour sauver l'humanité, que personne n'avait eu l'idée d'enlever, qui n'avais pas de yourte en Mongolie (même si Zoé ne le savait pas encore).

– Je commence à me demander si tu n'es pas un agent secret à la solde de l'ennemi qui tente de me soutirer des informations top secret, mais sur quoi?

Elle a ri, et on a marché côte à côte dans les couloirs. Elle portait son sac à gauche et moi à droite, donc je marchais à sa droite pour qu'ils ne s'entrechoquent pas. Rien que pour ça, ces habitudes naissantes, mon cœur tremblotait d'aise, et la frange raidie de Zoé me paraissait de moins en moins laide. Je me surprenais même à ressentir de la tendresse pour toutes les filles à franges raides. Pour la Terre entière à vrai dire.

6

Le vendredi, une semaine jour pour jour après notre rencontre, elle a décidé d'élever d'un cran le niveau de notre intimité.

D'un coup languissant, mais un coup quand même, elle m'a demandé :

– Tu as un copain ?

De nouveau nous étions à la cantine, et mince, je n'avais pas de copain. Il y avait juste Ange, au CM2, qui s'était cassé le bras en tentant un salto pour m'impressionner (je ne m'étais pas détournée pour autant, j'étais circonspecte, c'est tout).

Elle a tapoté mon assiette du bout de sa fourchette.

– Alors, tu as un copain ?

Elle était tenace, je ne me suis pas démontée.

– Oui, il s'appelle Manuel, il est portugais.

Elle a gonflé ses lèvres et émis un bruit gourmand. Elle semblait en connaître un rayon sur les Portugais. J'ai jugé plus prudent de calmer son ardeur.

– Mais je ne l'ai pas vu depuis longtemps. En fait, mon dernier véritable contact avec un garçon a consisté en un coup de pied.

Elle a rougi d'excitation.

– Raconte.

Je me suis reculée sur ma chaise pour être plus à mon aise.

– Ça se passait à la piscine.

Comme d'habitude, les garçons pourchassaient les filles, les filles criaient, les garçons les jetaient à l'eau, les filles faisaient semblant d'être furieuses, puis attendaient que ça recommence. Et ça recommençait ; ça pouvait durer l'après-midi entière si on avait assimilé le principe.

Zoé a hoché la tête, j'ai poursuivi.

– Tu sais donc qu'une fille qu'on ne jette pas à l'eau est en fâcheuse posture. Ça veut dire des choses, au niveau de son pouvoir attractif.

Elle a réfléchi.

– C'est vrai, à sa place je me poserais des questions.

J'ai baissé la tête.

– Malheureusement, je n'appréciais pas qu'on me jette à l'eau.

Or, une fille peut hurler quand elle est empoignée, tripotée, plaquée au sol, mais au bout du compte elle doit se laisser faire.

– Il a suffi d'un coup de pied bien placé pour qu'on n'en parle. Plus. Jamais.

Faites ça, et personne ne vous approche. Plus. Jamais.

Elle a médité un moment.

– Donc, tu es vierge.

Je n'ai pas apprécié qu'elle en soit si sûre.

– Et ton père, il est gendarme ?

Elle a suspendu sa fourchette entre sa bouche et son assiette, et m’a jeté un regard éteint. J’ai attendu. Maintenant, elle allait réaliser que j’étais infréquentable.

Trois secondes ont passé. Elle a piqué un morceau de cabillaud, l’a recouvert d’une couche de riz, d’un peu de sauce, a enroulé le tout dans une feuille de salade, puis l’a mâché un temps interminable, les yeux enfumés, avant de lâcher dans un souffle.

– J’adore les sushis.

J’ai soupiré de soulagement, elle est revenue à son sujet de prédilection.

– Je n’ai pas compté, mais j’ai dû avoir une dizaine d’amants.

Elle a déplié ses doigts et entrepris de les énumérer, un bout de sa langue sortie.

– Romain qui jouait de la basse, Pierrick qui prenait de belles photos, Tildéric qui ne faisait rien, Aurélien qui écrivait des poèmes, Arno qui avait un corps d’athlète, Mathilde avec qui j’ai eu une expérience, Théophile qui a fait une tentative de suicide, Barnabé qui était mignon de profil, Malo que j’ai trompé avec Maxime, et Ahmed que j’aime encore mais qui vit à Rennes. Et toi, personne ne te plaît, ici ?

J’ai regardé autour de moi. Dans le brouhaha de la cantine, les lycéens rumaient, la mèche aérodynamique, disséminés entre les plantes artificielles.

Zoé a soupiré.

– Tu as raison. Il n’y a personne de potable. Sauf Arthur, peut-être. Qu’est-ce que tu en penses ?

Je me suis étouffée avec mon riz. Je fondais de grands espoirs sur Arthur, filandreux et pâle, qui m'avait proposé de boire un café, un jour.

Depuis, je rôdais autour du distributeur de boissons. Dans le meilleur des cas, son regard m'effleurait avec une vague lueur d'intérêt; le reste du temps, il me croisait en coup de vent et je frissonnais sur son passage comme une forêt de bambous.

Je me suis fait une raison. Jamais je ne saurais le conquérir, donc j'ai sacrifié mon grand amour.

– Il est stylé.

Elle a plissé la bouche, puis s'est enthousiasmée. Quelle chance que je sois encore vierge!

– C'est comme si tu n'avais pas ouvert tous tes cadeaux de Noël!

J'avais l'impression qu'il me manquait quelque chose, et ça m'a rendue mélancolique. J'aurais aimé qu'un garçon m'attende à la sortie, ou m'écrive des lettres de New York.

Elle a entrepris de se sucer les doigts un à un. Ça faisait un petit plop quand ils sortaient de sa bouche.

– Ne t'inquiète pas. Le sexe, c'est comme le permis de conduire. Au final, tout le monde y arrive.

Manifestement, nous devenions amies, mais je ne savais pas si c'était grâce à ma sœur jumelle, mon fiancé portugais, ou ma virginité.

On est sorties de la cantine pour aller au cours de français. J'aimais bien la professeure, Mme Pieters. Elle était blonde et frisée, avec un petit côté Sally qui rencontre Harry. Quand elle riait, elle rejetait la tête en arrière et faisait durer son rire. Elle trouvait que j'écrivais comme un pied, avec des répétitions, des c'est, des ça, des il y a, mais je ne le prenais pas mal. S'il y a une rivière, il y a une rivière, point barre. Je me serais trouvée attachante à sa place. J'aurais pensé, Pauline, hein, quelle personnalité. J'étais d'ailleurs encouragée dans ce sens par ma mère qui me trouvait formidable.

Je me suis laissée choir à côté de Rose.

Je la connaissais depuis la maternelle, mais je la préférais quand elle avait des couettes. Aujourd'hui elle riait à toutes les blagues pourvu qu'elles viennent d'en haut, ce qui lui conférait ici un avantage, car Mme Pieters avait tout un stock de plaisanteries destinées à nous faire croire qu'elle avait été jeune elle aussi. Des phrases comme Hahaha le lycée, quelle plaie! puis elle secouait ses bouclettes, grelot, grelot, et accompagnait ça d'un grand rire, cou rejeté en arrière, mais parfois on voyait l'intérieur de sa bouche et sa glotte me mettait mal à l'aise.

– Hahaha les jeunes m’adorent, a-t-elle déclaré.

– Hi hi, a répondu Rose.

Je suis restée de marbre. Il était inconcevable que je me montre inférieure à l’idée que je me faisais de mon intelligence. Dire des banalités. Pouah.

Malgré tout, il n’y a qu’à Mme Pieters que j’avais montré le rat blanc que m’avait prêté ma petite voisine, le jour d’Halloween, quand j’étais déguisée en sorcière démoniaque et que je l’avais dans ma manche. Je m’étais dit qu’elle saurait apprécier le geste. Du temps avait passé depuis, et je ne savais plus quoi inventer pour lui plaire.

Ce jour-là, elle tenait à nous exposer les activités de l’association « Pour l’Avenir Tous Ensemble » dont elle était une présidente.

– P.A.T.E. Entre nous, on dit simplement « la Pâte » (bruit de grelot).

Elle a distribué un dépliant bourré de points d’exclamation. Il s’agissait d’un programme NOUVEAU! et FORMIDABLE! qui nous promettait des HORIZONS ÉLARGIS! et de l’ÉPANOUISSEMENT!

– La Pâte envoie des élèves entre quinze et dix-huit ans dans d’autres pays pour y découvrir une autre culture. Ils sont placés dans des familles qui les accueillent comme s’ils étaient leurs enfants, ils sont nourris, logés, éduqués, et c’est merveilleux car ces familles sont bénévoles et ne font ça que pour la beauté du geste, elles sont forcément très ouvertes. Une réunion d’information se tiendra dimanche à Versailles. Qui est intéressé?

J'ai tout de suite levé le doigt; Zoé aussi.

Je voulais ça, partir vers des horizons nouveaux et des aventures véritables. Échapper à tous ces gens qui souhaitaient rencontrer ma sœur jumelle.

Mme Pieters a paru inquiète en constatant mon enthousiasme.

– C'est sérieux, Pauline. Il n'est pas question de se promener avec un rat. Il y a des règles.

– Oui oui oui!

J'acquiesçais à tout, j'étais conquise.

Nous avons enchaîné avec une dictée surprise. J'ai eu un doute pour dilemme. Dilemne? J'ai jeté un coup d'œil sur la copie de Rose.

Dilemne. Parfait.

Mme Pieters a relevé les copies.

– Je vous préviens. Cette fois je les range de façon à repérer qui était assis à côté de qui. Si je découvre que quelqu'un a triché, zéro.

J'ai rejoint Zoé à la sortie et on a pris le bus ensemble pour rentrer. On habitait toutes les deux en périphérie de Plaisir, dans un lotissement constitué de quatre allées comportant chacune quatre culs-de-sac en forme de ronds-points. Sur Google Maps, ça ressemblait à un mille-pattes ; dans la réalité, ça portait le nom de Résidence de la Pensée. Les maisons y présentaient la particularité d'être toutes pareilles, mais pas dans le même sens, et de tourner le dos à la rue. Je n'ai jamais compris ce truc d'entrer par le garage.

Zoé était complètement exaltée. Partir ! Loin ! Ailleurs ! Seule ! S'émanciper ! Apprivoiser de nouvelles mœurs ! Se refaire une famille !

– Tu imagines ? Tous ces nouveaux garçons !

J'ai éclaté de rire. Cette facilité à être proche me rendait un peu saoule. Puis j'ai hoché la tête avec ferveur. Là-bas je vivrais enfin la vie intense que tout le monde menait ici, je me ferais enlever. Mais l'affaire n'était pas gagnée car il y avait peu de chances que je convainque mes parents. Ça coûtait de l'argent, plusieurs milliers d'euros, pour les billets, la cotisation, la participation aux frais.

– Au fait, tu l’as écrit comment, dilemne ?

– Avec deux *m* pardi.

Voilà. Mme Pieters, en découvrant que j’avais triché, ne me laisserait pas m’inscrire.

Zoé m’a frotté le dos pour me remonter le moral, puis a bifurqué vers son cul-de-sac, le deuxième à gauche de la première allée à droite, tandis que je me dirigeais vers le mien, le troisième à droite de la deuxième allée à gauche.

Dans mon impasse, il flottait une ambiance de fin de kermesse. Des pères Noël pendaient aux gouttières, figés depuis des mois dans l’abordage synchronisé des greniers, et le sol était jonché de pots de yaourt à la vanille.

Mes yaourts.

Notre frigo avait rendu l’âme quelques semaines auparavant, alors on rangeait les produits frais sur le bord de la fenêtre et au moindre coup de vent ils s’envolaient, ce qui irritait le voisinage. D’ailleurs, le bonhomme d’à côté arpentait le terre-plein en shootant délibérément dans les pots. J’ai trottiné pour l’éviter.

– Ah, Pauline. Ta mère est là ?

Les adultes. Toujours à vouloir nous mettre le grappin dessus, essayer de nous faire croire qu’ils ont été comme nous, et, petit à petit, nous contaminer avec leur vieillesse. C’est pourquoi je leur parlais le moins possible. Une fois, j’ai demandé son âge à ce type, pour lui montrer qu’on n’était pas du même monde, et il a eu un rire onctueux.

– Ha ha, l’âge que tu auras quand tu auras mon âge.

Désormais, mon âge était rattaché au sien et il pouvait tirer dessus comme sur un jouet à roulettes.

Ce jour-là, je ne me suis pas laissé piéger. J'ai couru pour franchir les derniers mètres, slalomé entre les jarres ébréchées remplies de broussaille et me suis jetée contre la porte du garage. Elle a cédé.

À l'intérieur, une marée de vieilles chaussures encombrait le passage. Dans la cuisine, des piles de journaux gratuits, des boîtes à œufs, des bouteilles, des tubes en carton, des bacs à glace vides recouvraient le carrelage. L'évier débordait de bassines en plastique qui dégorgeaient d'eau huileuse et de vaisselle sale, la table croulait sous les bols et les vieilles tartines, les murs disparaissaient sous le lierre.

Les bouteilles attendaient qu'on les apporte au conteneur. Les bacs à glace, on les réservait pour le jour où on en aurait besoin d'une cinquantaine ; quant au lierre, il était né d'un portepot en macramé que j'avais fabriqué pour la fête des Mères, et atteignait maintenant le plafond, condamnant portes de placards et fenêtres.

Par ce lierre, ma mère me signifiait que je comptais, que mes cadeaux, elle ne les fourrait pas dans un tiroir pour les jeter au bout de deux ans. Mes cadeaux, elle les choyait, et si on se prenait les pieds dedans, on l'entendait gémir à l'autre bout de la maison.

– N'arraaaaaachez pas le liiiiiiiiieerrre.

Des fois, je me demandais si ce n'était pas l'art du ménage qui me manquait pour être populaire. Ma dernière amie, Flora, je l'avais perdue à cause d'une mouche morte au fond d'un verre.

À travers ses yeux, j'avais vu la crasse, l'abandon. Le voile s'était levé, la bonne brume chaude, et tout avait pris une teinte pourrie. Ça m'avait rendue triste pour mon enfance.

Depuis, je faisais comme si la saleté ne me concernait pas. Après tout, je n'étais pas chez moi. On a tort de considérer qu'on est chez soi chez ses parents. Notre présence est tolérée, à peine. Notre mère (surtout notre mère) nous répète assez souvent qu'on ne doit pas lui parler sur ce ton dans sa maison.

Quel est ce ton dont on nous parle sans arrêt ?

Je me suis gratté la tête. Les parents, décidément, étaient incohérents. Soit ils nous menaçaient de nous mettre à la rue, soit ils nous interdisaient de sortir. Et maintenant que la Pâte m'offrait un endroit où aller, je craignais que ma mère ne veuille me garder là indéfiniment, collée à la table, à collecter mes signes vitaux, Oh tu as dessiné une spirale, quel génie, Oh tu as bâillé, quelle merveille, Oh tu n'as rien dit, quel talent.

C'est pourquoi je devais m'envoler vers des HORIZONS ÉLARGIS.

J'ai tendu l'oreille. Des gémissements s'échappaient de la porte du salon, indiquant que mes parents étaient en pleine séance de stretching. J'ai décidé que c'était bon signe. Ils seraient détendus quand je leur ferais mon annonce.

J'ai ouvert un placard poisseux pour m'emparer de céréales que j'ai mangées à même la boîte.

Cette histoire de Pâte, sans parler de ce dilemme imbécile, me donnait mal au ventre. Ma vie, parfois, je n'en pouvais plus, et j'ai appelé de tous mes vœux la combustion spontanée de ma dictée, la mort de Mme Pieters, ou tout simplement une miraculeuse conjonction des circonstances (que Mme Pieters s'empare de ma copie, qu'un merle s'écrase contre sa vitre, qu'elle se précipite pour le sauver, moi les oiseaux m'adooorent hahahaaa, qu'au même instant le téléphone sonne, quelqu'un lui demandant si elle vient déjeuner dimanche ; tant et si bien qu'elle oublie tout de la dictée de Rose et aborde la mienne l'esprit neuf, pur, frais, presque joyeux, *et ne remarque rien*).

La Miraculeuse Conjonction des Circonstances, une déesse que j'allais prier instamment. Et si elle exauçait mon vœu, jamais plus je ne mentirais ni n'exagérerais en rien.

J'ai joint les mains. Faites que mon dilemme ait perdu son n et gagné un m entre aujourd'hui et demain. Faites que je parte avec la Pâte.

Une pluie de petits cailloux a claqué contre la fenêtre. C'était Blanche, la fille du voisin.

Elle avait six ans et m'avait prêté son rat blanc le jour d'Halloween. Depuis, elle estimait que j'avais une dette envers elle, et me la rappelait chaque jour à coups de graviers contre la vitre.

J'ai risqué un œil dans le jardin. Accroupie sous la haie, elle guettait mon apparition avec ses yeux de chouette affamée.

Je me suis abritée derrière le rideau, mais elle m'avait vue.

– Je t'ai vue!

J'ai articulé à travers le carreau.

– JE SUIS OCCUPÉE.

Elle s'est laissée tomber à genoux, mimant l'affliction la plus intense.

– S'IL TE PLAÎÎÎÎT!

Il était vain de résister. Plutôt que de dépenser son énergie à jouer seule, elle préférerait toujours la consacrer à me convaincre de m'occuper d'elle, comme si j'avais le pouvoir de donner un sens à son existence, comme si j'avais la responsabilité de la sauver de l'abandon et de l'ennui.

Je la comprenais. Moi aussi j'avais quémanté l'amitié de filles indifférentes, en d'anciens temps qui remontaient à la semaine dernière, et elles aussi avaient dû me trouver collante. Mais à présent que j'avais Zoé, je me devais d'être meilleure qu'elles.

Je suis sortie dans le jardin.

– Pas maintenant, Blanche. J’ai quelque chose d’important à demander à mes parents.

Elle a joint les mains.

– S’il te plaît s’il te plaît s’il te plaît.

Ses petits poings se sont serrés d’extase.

– Est-ce qu’aujourd’hui on pourrait tuer Ornella? Elle ne veut pas jouer à chat glacé avec moi. Je me mets devant elle pour qu’elle m’attrape, mais elle m’évite et court après les autres.

Je l’ai regardée avec pitié.

– C’est la vie, ma pauvre Blanche.

Ornella, je ne pouvais plus la voir à force d’en entendre parler. J’avais déjà eu affaire à ce genre d’individus. On avait beau crier Je suis là, attrapez-moi, ils continuaient de se comporter comme si on était des obstacles invisibles (mon Dieu quel est ce champ de forces qui m’empêche d’avancer, se disaient-ils en nous contournant habilement), alors qu’on était des êtres humains en quête d’amour.

– OK, c’est parti.

J’ai attaqué le vieux sapin à coups de pied.

– Prends ça, Ornella!

Le vieux sapin tremblait, perdait du lichen.

– Et ça! a hurlé Blanche en lui arrachant un bout d’écorce.

Mes parents, les yeux papillotants, ont fait coulisser la porte du salon.

– Mais enfin, que faites-vous à ce pauvre arbre ?

Blanche s'est enfuie sous la haie, j'ai protesté d'une voix vibrante.

– On punit Ornella.

– Ma chérie. C'est si gentil de t'occuper de cette petite.

Ma mère m'a enlacée, une vieille habitude (avant elle aimait mon odeur de lait, à présent elle essayait de m'insuffler de l'énergie positive), puis m'a entraînée à l'intérieur. Elle a démêlé ses bras mous et m'a contemplée, les yeux mi-clos, emplie de bonnes ondes.

– Je te souhaite d'être heureuse.

Mon père a agité ses sourcils. Selon lui, il était de première importance de contrôler ses sourcils et il s'emparait de n'importe quelle occasion pour me transmettre son art. Surtout quand on regardait le journal télévisé.

– Regarde-moi cette maîtrise, tu as vu comme le présentateur sait désynchroniser les deux ? Les soulever l'un après l'autre, comme une ola ?

– Oui, père.

– Regarde. Quand il veut manifester une perplexité goguenarde, il abaisse l'un très bas tout en levant l'autre très haut. Il les rapproche quand la nouvelle est grave. Quand il est content, il les écarte. Moi, ça m'est très utile pour donner des cours de Pilates en visioconférence. Je peux transmettre mes instructions en mode silencieux, et quand un élève dit quelque chose d'idiot, je peux le faire passer pour un abruti rien qu'avec mes sourcils.

Pour l'heure, il a indiqué qu'il était heureux de me voir (agitation forcenée), tandis que ma mère faisait des gestes autour de ma tête pour chasser les mouches qui attaquaient mon karma.

– Qu'est-ce qui se passe ? Ton aura est toute violette.

Je lui ai tendu la documentation de la Pâte. Elle a plaqué une main sur ses yeux et s'est mise à tâtonner de l'autre à la recherche de ses lunettes, comme si elles allaient apparaître à un mètre du sol. Mon père, qui savait quel était son rôle, a plongé sous le buffet pour en extirper les lunettes qu'il a placées dans les mains de ma mère. Elle a eu un sourire enchanté (la vie était magique), puis a cherché la bonne distance entre ses yeux et le papier.

Elle a poussé un cri.

– Mon Dieu, je deviens presbyte !

Enfin, elle a ouvert la brochure, laissé échapper un râle, et entrepris de choir à l'endroit où ses lunettes étaient apparues.

Mon père s'est précipité pour la soutenir.

– Une petite baisse de tension, ma chérie ?

Elle s'est couvert les yeux d'une main mourante.

– Elle veut partir !

J'ai rectifié.

– Pour l'instant, il est juste question que vous alliez à une réunion d'information à Versailles.

Mon père a saisi le prospectus, tiqué du sourcil droit.

– C'est quoi cette histoire d'élargir ton horizon? Et je ne comprends pas. Si tout le monde est bénévole, où va tout cet argent?

J'ai trouvé cette considération absolument mesquine. De manière générale, mes parents se préoccupaient trop d'argent.

– Ce n'est pas si cher. Pas beaucoup plus que ce que je coûterais en restant ici.

C'était malin, et sur le coup je me suis dit que j'avais raison. Donc nous nous sommes disputés à propos de dépenses et de proportionnalité, jusqu'à ce que ma mère se plaigne d'un affreux mal de ventre et quitte la pièce, pliée en deux, assistée par mon père empli de sollicitude.

J'ai prié avec ardeur.

– Ô Miraculeuse Conjonction des Circonstances, faites que mes parents acceptent de se rendre à la réunion d'information en ayant oublié de quoi il s'agit.

Le soir, je n'étais pas plus avancée. J'avais plutôt reculé, dans le sens où je leur avais annoncé que j'étais prête à ne pas aller plus loin que l'Espagne, par rapport à la Jamaïque, si ça pouvait leur faire plaisir.

Mon père s'est lancé dans le déchiffrement des petites lignes.

– Les dix interdictions absolues sont de faire du stop, consommer de la drogue, conduire un véhicule motorisé, entretenir des relations amoureuses, boire de l'alcool, être appréhendé par la police, se faire renvoyer de son établissement scolaire, avoir des parents divorcés, fumer, se servir d'un téléphone.

Ma mère, qui menaçait de s'évanouir face à tous ces dilemmes auxquels elle était confrontée, a dit en chevrotant :

– Je ne rêve que d'une chose, dormir et ne plus jamais me réveiller.

La colère m'a traversée. Où était passée la créature magique de mon enfance qui faisait tourner sa jupe en un cercle parfait (et quand je m'allongeais dessous, c'était comme être sous un pin parasol)? Depuis quand s'était-elle transformée en cette chose croupissante. Comment était-ce arrivé. Est-ce qu'on s'en rendait compte, ou perdait-on juste conscience de ce qu'on avait été?

J'ai fait un geste large.

– Fais-toi plaisir, meurs.

Ma mère s'est levée, le menton tremblant.

– Non seulement tu me prends ma petite cuillère, mais en plus tu fais tomber ma fourchette par terre.

J'ai examiné ma petite cuillère. Diable, elle s'en était rendu compte. J'ai ramassé sa fourchette.

– Je me demande si ce n'est pas toi qui devrais suivre le programme de la Pâte. Apprendre à relativiser, te comporter en adulte.

Mon père a bondi sur la boîte de mouchoirs. Ma mère a pris sa voix de tragédienne, dernier acte, l'agonie.

– Est-ce que les Espagnols chassent la baleine ? Je refuse que tu ailles chez des chasseurs de baleines.

Elle s'est mise à pleurer.

– Je sais que tu as du mal à le croire quand tu me vois comme ça, mais j'étais une aventurière, avant.

J'ai soupiré. Si elle embrayait sur son passé de militante chez Greenpeace, ça allait nous prendre la soirée et je n'aurais pas de réponse pour l'Espagne.

– J'escaladais les grues pour empêcher les bateaux de décharger le bois d'Amazonie, je me ligotais sur des rails de chemin de fer pour retarder les convois de déchets nucléaires. Mais même à l'époque j'étais douillette, si ça peut te consoler. Les graviers me faisaient mal au dos.

Je ne voyais pas où elle voulait en venir. Sa voix est montée dans les aigus.

– Et maintenant, je sais ce qui va se passer. Tu vas découvrir

une autre famille, te rendre compte que je suis une épave et tu ne voudras plus revenir.

– Mais non, l'a rassurée mon père.

Je n'osais pas y croire.

– C'est vrai ? Vous me laisseriez partir ?

Epreuves numériques

Le lendemain, Zoé m'attendait à l'arrêt de bus. Nous nous sommes ruées l'une sur l'autre.

Non seulement il m'arrivait quelque chose d'incroyable, mais j'avais quelqu'un avec qui le partager.

– Ils ont accepté!

Nous l'avons dit en même temps. Nous allions partir ensemble, pas au même endroit, mais ensemble, dans l'union de la même expérience, pas la même, mais nous nous comprenions. Nous étions encore plus amies qu'avant.

Zoé avait choisi les États-Unis.

– On s'écrira! On se racontera tout!

Quand on est arrivées au lycée, on était toujours dans le même état. Les autres nous regardaient sautiller, piailler, nous tenir par la main, secouer nos queues-de-cheval, en se demandant s'ils ne rataient pas quelque chose. Ça les titillait, cette fête de plateformes invisibles à laquelle ils n'étaient pas invités.

Arthur s'est approché, grand, pâle, tuberculeux.

– Eh bien, les filles? Quel est ce comportement enfantin qui ne vous sied guère?

Zoé l'a repoussé d'une bourrade affectueuse.

– Oh, ta gueule.

Il l'a contemplée avec adoration; moi aussi. Elle savait vraiment y faire avec les garçons.

Epreuves numériques

Le dimanche, nous avons retrouvé Zoé à Versailles, sur les marches monumentales du bâtiment de la Pâte, tout en pierres de taille et frontons sculptés.

– Eh bien, au moins on sait où va tout cet argent, a persiflé ma mère.

Le père de Zoé, un homme aux gros yeux bleus et à la chemise rose pastel, a serré la main de mes parents avec prudence. Il est vrai qu'ils étaient un peu débraillés, avec leurs T-shirts WWF et leurs pantalons froissés. Il a gloussé.

– Les filles hein? Qu'est-ce qu'elles ne nous font pas faire.

Ma mère s'est hérissée, prête à engager un débat sur les clichés sexistes, mais déjà d'autres familles endimanchées arrivaient, et nous les avons suivies à l'intérieur jusque dans une salle aux tables chargées de petits fours et de bouteilles de champagne.

Zoé m'a pincé le bras.

– Avec un peu de chance, ils seront tellement saouls à la fin de la réunion qu'ils signeront les formulaires sans se poser de questions.

Des personnes responsables, au vu de leurs costumes-cravates et de leurs tailleurs bleu ciel, sont montées sur une petite estrade, guidées par Mme Pieters qui se tortillait dans sa robe à frou-frou.

Elle a joint les mains.

– Bonjour! Bonjour bonjour bonjour!

Les jeunes, emplis d’impatience, se sont tendus vers la scène; les parents, plus dubitatifs, ont répondu à mi-voix:

– Mmh mmh.

À tour de rôle, les organisateurs se sont juchés sur un tabouret haut pour se présenter, sauf les femmes qui avaient du mal à se hisser dessus à cause de leurs jupes droites et de leurs talons qui ripaient sur les barreaux métalliques.

Ils étaient les présidents, les vice-présidents, les trésoriers, les secrétaires de la Pâte, et ils avaient créé cette institution à cause de la Seconde Guerre mondiale.

– L’objectif est que des jeunes de tous les pays se rencontrent et sympathisent, car il est bien plus difficile d’entrer en guerre contre un pays où l’on a des amis.

Ça tombait bien parce que, a priori, les parents étaient contre la guerre. Ils ont échangé des regards appréciateurs, mais rien n’était gagné. Ils s’inquiétaient de savoir qui allait prendre soin de leur précieuse progéniture. Qui étaient ces familles? Est-ce qu’elles avaient des références?

Un vice-président les a rassurés.

– Nous ne les envoyons pas n’importe où, chez n’importe qui. Sachez que nous prenons le même soin à sélectionner les jeunes participants que les familles d’accueil, et nous veillons

à respecter les compatibilités de caractères. Pour cette raison, vous verrez que les questions auxquelles vous devrez répondre dans le dossier sont nombreuses et variées.

Une adjointe a renchérit.

– Les personnes qui vont les accueillir n’attendent rien d’autre en échange que l’affection et le respect. L’affection d’un enfant à l’égard de ses parents. Elles les considéreront comme des membres à part entière de leur famille. Elles seront leur père, leur mère, leurs frères et sœurs. Elles les traiteront comme leurs propres enfants.

Un secrétaire nous a pointés du doigt.

– Vous ne partez pas en vacances. Vous partez VIVRE.

On s’est regardés avec enthousiasme. Pas de doute, on avait envie de vivre.

Toutefois, les parents n’avaient pas dit leur dernier mot. On ne les bernait pas si aisément, il leur fallait des garanties. Que se passerait-il si on se perdait ? Si on se blessait ? S’il y avait des ouragans, des incendies, des attentats, des tsunamis ? Et si on se faisait enlever ? Et s’il y avait des trous ?

Cette dernière question émanait d’un père frêle qui semblait bien du genre à tomber dans un trou. L’assemblée a frémi. Des trous ? Et soudain, les trous auxquels nos parents n’avaient pas pensé ont jailli devant eux.

– Oh, mon Dieu, a gémi une grand-mère.

Maintenant ils nous voyaient en train d’être aspirés par des trous noirs, et reculaient, ne voulaient plus nous lâcher car c’était trop dangereux, et les responsables de la Pâte, décontenancés par ces gouffres imprévus, ne trouvaient rien à répondre.

Contre toute attente, c'est ma mère qui a redressé la situation.

– Mais enfin ? Pourquoi voudriez-vous qu'il y ait des trous ?

Les gens ont soufflé. Mais oui, qu'est-ce qui leur avait pris avec ces trous, et j'ai serré la main de ma mère très fort, car elle nous avait sauvés de la rechute dans la vie normale.

Une trésorière, qui avait réussi à se jucher sur la chaise haute sous les applaudissements du public, a enchaîné.

– Ils seront loin de vous et je comprends que vous soyez inquiets. Mais c'est un long processus, notre intention n'est pas d'envoyer des jeunes déboussolés aux quatre coins du monde. Il y aura des week-ends de préparation où ils seront testés sur leurs capacités d'adaptation. On va vous les brusquer un peu vos petits choux.

Les parents ont ri, conquis, en échangeant des regards complices. On voyait qu'ils en rêvaient depuis un moment, qu'on nous brusque un peu, après toutes ces années où on leur avait mené la vie dure. Ça ne nous ferait pas de mal de voir comment ça se passait chez les autres, parce que nous, toujours à nous plaindre et à leur faire des reproches, on ne se rendait pas compte de la chance qu'on avait de les avoir pour parents.

Zoé m'a pincé le bras, j'ai levé les yeux au ciel. À les entendre, ce n'était pas nous qui voulions partir, mais eux qui nous poussaient à aller grandir plus loin et à revenir quand on aurait fini de cuire. Mais peu importait ce qu'ils croyaient, tant que nous obtenions ce qu'on désirait, en bons enfants gâtés.

La trésorière a continué.

– Être immergé pendant un an dans une culture peut sembler sympathique et facile, vu de loin, mais il risque d’y avoir des coups de blues.

Ma mère a opiné avec entrain. Il lui plaisait que j’aie des coups de blues en pensant à elle.

Dans la salle, les gens se jetaient discrètement des coups d’œil pour voir ce qu’en pensaient les autres, se jugeaient, prenaient confiance, se servaient du vin, commençaient à bavarder en mangeant des toasts.

Ma mère a enfourné un morceau de concombre.

– J’adore. Je regrette simplement de n’avoir pas pu profiter de ce genre d’opportunité quand j’avais ton âge. Est-ce que tu te rends compte de ta chance? C’est extraordinaire! Ah là là, qu’est-ce que j’ai hâte!

– Que je parte? Tu en as marre de moi?

Je pouvais la taquiner car tout se déroulait à merveille; les responsables, sobres, chaleureux, sérieux, lui plaisaient; les autres parents étaient bien mis.

Elle a chuchoté:

– Ça, je ne réalise pas encore. J’ai juste hâte que tu vives des choses formidables. Je ne sais pas si tu saisis, ma chérie, que quand je t’asticote, c’est parce que j’ai peur que tu rates ta vie.

Sur l’estrade, d’autres personnes se succédaient, plus jeunes, vêtues de manière plus informelle, qui avaient toutes bénéficié du programme. J’ai redoublé d’attention.

L’une d’elles était une jeune femme qui avait à peine cinq ans de plus que moi, et je la dévisageais, avide de déceler en elle des détails révélant sa dimension augmentée, mais elle était

commune, dans le genre rousse au visage moucheté, la peau lisse, les cheveux lâchés et un gilet gris.

– Je m’appelle Judith, je suis partie un an dans le Montana. Je pourrais vous en parler pendant des heures, je pourrais vous en parler pendant un an, et je ne vous aurais pas tout dit. C’était tellement formidable, différent, et perturbant dans le bon sens du terme, que j’ai décidé de devenir mentor.

Elle a souri.

– Votre vision du monde va changer.

Nous avons applaudi avec conviction.

Tout s’annonçait pour le mieux. Nous étions entre de bonnes mains expérimentées, et nous allions sortir de là grandies.

Le père de Zoé a haussé les épaules.

– De toute façon on n’a pas le choix, non ? On est bien obligés de suivre le mouvement sinon elles vont nous harceler jusqu’à ce qu’on cède, alors autant céder tout de suite.

Quand on est repartis, mes parents n’étaient pas peu fiers de ne pas céder par facilité, mais parce qu’ils pensaient que c’était pour mon bien.

Ma mère a pouffé.

– Oh là là, pauvre Zoé, quel père elle a.

J’ai ronchonné. Je n’aimais pas qu’elle critique ses semblables. Moi, j’avais le droit parce que j’étais en pleine croissance. J’étudiais le comportement des autres pour mon édification, il était donc normal que je me moque d’eux quand ils passaient leur temps à se donner en exemple alors qu’ils étaient bourrés de tics et de contradictions. Mais ma mère, en tant que spécimen

particulièrement douteux, était mal placée pour faire la leçon à quiconque, d'autant plus au géniteur de la merveilleuse Zoé, qui était tout sauf pauvre, soit dit en passant.

Je me suis contenue. J'étais encore emplie de gratitude après cette malencontreuse affaire de trous, et l'heure n'était plus aux débats. Mes parents avaient accepté. Ils étaient d'accord, ce qui signifiait que d'ici trois mois j'allais partir, une fois réglées les petites formalités administratives.

Mon père a modéré mon enthousiasme.

– Il ne s'agit pas de petites formalités, comme tu dis, mais de sélection. Ne prends pas ça à la légère, ils vont t'étudier sous toutes les coutures.

Nous en étions revenus à la question du sérieux de mon sérieux, alors que je n'attendais que ça, d'être mise à l'épreuve pour montrer quelle personne épatante j'étais.

– Et proactive, a renchéri ma mère. Je pense que la clé, dans ce genre de formation, c'est d'être proactif.

Je l'ai laissée parler. C'était ma formation, mon aventure.

Le premier stage de préparation avait lieu le week-end suivant.

Nous avions rendez-vous sur un parking, dans l'air piquant d'un petit matin du mois d'avril. Le soleil donnait des ombres fraîches aux marronniers, un chat tigré se léchait une patte sur un muret, il n'a pas été difficile de repérer nos condisciples, une douzaine de jeunes rassemblés autour d'un banc qui jetaient des coups d'œil furtifs de tous côtés, au cas où on les aurait suivis.

Zoé s'est agrippée à mon poignet en trébuchant sur un nid-de-poule.

– Ça commence ! Tu te rends compte !

Elle les a acclamés.

– Hey, salut !

Ils ont répondu du bout des lèvres. Ils n'étaient pas prêts encore, il leur manquait une présentation officielle, mais Zoé était trop enthousiaste pour se conformer à la timidité ambiante.

– Comme c'est cool ! Vous avez demandé à partir où ? Est-ce que quelqu'un a demandé à partir aux États-Unis ?

Six ou sept doigts se sont levés, et aussitôt les futurs Américains se sont rapprochés, tout heureux de partager leur expérience

à l'avance, tandis que les autres s'écartaient et les lorgnaient avec l'inquiétude de s'être trompés de destination.

Je me suis rencognée contre un platane. Zoé était à moi, je l'avais trouvée la première, ou plutôt, elle m'avait déniché comme une perle rare au fond d'une huître qu'elle avait ouverte au pied-de-biche, et maintenant elle m'abandonnait. Maintenant tout le monde était à l'aise, formait des petits groupes, et moi je restais là avec un sourire crispé parce que personne ne m'adressait la parole, ne me demandait dans quel pays je voulais aller. Et Zoé pérorait égoïstement sans me proposer de me joindre à son groupe, et bientôt il serait trop tard, j'aurais l'air d'une asociale ou d'une poule à force de pivoter mécaniquement le visage avec un sourire qui ressemblait à une grimace, je resterais coincée pour toujours, mais heureusement un bus est arrivé.

Il était conduit par Judith, la jeune femme rousse qu'on avait rencontrée à la réunion d'information. Le visage radieux, elle nous a invités à monter à bord.

– En route pour l'aventure !

Des frissons m'ont parcourue, mes angoisses m'ont quittée d'un seul coup. L'aventure. Tout était possible, tout commençait, et quand le bus s'est mis en marche, j'ai senti la même émotion que s'il avait décollé pour m'emporter dans un tourbillon magique vers le pays d'Émeraude ou le château de Poudlard.

À l'extérieur, les gens promenaient leurs chiens sur les trottoirs, marchaient, s'arrêtaient, nous regardaient passer sans réaliser

que la seule vie valant d'être vécue était la mienne et qu'ils n'étaient que des silhouettes fugaces qui traversaient mon existence. Et maintenant je ne les voyais plus, ils n'existaient plus, tandis que moi je continuais d'avancer triomphalement vers la lumière.

Mon regard s'est reporté vers l'intérieur du bus et j'ai été étonnée de constater à quel point les situations les plus fantastiques devenaient ordinaires dès qu'on était plongé dedans.

À l'avant, Judith écoutait les instructions de son GPS ; à l'arrière, des garçons jouaient à se lancer le bonnet d'une fille glapissante ; à côté de moi, Zoé sympathisait avec quelqu'un dont je ne distinguais que le front et les paupières sans cils.

– Je m'appelle Dilan, avec un *i*. Je vais aller au Japon parce que plus tard je veux être dessinateur de mangas.

Une fille s'est assise sur mon accoudoir. Son chignon était si serré qu'il lui tirait les sourcils vers le haut.

– Et toi, tu veux partir où ?

Elle balançait sa jambe comme si ma réponse ne lui faisait ni chaud ni froid. J'ai marmonné :

– En Espagne ?

Elle s'est relevée.

– Pas très original, non ?

J'en convenais, mais c'était une concession que j'avais dû faire.

– Ma mère a peur que je lui ramène le paludisme. En plus, je ne connais pas un mot d'espagnol, comme ça je vais apprendre. C'est une langue très parlée dans le monde.

Elle a fait une moue.

– À ce compte-là tu aurais mieux fait de choisir la Chine. Moi, je vais en Grèce. Je veux du grand, du différent, de la vraie pauvreté tu vois. Parce qu'en France, franchement, ça craint, on a trop de confort.

Je me suis tortillée sur mon siège.

– J'étais tentée par la Jamaïque, mais les pays pauvres me mettent mal à l'aise.

Elle a dressé un sourcil.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Les habitants sont toujours susceptibles d'avoir vécu des trucs horribles, la famine, les ouragans, du coup j'ai peur d'avoir l'air bête avec mes petits problèmes.

Ses sourcils sont retombés et elle a laissé planer ma phrase, s'alourdir. Au bout d'un moment je ne savais plus si j'avais dit quelque chose de raciste ou quoi.

– Chacun ses goûts, a-t-elle conclu.

Sans un adieu, elle s'est relevée, a rejoint les garçons à l'arrière, et s'est penchée vers un adolescent au front bas. Ils ont échangé quelques mots en me désignant de coups de tête, puis elle est revenue vers moi, le visage fermé.

– Mon cousin Lucas part en Italie. Mais désolée, ça ne l'intéresse pas de se lier avec une Française.

J'ai regardé Lucas. Je trouvais quand même un peu fort d'être rejetée par un garçon auquel je n'avais pas fait d'avances. En plus, il avait un rire grasseyant.

Zoé s'est tournée vers moi.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Plus j'observais Lucas, plus son rire devenait insupportable. Zoé s'est levée, prête à intervenir.

– Hein? Quoi! Pour qui il se prend lui!

J'ai écarté mes sourcils, au bord des larmes. Je ne voulais pas qu'on me remarque, donc j'ai pris la défense de Lucas.

– Ce n'est pas facile pour les garçons. Des fois, des parties de leurs corps ne grandissent pas en même temps que les autres.

Mais Zoé était imperméable aux problèmes de croissance.

– Regarde ses mains, on dirait des pelles en plastique.

Toutes ces messes basses ne me semblaient pas de mon âge. Et ce n'était pas comme s'il m'avait demandée en mariage.

– C'est bien ce que je dis. Pour qui il se prend. Tu es jolie, dans le genre élevée par des loups. Et d'ailleurs, c'est ton grand-père maternel ou paternel qui était trappeur en Alaska et qui s'est battu à mains nues contre un ours?

Je me suis enfoncée dans mon fauteuil, très malheureuse. Je ne pouvais pas lui avouer que j'avais menti, nous venions à peine de devenir amies. De plus, mon grand-père, quel qu'il soit, avait détourné son attention, et j'ai passé le reste du voyage à lui raconter comment il avait découvert un filon d'or, puis avait tout perdu dans un club de strip-tease.

– La classe.

Une demi-heure plus tard, le bus s'est engagé dans une allée bordée de tilleuls, puis s'est garé devant un petit château pourvu de clochetons, d'un escalier en vieilles pierres, d'arbres centenaires.

Des nuages de pollen tourbillonnaient sur la pelouse, une femme et un homme nous attendaient en haut des marches. Ils nous ont souhaité la bienvenue et se sont présentés. Ophélie, mentor, et Raphaël, mentor. Nous les avons regardés en nous balançant d'un pied sur l'autre.

Ophélie avait le visage étroit et blême, une robe blanche, des cheveux noirs. Elle aurait été parfaite dans une tragédie grecque. Raphaël, doté d'un petit bouc et d'un catogan, était plutôt du genre à chanter du Brassens à côté d'un feu de camp, sauf qu'il avait la voix un peu nasillarde.

Il a levé un doigt professoral.

– Le maître mot est A-DA-PTA-TION.

– Ça fait quatre mots, a marmonné Zoé.

Mais Chignon Serré a vigoureusement hoché la tête, je l'ai imitée avec un temps de retard.

Nous sommes entrés à l'intérieur du château, qui était décevant. De faux plafonds en polystyrène, du lino bleu pâle, des portes de classe. Ophélie s'est engagée dans l'escalier qui montait à l'étage.

– Je vais vous répartir dans vos chambres, a-t-elle déclaré d'une voix caverneuse.

Sa robe claquait derrière elle comme une voile. Je me suis accrochée à Zoé ; je ne voulais pas qu'on nous sépare.

Je me suis retrouvée avec elle, la fille au bonnet et Chignon Serré, qui s'est aussitôt précipitée dans la salle de bains pour répandre le contenu de sa trousse de toilette sur la tablette du lavabo.

De quel droit accaparait-elle la tablette, j'aurais voulu qu'on me l'explique. Zoé et la fille au bonnet avaient peut-être une collection de lotions et de bigoudis à étaler, elles aussi ; pour ma part, j'avais un tube de dentifrice. L'espace d'un instant, j'ai envisagé de lutter afin de rétablir nos droits sur la tablette, mais finalement j'ai opté pour l'allusion subtile. A-DA-PTA-TION.

– Eh bien, tu en as des produits.

Elle n'a pas compris. Elle a branché un appareil et entrepris de se lisser les cheveux.

La plupart du temps, les gens ne comprennent rien à la subtilité.

Je me suis laissée tomber sur un couvre-lit côtelé.

Derrière la vitre, les branches d'un sapin s'agitaient comme de grands bras, des bruits de pas et de valises à roulettes résonnaient dans le couloir. La fille tordait son bonnet entre ses mains,

et Zoé, au centre de la chambre, tremblotait pour imiter la panna cotta.

– Quand je vois une gelée juste prise, ça me donne envie de pousser des petits cris.

Elle était en pleine forme.

– Je suis tellement impatiente. Je voudrais tellement savoir à quoi ressemblera ma famille. J’espère tellement qu’il y aura un frère mignon.

La fille au bonnet a gonflé sa bouche.

– Il est interdit d’entretenir une relation amoureuse avec un membre de sa famille.

Zoé a haussé les épaules.

– Oui, on sait.

La fille au bonnet s’est récriée.

– C’est très sérieux. J’ai une copine qui a été expulsée parce qu’elle a été vue en train d’embrasser son frère. En fait, ils se faisaient juste un câlin, mais ça a été considéré comme tendancieux et on l’a renvoyée chez elle sans la rembourser.

Zoé a eu un rire agressif.

– Eh bien, il suffira d’être discrète.

Chignon Serré a cessé de se lisser les cheveux et l’a regardée d’un air dur. Zoé n’y a pas prêté attention et a continué de digresser sur sa liberté inaliénable et le concept de l’aventure qui ne supporte aucun interdit. J’ai tenté par des froncements de sourcils suggestifs de la faire taire, sans succès. Je me méfiais de Chignon Serré.

Une sonnerie a retenti et nous avons rejoint les groupes qui convergeaient vers la salle à manger. Pendant un instant, j'ai marché côte à côte avec Lucas, dans un silence roide, au milieu de la cohue. Son bras a frotté contre le mien, j'étais troublée, puis il a interpellé quelqu'un d'une voix de SMS mal orthographié.

– Slt. Çavab?

Je l'ai distancé.

Ça bouchonnait à l'entrée du réfectoire. Devant la porte, les trois mentors répondaient à nos exclamations enjouées par des inclinations de bustes. Ophélie, vêtue d'un drap blanc noué en toge, m'a barré le passage en désignant mes chaussures d'un geste gracieux.

– Kss?

J'étais embêtée d'avoir à enlever mes chaussures, parce que j'avais un trou à l'une de mes chaussettes et qu'elle le demandait d'une drôle de manière. Je veux dire, on peut se parler.

– Ksssss?

Elle a accompagné ce sifflement d'un hochement de tête vertical qui ressemblait à un encouragement. Derrière elle, dans

la salle obscure, j'ai vu une longue table au pied de laquelle Chignon Serré et Zoé étaient assises, déchaussées. Je leur ai adressé une question muette à laquelle elles ont répondu en faisant les yeux ronds.

J'ai délacé mes chaussures, Ophélie s'est agenouillée, m'a frotté les mollets, et m'a poussée en avant d'une tape amicale. Je me suis installée entre Chignon Serré et Zoé.

– Trop bizarre.

Une à une, les filles ont été envoyées par terre, tandis que les garçons, chaussures aux pieds, s'asseyaient sur des sièges rembourrés. On leur massait les chevilles, on leur tirait des chaises, on s'assurait qu'ils ne se faisaient pas mal au derrière. Zoé était au bord de l'apoplexie.

– Mais c'est du sexisme.

Ophélie et Judith se sont tournées vers elle comme une seule femme et ont émis un chuintement peiné.

– Ksss?

Je me suis tassée sur mes fesses. Je ne voulais pas leur faire de la peine, je voulais qu'elles m'aient et me trouvent sympathique, parce qu'elles étaient des créatures divines qui un jour étaient parties avec la Pâte et étaient revenues, donc je les admirais et les enviais, même si dans mon cas la question du retour ne se posait pas, car en aucun cas je n'envisageais de revenir à mon point de départ. Néanmoins, j'étais prête à tout pour profiter de leur enseignement.

Le seul problème était que pour l'instant on ne voyait pas trop ce qu'elles attendaient de nous.

Elles nous regardaient, souriaient, remuaient les doigts, laissaient échapper des kss chagrins lorsque l'un de nous poussait un soupir, mais rien ne commençait, ni danse folklorique ni discours de bienvenue.

Mal à l'aise, nous avons cherché des indications sur ce qu'il fallait faire. J'ai croisé le regard de Lucas, qui a glissé sur moi. Il était évident que je n'éveillais pas le moindre intérêt chez lui.

À un moment, Raphaël s'est passé une main amoureuse dans les cheveux. On a suivi ça avec engouement, mais il vérifiait juste que sa queue-de-cheval était en place.

Zoé s'est penchée vers moi.

– Tu crois qu'on est censés se servir, pour montrer notre autonomie ?

Sur la table, à hauteur de front, des assiettes plates, des fourchettes et des bols remplis de graines de tournesol.

Au bout d'un temps interminable, Ophélie a présenté une coupelle d'eau aux garçons et les a engagés avec des mmm tendres à y tremper les doigts, puis à les sécher en les agitant. Le garçon aux paupières sans cils, qui tentait de renifler l'eau, a été rappelé à l'ordre d'un sifflement qui se voulait caressant mais n'en était pas moins mortifiant.

– Ksss ?

Puis, rien. Nous avons attendu. Les mentors aussi semblaient attendre, on ne savait quoi, car ils émettaient un kss douloureux dès qu'on essayait d'étirer une jambe, de chuchoter ou de lever un sourcil.

Il faisait froid sur le carrelage et les rideaux occultaient la lumière du jour. On se serait crus le soir et pourtant c'était le matin. À moins que ce ne soit le soir, on ne savait plus, à force de faire des choses étranges avec nos pieds et nos doigts ; on en venait à trouver ça normal.

– Ksss?

Zoé m'a poussée du coude. J'étais en train de m'endormir.

Ophélie a entrepris de distribuer les graines de tournesol. Les garçons ont été servis, les filles ont eu les restes, Zoé n'en pouvait plus devant tant de machisme. De nouveau le silence s'est éternisé.

Les mentors nous observaient d'un œil attristé, comme si nous passions à côté de quelque chose, donc je me suis redressée pour avoir l'air motivée.

J'en venais à douter.

On s'était peut-être trompés de salle, de bus, de week-end. Ce n'était pas ici que se préparait le grand voyage. Ailleurs les gens parlaient, échangeaient leurs adresses, se donnaient des tapes dans le dos, tandis que nous restions à mâcher nos graines molles pleines de fibres. Je me suis agitée. C'était grave, il fallait faire quelque chose.

– Ksss?

Judith m'observait, le front plissé, je me suis mordu la langue.

Puis Raphaël a appuyé sur la tête d'Ophélie pour qu'elle se prosterne ; on n'a rien dit, mais c'était gênant. Ensuite ils ont examiné les pieds de toutes les filles en échangeant des claquements

de langue appréciateurs tandis que Judith les mesurait avec une règle. J'étais très consciente de l'état de mes chaussettes.

Dans les placards entrouverts, je distinguais des paquets de biscuits et de céréales. Sur la table, une coupe de fruits.

Judith, pour conclure, a estimé que Chignon Serré avait les plus grands pieds et s'est inclinée devant elle. Le silence est retombé.

C'est alors que Zoé a attrapé une banane.

– Une pulsion, a-t-elle expliqué.

– Ksss ksss ?

Les mentors écarquillaient leurs yeux avec désolation, mais Zoé épluchait sa banane et on était pendus à ses gestes ; langoureux, voluptueux, on voyait qu'elle avait l'habitude d'éplucher des bananes dans la vie. Et les autres, à la vue de la banane, ont craqué. Se sont emparés de pommes, d'abricots, et ont commencé à deviser sur les tenants et aboutissants de cette mise en scène sans plus se soucier des mentors.

Zoé pontifiait, très fière d'être à l'origine de l'abordage de la coupe de fruits.

– Je me suis dit, à mon avis, ils attendent de nous le courage de nous affirmer, de prendre des initiatives.

Les mentors ont quitté la pièce et nous avons redoublé d'enthousiasme, ouvrant placards et buffets, sortant bols et cuillères.

– Les enfants, je dois vous parler.

Ophélie se tenait à la porte. Laissant là nos cafés trop cuits, nous avons attendu qu'elle s'exprime.

– La séance est annulée. Nous devons nous concerter pour décider si votre groupe mérite de poursuivre l'aventure. Pendant ce temps, finissez vos collations et allez prendre l'air.

Brusquement, l'appétit n'était plus ce qu'il était.

– Hein? Quoi? Qu'est-ce qu'elle a dit?

On s'interpellait de tous côtés pour tenter d'interpréter de manière favorable cette déclaration inattendue. Si. Notre. Groupe. Méritait. De. Poursuivre. L'aventure? On a paniqué.

– Pourquoi? Qu'est-ce qu'on a fait de mal?

Mais les mentors s'étaient enfermés dans une pièce de l'autre côté du hall; la porte restait close, aucun bruit ne filtrait.

Par petits groupes, nous sommes sortis du château pour explorer le parc. Un chemin faisait le tour d'un étang, des canards se sont précipités vers nous pour qu'on leur donne du pain.

Zoé a triomphalement sorti une poignée de graines de tournesol de sa poche.

– Quand même, a rechigné le garçon sans cils, on n’a pas payé pour manger des graines.

Chignon Serré, chaque fois qu’elle bâillait, faisait un petit rot. Elle a jeté un caillou dans l’eau.

– Moi je m’en fiche de ce que je mange pourvu que je parte en Grèce.

Je me suis collée à Zoé.

– À ton avis, on était censés faire quoi? Tu crois qu’ils vont nous renvoyer chez nous?

Elle a marmotté, le souffle court, et je me suis retournée pour voir ce qui la mettait dans cet état. Il s’agissait d’un garçon brun avec une boucle d’oreille de pirate.

Il fumait, assis sur une souche, la main posée sur son genou, qui saillait, nu, de son jean déchiré. Comme nous le regardions, il a exhalé un nuage bleuté et basculé le visage en arrière pour profiter du soleil. Zoé a émis un gémissement.

– Je n’avais pas remarqué qu’il avait le genou si cuivré et les paupières si délicieusement chiffonnées.

Les lèvres violettes, les pupilles dilatées, elle semblait soudain sujette à un amollissement général.

Sans perdre une seconde, elle s’est avachie près de lui, vlouf, avec son bruit de parachute qui se pose, et s’est transformée en créature diabolique. Quelque chose du champignon l’habitait, j’aurais juré qu’elle projetait des spores invisibles. Ça contaminait tout le monde. Les autres garçons gravitaient autour d’elle

avec des mouvements lents, la voix assourdie ; le pirate, les yeux mi-clos, était complètement colonisé.

J'ai fait une moue dégoutée. Je trouvais fort impudique de la part de Zoé de se donner ainsi en spectacle avec son corps qui palpait comme si un millier de petites bouches réclamaient qu'on la boive.

En même temps, j'étais jalouse de l'attention qu'elle attirait, donc j'ai travaillé ma pulposité en soufflant entre mes lèvres, mais ça a produit un son équivoque et j'ai arrêté. Il me manquait quelque chose, par rapport à Zoé ; du charme, de l'assurance, ou tout simplement de la magie. Quand un garçon lui plaisait, une brume lumineuse émanait de son corps, elle devenait plus qu'humaine, entre le poulpe ensorceleur, le poisson argenté, la rivière miroitante, alors que moi, aucune brume lumineuse ne s'évaporait de ma personne.

J'aurais voulu avoir l'assurance de Chignon Serré qui affectait d'être une rivière miroitante avec ses bustiers moulants, son rouge à lèvres, ses cheveux laqués, et ça marchait ; on sentait le travail, mais ça marchait, des garçons la trouvaient belle. Moi j'étais de celles qui doutent, stagnent, se dessèchent et font des bulles de vase.

J'ai étudié Zoé pour apprendre le secret d'une bonne rivière. Ça exigeait un certain sérieux tout de même, de ne pas rire devant les garçons qui s'emmêlaient les pinces et tombaient à ses pieds. Une part d'aveuglement aussi, mais peut-être les rivières s'éblouissaient-elles elles-mêmes.

Je me suis promis de poser la question à Zoé. Entre amies, je pouvais tout lui demander, y compris si elle était consciente

que son visage avait la couleur d'un pavé de rumsteck quand elle était émue.

Du coin de l'œil, j'ai remarqué que Lucas progressait dans ma direction, et je me suis sentie revigorée. Quelque part, je devais distiller un envoûtement.

Il s'est arrêté tout près, est resté debout sans parler, et je me suis demandé s'il m'avait vue, finalement. J'étais peut-être juste cette chose échouée à ses pieds tandis qu'il contemplait l'étang, appuyé sur un bâton. Il me prenait peut-être pour une souche, il allait peut-être s'asseoir sur moi.

J'ai toussoté pour attirer son attention, il s'est mis à forer des trous dans le sable avec la pointe de son bâton. Plein de petits trous autour de nous, j'étais bien en peine de deviner ce que ça signifiait, et comme je ne savais pas quoi dire, j'ai observé ses mollets.

J'étais étonnée par l'implantation de ses poils bruns et frisés. Ils s'arrêtaient net aux chevilles, lisses et blanches. J'aurais voulu les comparer avec les jambes des garçons alentour, mais ils ne portaient pas de shorts. Je me suis raclé la gorge. Avec un peu de chance, des mots se formeraient dans ma bouche si je remuais les mâchoires.

Lucas ne m'a pas laissé le loisir de le vérifier. Saisi d'une subite inspiration, il a jeté un pavé dans l'étang.

– Les enfants!

Nous avons tourné la tête.

Ophélie, au bout du chemin, nous faisait signe de revenir en agitant les bras. L'angoisse m'a de nouveau serré la gorge.

Pendant un instant, j'avais oublié que mon destin était suspendu à la manche d'Ophélie comme une araignée au bout d'un fil.

Epreuves numériques

Nous sommes revenus dans la salle à manger en faisant de notre mieux pour avoir l'air repentants. Humblés. Nous avons compris notre faute et nous étions prêts à tout pour profiter de l'expérience comme on dit, même si on n'avait aucune idée de la nature de notre crime.

Raphaël a pris la parole.

– Nous sommes déçus.

Ophélie a joint ses mains sur son ventre.

– Très déçus.

Judith a renchéri.

– Vous n'êtes pas là pour enfiler des perles.

J'ai sautillé. Je connaissais ce jargon, c'était celui de Top Chef! J'ai donc levé le doigt, mais Raphaël m'a ignorée ; heureusement, parce que j'ai réalisé après qu'on n'était pas là non plus pour parler de Top Chef.

Il a demandé.

– Qui a compris le sens du test ?

La fille au bonnet a levé le doigt.

– On ne doit pas prendre d’initiatives ?

Zoé, le nez rougi, s’est exclamée :

– Mais vous ne nous avez pas prévenus que c’était un test !

Un silence de mauvais augure a accueilli cette intervention.

Raphaël a écarté les bras.

– POSEZ.VOUS. DES. QUESTIONS.

On a baissé la tête. On s’est posé des questions. Pour ma part, je me suis demandé s’ils avaient pris une décision et si on était tous recalés. Parce que je n’avais pas mangé de banane, moi, contrairement à d’autres.

Judith a repris d’une voix douce.

– Alors ? Qui a une idée ?

Zoé s’est trémoussée. Elle avait du mal à résister à une invitation à s’exprimer, mais l’accueil réservé à sa remarque précédente l’avait rendue prudente, elle s’est contenue. Le garçon sans cils a levé le doigt, pour le baisser aussitôt.

– Non rien, pardon.

On a regardé le plafond à la recherche d’une révélation, Chignon Serré a pris une grande inspiration.

– Vous avez mis en scène une situation d’incompréhension culturelle.

Pour le coup, elle m’a impressionnée. C’était rudement intelligent, ce qu’elle venait de dire.

Les mentors ont applaudi.

– Bravo, Daphné !

J’en ai conclu qu’elle s’appelait Daphné.

Elle a plissé le front pour se concentrer.

– À mon avis, les graines, les coupelles, les pieds, tout avait un sens. J’avais l’impression d’être plongée dans un pays où le sol est sacré, où seules les femmes sont dignes de fouler la terre, d’où les frottements de mollets, les mesures des pieds. Ça explique aussi pourquoi les garçons ne devaient toucher à rien : parce qu’ils étaient impurs.

Elle a repris son souffle, a rougi, s’est tâté le chignon.

– Enfin je ne sais pas, je dis ça au hasard.

J’avais plutôt l’impression qu’elle avait profité de notre promenade pour taper des mots-clés sur Internet.

Raphaël a donné libre cours à sa joie.

– Et voilà !

Judith a récité.

– L’objectif était d’expérimenter une situation de rencontre interculturelle pour appréhender l’écart entre vos interprétations et la réalité, afin que vous preniez conscience que, pour découvrir un peuple, il est nécessaire d’aller au-delà de l’observation et du ressenti, et que cela nécessite du temps.

Zoé s’est empourprée.

– N’empêche que je ne sais toujours pas comment nous étions censés réagir. Au bout d’un moment, quand il ne se passe rien, il faut bien faire quelque chose.

(Elle parlait de la banane.)

Raphaël a claqué ses mains sur ses genoux.

– Non, justement !

On a tous sursauté.

– A. DA. PTA. TION.

Des murmures ont fusé dans la salle, comme si soudain tout faisait sens.

Moi, j'avais saisi la leçon. Rester en retrait, laisser les autres prendre le risque de se tromper, et suivre le mouvement quand on était sûr d'aller dans la bonne direction.

Là-dessus, les mentors ont recouvré leur bonne humeur et estimé qu'on était mûrs pour passer à l'étape suivante.

Epreuves numériques

Auparavant, nous avons préparé le déjeuner, qui consistait en un verre de pâtes. Des coquillettes, servies dans un verre à moutarde.
A. DA. PTA. TION.

Zoé m'a délaissée pour s'asseoir à côté du pirate, et j'ai été contrainte de manger en compagnie de la fille au bonnet. Les joues marbrées par l'émotion, elle a entrepris de me poser des questions, puis de me couper la parole parce qu'elle avait une idée précise de ce que je devais répondre.

– Pourquoi tu veux partir en Espagne ?

– C'est ma mère qui...

– Ce n'est pas comme ça qu'il faut envisager les choses. Tu vois, moi, j'ai décidé de partir au Canada. Ce n'est pas ma mère, ou mon père, ou mon voisin tu vois, qui va me dicter où je dois aller, parce que tu vois.

À la fin du repas, j'étais ravie de passer à l'étape suivante.

Ophélie a brandi une pomme.

– Que voyez-vous dans cette pomme ?

On s'est jeté des regards en coin. Un autre test, sauf que cette fois, on savait à quoi s'en tenir.

– Une planète, a déclaré Chignon Serré, très sûre d'elle.

Ça nous a un peu déconcertés. Ah c'était comme ça.

– Un nombril, a susurré Zoé en adressant une œillade au pirate.

– Une pomme, ai-je dit dans le but d'être drôle.

Zoé a pouffé, les autres ont regardé les mentors d'un œil interrogateur.

– Pauline, fais un effort. Cette pomme. N'est pas. Une pomme. Je me suis concentrée.

– Je vois...

– Une pomme ! a complété Zoé en explosant de rire.

Des chuchotements nerveux se sont fait entendre.

– Arrête, à cause de toi, ils vont tout annuler !

Zoé s'est renfrognée. Ophélie tenait toujours sa pomme.

– Allez, Pauline.

Je me suis hâtée.

– Je vois une boule de bilboquet sans pivot.

– Mmh, a apprécié Ophélie.

Elle semblait déceler là quelque chose de profond et j'ai été soulagée de donner une réponse conforme.

Un par un, les autres y sont passés avec l'air d'y comprendre quelque chose tandis que les mentors engrangeaient les propositions.

– Très bien. Nous allons passer à l'exercice suivant.

Zoé s'est vexée.

– Vous n'allez pas nous dire ce qu'il fallait répondre ?

J'ai tirillé sa manche pour lui enjoindre de se taire, Raphaël l'a contemplée songeusement.

– Tu penses qu'une question n'a qu'une réponse ?

Il a laissé flotter le doute.

Le soir, nous avons préparé un repas normal. Tout l'enjeu était de se faire bien voir. Montrer qu'on était bien élevés, qu'on savait éplucher des carottes, qu'on aidait à débarrasser, qu'on se précipitait pour faire la vaisselle.

Voir les filles se bousculer autour de l'évier m'a déprimée. Je me souvenais de ce que mon père m'avait dit; ce stage servait à nous sélectionner, et moi j'étais venue les mains dans les poches, les chaussettes trouées. J'avais été légère et en plus je n'aidais pas à faire la vaisselle.

Raphaël s'est assis à côté de moi et s'est gratouillé le bouc. J'ai attendu qu'il s'exprime, au lieu de quoi il a contemplé ses mains.

Je les ai regardées aussi. Elles étaient rouges, avec des croûtes, et j'ai envisagé de lui parler de ma mère. Elle s'y connaissait en eczéma, lui prodiguerait des conseils, il validerait ma candidature sans épiloguer. Mais il a fermé les yeux; je ne pouvais pas bavarder avec un homme aux paupières baissées, c'était trop intime.

J'ai espéré que Zoé viendrait à ma rescousse, mais elle essayait une casserole, assistée par le pirate qui trouvait visiblement sa façon de manier le torchon admirable.

Raphaël a émis un grognement désapprobateur, je me suis inquiétée.

– Oui ?

Il a secoué la tête. Pas maintenant. Il réfléchissait.

Je l'ai laissé rassembler ses idées pendant que les autres frottaient les verres comme des possédés et se mettaient à trois pour ranger une fourchette. J'aurais voulu prouver ma bonne volonté en secondant Zoé à la casserole, mais le pirate tenait le manche, Zoé le torchon ; il n'y avait tout simplement pas de poste vacant sur cette casserole.

Raphaël se taisait toujours. Mes paumes sont devenues moites, je les ai frottées sur mes genoux.

Enfin, il a laissé échapper à regret :

– Pourquoi est-ce que tu fais toujours la tête ?

Je me suis récriée.

– Je ne fais pas la tête !

Les autres trouvaient leur place sans problème alors que je me sentais à côté de la plaque, mais je ne faisais pas la tête, à ma connaissance. Au contraire, j'étais toujours à l'affût d'une occasion d'impressionner la compagnie par mon intelligence et ma drôlerie.

Raphaël a eu un reniflement sceptique.

– On dirait que tu juges tout le monde.

J'ai senti mon visage s'enflammer. Il est vrai qu'il m'arrivait de remarquer les défauts des gens, mais je n'en tirais pas de conclusions définitives. Après tout, j'avais des défauts moi aussi, même si j'avais tendance à penser que dans mon cas il s'agissait de particularités intéressantes.

– Ce n'est pas ma faute. Ma physionomie me donne l'air sévère même quand je suis contente.

Mes protestations n'ont servi à rien. Pour lui, j'avais laissé paraître quelque chose de vrai, quelque chose que je ne savais pas moi-même, mais qui était là, au fond.

Il a soupiré.

– Pauline, ce bilboquet sans pivot, as-tu compris que c'était toi?

J'ai hésité, il a poursuivi.

– En fait, tu te sens comme une boule projetée dans l'espace qui ne sait où retomber. Tu dois t'ouvrir pour pouvoir te poser sur un axe.

Zoé s'est approchée, entraînant la casserole et le pirate derrière elle.

– C'est sexuel, ce que vous dites? a-t-elle voulu savoir.

Raphaël l'a longuement dévisagée. Moi aussi, avec adoration.

À cet instant, Ophélie est entrée dans la cuisine en faisant de grands gestes. Les conversations se sont interrompues, elle s'est adossée contre le chambranle pour reprendre son souffle.

– Est-ce... que... Dilan... est... parmi vous?

On aurait cru qu'elle avait couru un sprint alors qu'elle venait de la pièce voisine.

Le garçon sans cils a levé le doigt, Ophélie a passé une main lasse sur ses yeux.

– Je vais hélas te demander de me suivre.

Zoé s'est interposée.

– Madame! Pourquoi!

Ophélie s'est drapée dans sa toge.

– Il est arrivé un drame strictement confidentiel.

On s'est figés, pleins d'espoir.

À l'heure du coucher, on ne savait toujours pas de quoi il retournait.

Chignon Serré a branché un diffuseur d'huiles essentielles, changé la housse de son oreiller, aspergé ses draps de produits aromatiques, s'est détaché les cheveux. J'ai détourné le regard. Sans son chignon, elle n'était plus la même, semblait triste et perdue. Elle a reniflé.

– De toute façon, ça se voyait que Dilan avait un problème, mais je préfère ne pas en dire plus, par discrétion.

Zoé s'est déshabillée et s'est glissée dans son lit, nue. J'ai fixé le plafond, la fille au bonnet a supplié.

– Mais enfin, parle si tu sais quelque chose !

Chignon Serré a entrepris de s'oindre de pommade.

– Je suis très forte pour analyser les gens, c'est tout. Mon intuition ne me trompe jamais.

La fille au bonnet a enfoncé ledit bonnet sur ses oreilles, avant de décréter qu'elle aussi avait trouvé Dilan bizarre, avec son absence de cils et de γ .

Dissimulée derrière le portemanteau, j'ai enfilé mon pyjama. À mon avis, cette histoire était une mise en scène visant à nous déstabiliser.

– Peut-être que Dilan fait partie d'un test.

Chignon Serré a reniflé avec dédain.

– Tu dis ça parce que tu sens que tu es en mauvaise posture.

Je me suis décomposée.

– Tu crois que je suis en mauvaise posture ?

La fille au bonnet a haussé les épaules.

– Pose-toi des questions. Les gens qui crachent dans la soupe n'ont rien à faire ici.

J'ai éteint ma lampe. Est-ce que j'avais craché dans la soupe ?

Epreuves numériques

Le lendemain, je me suis levée la première.

Je n'étais pas tranquille. Je me posais des questions. Je me demandais entre autres si tout était joué, et si j'avais encore une chance de me faire bien voir.

Dehors, un écureuil sautillait sous les tilleuls et Raphaël faisait des pompes sur la terrasse, vêtu d'un débardeur moulant. Je me suis mise à compter ses pompes, machinalement. À douze, Ophélie est apparue sur le perron, a tendu ses bras maigres vers le ciel, puis est rentrée, remplacée par Judith qui s'est brossé les cheveux, la tête basculée en avant. Une brume bleuâtre couvrait sur le gazon.

Dans la chambre, les couvre-lits remuaient, Chignon Serré s'est dirigée vers la salle de bains. J'ai trouvé qu'elle avait une allure bizarre, puis je me suis souvenue qu'elle n'avait plus de chignon.

Zoé a extrait un visage rougeoyant de sous son oreiller.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Un concert de jets d'eau, gargarismes et sèche-cheveux filtrait à travers la porte. La fille au bonnet s'est assise sur le bord de son lit, l'air bourru, vêtue d'un pyjama orné d'oursos.

Dehors, Judith faisait des squats à côté de Raphaël. Zoé a bâillé et examiné ses ongles. Quelqu'un a frappé à la porte. C'était le pirate qui voulait savoir si on avait bien dormi en général, et Zoé en particulier. Elle a pris une pose languissante.

– Ouiiiii, haaaaaaah.

Elle s'est étirée et on a tous vu un bout de son sein droit. Le pirate, frappé de stupeur, a reculé sur la pointe des pieds ; je suis partie en quête d'un petit déjeuner.

En bas, les tables du réfectoire étaient couvertes de soucoupes et de fourchettes, de graines, de brie coulant, de café froid. Donc, j'ai lapé mon café dans une soucoupe, tartiné mon fromage avec une fourchette.

Le pirate s'est approché.

Je me suis figée, l'air coupable. Il me semblait que j'avais produit un bruit de succion en me léchant les doigts. Il a souri.

– C'est drôle, on dirait que tu te fiches de ce que les gens pensent de toi.

Encore une fois, ma physionomie me jouait des tours. Jamais de la vie je ne m'étais fichée de ce qu'on pensait de moi.

À ce moment, Zoé est arrivée et a voulu se réchauffer du café au micro-ondes. Un kss catégorique a retenti. C'était Chignon Serré, lissée, tirée, lustrée, qui reprenait le rôle des mentors, et Zoé a bu son café froid, comme nous.

À la fin du petit déjeuner, Ophélie est apparue, l'air fatal.

– Les enfants, le week-end est malheureusement écourté.

On l'a bien regardée. C'était sûrement un test. Elle a fait craquer ses doigts diaphanes.

– Hier soir, le père de Dilan est mort.

Un souffle consterné a parcouru la salle, ça a semblé la surprendre.

– Et je dois ajouter, à mon grand regret, qu’il s’est pendu.

Nous avons échangé des regards prudents. Quelque chose dans cette information fleurait l’indice. Judith a précisé sur le ton de la confidence.

– À la balançoire de son jardin.

Zoé a plissé des yeux.

– Euh, c’est vrai ?

Ophélie a esquissé un geste épuisé.

– Cela n’est pas un sujet à plaisanterie. Par égard pour lui, le week-end s’arrête là. Nous nous reverrons la semaine prochaine pour faire le point.

Epreuves numériques

Sur le chemin du retour, mes sentiments étaient partagés. Je ne savais pas quoi penser des mentors, je me demandais si je devais m'affliger pour Dilan. (Son père s'était pendu?)

De l'autre côté de la travée, la fille au bonnet a chuchoté :

– Je suis trop choquée, pas vous ?

Certes, je l'étais, même si cet événement me paraissait plutôt abstrait, voire périphérique par rapport à ma préoccupation principale (est-ce que j'allais être sélectionnée?).

Zoé, pour sa part, a bâillé.

– J'avoue que ce suicide était un peu brutal.

J'ai rétorqué :

– En même temps, les suicides sont rarement progressifs, non ?

Elle a objecté, les yeux mi-clos.

– Les suicides à l'alcool sont assez lents.

La tête du pirate est apparue entre les deux sièges de devant.

– Sans parler des suicides par noyade à marée basse.

Zoé s'est esclaffée, je suis restée sérieuse.

– Oui, mais les pendaisons, il vaut mieux que ce soit rapide, je pense.

La fille au bonnet s'est écartée avec horreur.

– C’est monstrueux ce que vous dites. Vous êtes insensibles ou quoi ?

Chignon Serré a sanctifié derrière nous.

– Moi personnellement, j’appelle ça de la cruauté. Quand je pense à ce pauvre Dilan.

Le pirate, mortifié, a retiré sa tête d’entre les sièges ; Zoé a baissé la voix.

– Et puis les mentors franchement, ils sont bizarres. Tu crois qu’ils savent ce qu’ils font ?

– En tout cas, ils savent qu’on est prêts à tout pour partir.

Et s’ils exigeaient que je vide l’étang avec une louche percée et que je mange de la soupe avec une écumoire, je ferais ce qu’il faudrait.

– On n’a pas le choix, il va falloir s’adapter comme on dit. Car si je n’étais pas prise, ma vie serait encore ratée.

– Je ne suis pas sûre de leur avoir laissé une bonne impression. Zoé m’a frotté le dos.

– Mais si, tu as été très bien. Ils font semblant de nous évaluer, mais en fait ils ont besoin de nous, de notre argent.

Cette affirmation a été démentie le samedi suivant.

Pourtant, j'étais mieux préparée. Chaussettes en état de marche. Adaptable. Documentée. J'avais épluché une quantité de tests psychologiques sur Internet, et je me sentais grandie, sans rire, et supérieure aux autres.

J'ai vite chassé cette pensée impure. J'allais me contenter de sourire et d'intervenir de façon pertinente. Ils me seraient reconnaissants. Merci, Pauline, grâce à toi, nous progressons vers la lumière.

Nous nous sommes assis en tailleur dans la salle à manger du château.

La fille au bonnet n'avait plus de bonnet, le garçon sans cils était absent.

Les mentors ont gardé le silence bien après que nous avons cessé de remuer. Nous nous sommes autorégulés. Le silence a pris une consistance compacte, le moindre mouvement râpait aux entourures.

Judith a pris la parole d'une voix à peine audible.

– Vous vous en doutez, Dilan ne poursuivra pas l'aventure. Zoé a balbutié.

– Mais pourquoi !

Ophélie s'est humecté les lèvres.

– Des études ont démontré le facteur génétique des suicides. Si le père de Dilan était faible, Dilan l'est aussi. Nous ne pouvons pas prendre le risque de l'envoyer à l'étranger.

Non seulement son père s'était pendu, mais il ne pouvait pas partir à l'aventure. Mon cœur s'est serré. Pauvre Dilan.

– Peut-être qu'au contraire il a besoin de partir ?

La tête d'Ophélie s'est tournée vers moi.

– Non.

Ça m'a déconcertée. Elle était drôlement souple du cou, et pourtant si inflexible.

– Ah bon, parce que je me disais...

– Non.

J'ai eu un doute. Est-ce que je ne me disais pas ? J'ai retenté ma chance.

– Vous ne pensez pas qu'il peut avoir besoin de se changer les idées ?

– Non.

Le menton pointé vers moi, elle m'a défiée d'insister, j'ai frémi. Je m'étais promis d'être docile, et j'avais oublié mes belles résolutions en moins de cinq minutes. J'ai plissé le front. Je devais me rattraper, lui faire comprendre que mes intentions étaient pacifiques.

Zoé a planté ses ongles blancs dans mon avant-bras.

– Laisse tomber.

Je me suis voûtée, Ophélie a fait mine d'interroger l'assemblée.

– Tout le monde est d'accord ?

Ils ont hoché la tête. Oui. Oui.

Soudain enchantée, elle a bondi sur ses pieds.

– Très bien!

Elle a claqué dans ses mains.

– Nous allons jouer au défi des couleurs!

Pour cela, nous nous sommes mis en file indienne devant Judith, qui a collé sur notre front une pastille de couleur inconnue. J'avais l'impression d'attendre l'absolution. D'ailleurs, j'aurais voulu me confesser, leur expliquer la pureté de ma démarche, mais ce n'était pas le moment. L'heure était à se regrouper entre gens de même couleur, sans échanger un mot.

Très vite, tout le monde s'est trouvé. Zoé était dans le groupe des jaunes, Chignon Serré dans celui des rouges, la fille sans bonnet dans celui des blancs. Et moi, encore une fois, j'allais échouer. J'avais beau me houspiller, rien n'y faisait, où que j'aille on me chassait, plus ou moins aimablement. Le pirate m'a fait non de la tête, Lucas a cligné un œil lubrique, Zoé est devenue écarlate à force d'essayer de me donner des indications silencieuses.

Raphaël a lancé un coup de sifflet, j'ai tenté de rallier un groupe, Chignon Serré m'a éjectée d'un coup d'épaule.

En fait j'étais la seule à avoir une pastille bleue, c'est pour ça que je n'allais avec personne. On a bien ri, après coup, au moment du débriefing.

Nous étions assis en cercle, et Ophélie distribuait la parole comme on distribue des dragées, avec modération. Sourire engageant (sers-toi ma chérie), et regard dissuasif (mais pas trop, il faut en laisser pour les autres).

Elle a commencé par moi.

– Pauline, peux-tu nous dire ce que tu as ressenti ?

J'ai choisi mes mots avec prudence.

– De l'incompréhension ?

Elle a semblé en tirer une grande satisfaction.

– Qu'est-ce que vous avez ressenti, les autres, quand vous avez trouvé votre groupe ?

À tour de rôle, ils ont répondu avec ferveur, certains de ne pas se tromper.

– De la joie ! Une sensation d'appartenance !

– De l'embarras, a nuancé le pirate.

– Pas du tout, c'était drôle, a objecté Lucas.

– Mais pourquoi est-ce qu'elle était toute seule chez les bleus ? a protesté Zoé.

Raphaël a dénoué son catogan et secoué la tête.

– Qu'est-ce que cet exercice démontre à votre avis ?

Ses cheveux se sont répandus en vagues mousseuses sur ses épaules et j'en ai éprouvé de la gêne, comme s'il donnait à voir une part intime de lui-même.

– Que ça fait du bien de trouver des gens de la même couleur ! De ne pas être seul, de ressembler à quelqu'un !

– Mais quand même, a interféré Zoé.

Raphaël l'a interrompue d'un geste empli de majesté.

– Vous êtes-vous aidés mutuellement ?

Ils se sont regardés avec tendresse. Ils se souvenaient de cette enivrante sensation de cohésion, ils n'étaient plus les mêmes, quelque chose avait changé.

– Oui ! C'était génial. On se comprenait sans se parler.

Ophélie m'a adressé un sourire compatissant.

–Voilà ce qui arrive quand on essaye de se distinguer.

J'ai cherché Zoé du regard. À mon avis, cette conclusion était en contradiction avec l'esprit de tolérance et d'ouverture prôné par la Pâte, ou alors je n'avais pas saisi les tenants et aboutissants de l'exercice. Ou alors je n'avais pas le sens de l'humour. Ou alors je n'avais rien à faire ici.

Zoé, de loin, m'a répondu d'un haussement d'épaules. Depuis le matin, nous nous efforcions de ne pas afficher notre amitié au grand jour.

Epreuves numériques

On a passé le reste de la matinée à répéter une chorégraphie visant à nous souder dans un même corps solidaire. Toutes les jambes gauches se levaient à l'unisson, toutes les gorges criaient GO! GO! GO!

Je tâchais de ne pas me laisser distancer. Apparemment j'étais en disgrâce, alors je disais go go go, je tapais dans mes mains, je levais les genoux, je faisais des pas en avant, des pas sur le côté. Je n'allais rien lâcher, mais j'étais toujours à contretemps. Je me cognais contre les talons de devant, j'écrasais les orteils de derrière.

Malgré mes efforts pour me laisser gagner par le boum boum pieds/voix, le battement de cœur partagé, je butais contre la bêtise des paroles, Go go go together go, et je ne pouvais m'empêcher de remarquer la bouche grande ouverte de Chignon Serré, la concentration forcenée de la fille sans bonnet, et Lucas, qui devenait pourpre et luisant aux arêtes.

Zoé, le bassin ondulant, semblait complètement intégrée. Ophélie l'a montrée en exemple.

– L'abandon total est une expérience puissante. Se fondre dans la masse, faire corps avec le groupe, c'est se remplir d'une énergie qui dépasse les mots et nous rend plus forts.

Bien après l'arrêt de la musique, les gens gardaient des oscillations, une pellicule sur la rétine, un regard halluciné.

À table, je me suis enhardie.

– Maintenant qu'on a compris, est-ce qu'on peut avoir des verres pour boire ?

On en était à manger de la salade verte avec une cuillère à soupe et je venais de tacher mon pantalon avec de la vinaigrette.

Le corps de Raphaël s'est tourné vers moi tandis que sa tête restait de profil.

– Pauline, ce sont les conditions d'accueil qui te sont proposées. On ne revient pas sur les termes d'un contrat une fois qu'il a été signé.

J'ai secoué la tête. L'interdiction d'utiliser les couverts adéquats n'était pas stipulée dans le contrat, et avec cette tache de vinaigrette j'avais complètement oublié de ne pas me faire remarquer. La seule façon de m'en sortir était de leur faire admettre que je ne discutais pas pour le plaisir, mais parce que j'avais besoin d'un argument valable pour boire dans une soucoupe.

– Oui, mais maintenant qu'on a compris ?

– Pauline ?

La cuillère d'Ophélie a claqué sur le formica. Tout le monde a sursauté et m'a considérée d'un air de reproche. J'avais cassé l'ambiance.

– Qu'est-ce que tu essayes de faire, là ?

Ma voix s'est mise à trembler.

– Je trouve juste qu'on a compris.

Claquement de cuillère. Sursaut collectif.

– Pauline ?

Mes mains se sont réfugiées sous la table.

– Oui ?

– Tu penses qu'on ne procède pas comme il faudrait ? Tu sais mieux que nous comment organiser notre lieu de vie ?

– Non, c'est juste que...

J'ai cherché du soutien dans la salle, mais les regards étaient fuyants et Zoé était ailleurs. Les joues rouges, la bouche entrouverte, elle haletait en fixant le pirate ; on ne pouvait pas compter sur elle quand un garçon lui plaisait.

Les mentors, de leur côté, ont croisé les bras en attendant que je termine ma phrase.

– Oui ?

– On a compris, quoi. À l'étranger, ce n'est pas forcément comme chez nous.

– Le sujet est clos, Pauline.

Je grelottais.

– C'est-à-dire que la logique m'échappe.

Ophélie a tapé dans ses mains.

– Le. Sujet. Est. Clos.

L'assemblée était dissoute, nous sommes sortis du réfectoire.

Zoé m'a glissé à l'oreille :

– Désolée, je n'ai pas fait attention à ce qui se passait sur le moment, mais tu sais, je crois qu'ils attendaient juste que tu reconnaisse qu'ils ont toujours raison.

Je me suis illuminée. C'était ça, j'aurais dû y penser. Ils étaient comme la plupart des parents et des professeurs ; ils voulaient

qu'on les aime, et en même temps ils voulaient être respectés. Voilà pourquoi ils oscillaient sans arrêt entre douceur et rabrouement ; voilà pourquoi on ne savait jamais sur quel pied danser avec eux.

Pour les satisfaire, je n'avais qu'à faire semblant de les trouver sympathiques. Ils étaient humains après tout.

J'ai redoublé d'efforts l'après-midi. Ils ne me quittaient pas des yeux, donc je suis devenue plus sociable. J'ai souri, j'ai ri à toutes les blagues. Je suis devenue sérieuse. J'ai hoché la tête gravement quand on a abordé des questions difficiles.

– Qui peut me dire pourquoi il ne faut pas créer de liens ?

Cette interrogation émanait de Raphaël. Les yeux mi-clos, le dos voûté, il ressemblait à un chat qui feint de sommeiller alors qu'il s'apprête à tomber sur le dos d'une pauvre et naïve souris.

– Parce que, après, on va être tristes en se quittant ? ai-je proposé.

– Bien, Pauline !

Judith a applaudi, les autres m'ont étudiée avec envie.

Je me suis rengorgée. Je n'étais pas là pour enfiler des perles et j'allais prouver ma valeur, comme dans Top Chef. J'étais peut-être la seule bleue mais j'allais tout donner, me battre, taper dedans, parce que j'étais une machine de guerre.

Mes parents m'ont demandé comment ça s'était passé.

– Très bien.

– Mais encore? a insisté mon père en faisant trembler ses sourcils.

On ne la lui faisait pas à lui.

J'ai pris un air hautain. Je ne pouvais pas leur raconter ces week-ends, sinon ils monteraient sur leurs grands chevaux (qu'est-ce que c'est que ces gens, ces méthodes, cette psychologie de bac à sable). Ils se piqueraient de vouloir me protéger, et je ne partirais pas en Espagne.

– On a discuté, on a fait des jeux pour se connaître.

– Mais encore?

Mon père attendait. Il exigeait des détails, de la précision.

– Ils nous ont donné des astuces.

Ma mère s'est écriée :

– Quoi comme astuce?

Elle était toujours à l'affût d'une bonne recette qui la délivrerait de ses maux.

– Ben, des trucs pour s'adapter.

Les sourcils de mon père ont dansé. Il en voulait plus.

– Qu’il vaut mieux écouter que parler par exemple.

Ma mère a fait un geste méprisant.

– Pouah. Je ne vois pas pourquoi.

Je me suis échauffée.

– Parler, ça n’apprend rien.

– Pouah.

Elle ne voulait pas le savoir. Mon père a baissé un sourcil d’un coup.

– Est-ce que c’est compatible avec ta personnalité ?

J’ai haussé les épaules.

– Vous ne me connaissez pas.

Ma mère a levé les mains au ciel.

– Et qui t’a portée pendant neuf mois et cinq jours ?

Je détestais qu’elle me rappelle cette époque de ma vie où j’étais dans son ventre.

Pour couper court, j’ai raconté les jeux, en plus amusant, et j’ai inventé de grandes parties de rigolade dans un climat de confiance. Ils sont restés dubitatifs. Ça m’a énervée.

– D’où vous vous permettez de juger ? Avec vos kinésologues, vos chasseurs de douleurs fantômes, vos réparateurs d’auras endommagées, vos passeurs de feu, vous êtes toujours blancs comme des endives.

– Je ne vois pas le rapport, a répondu mon père.

Il est vrai que le rapport n’était pas évident, mais j’étais fatiguée. Toute la journée des gens avaient disséqué ma personnalité, j’avais le droit d’être injuste.

Le lundi, je suis entrée dans la classe de Mme Pieters le cœur léger. J'avais plein de choses à lui dire.

Qu'au début, j'avais fait de la résistance, mais que je ne recommencerais plus. J'avais potassé les règles, et j'étais au taquet comme on dit. De plus, elle était ma déesse et jamais je n'avais vu quelqu'un d'aussi joli, avec son corsage à trou-trous et ses boucles d'oreilles qui dansaient sur ses épaules.

Mais ce jour-là, elle voulait d'abord nous rendre notre dictée. Je l'avais complètement oubliée celle-là.

– Je ne veux pas parler de la Pâte en classe. Si tu as quelque chose à me demander, ce sera après le cours.

J'étais un peu déçue, mais j'ai compris le principe. Je comprenais tout à présent.

J'ai regardé ma copie.

Zéro.

J'ai regardé celle de ma voisine Rose.

Quatorze.

Je n'ai pas compris. Mme Pieters a souri.

– Tu le sais mieux que moi, pourquoi... Vous avez toutes les deux écrit dilemme, ça ne s'invente pas.

La Miraculeuse Conjonction des Circonstances m'avait trahie.

Je suis devenue très pâle. L'envie de demander Pourquoi moi ? Pourquoi pas Rose ? me taraudait, mais il était incompatible avec mon sens de l'honneur d'entraîner quelqu'un dans ma chute. D'ailleurs, Mme Pieters me punissait peut-être à cause de ce qui s'était passé pendant le week-end.

J'ai essayé d'en savoir plus.

– Par contre...

Elle m'a reprise :

– En revanche.

Ça m'a coupée dans mon élan. Dire en revanche, c'était un peu comme porter des chaussures à talon, je trouvais ça normal chez les autres, mais pas sur moi. Mme Pieters a eu un rire conciliant.

– Et puis, si tu n'as pas triché, ce sera pour les autres fois.

Zoé, au fond de la classe, s'est vaguement insurgée.

– Madame, je proteste. Pourquoi n'ont-elles pas la même pénalité ?

Arthur a souligné son acte de résistance d'un pouce levé.

– Ouais, c'est chaud, vas-y.

Mme Pieters a balbutié. Normalement les jeunes l'adoraient, elle n'avait pas l'habitude qu'on discute ses décisions.

– Pauline, donne-moi ton carnet de liaison.

J'ai gémi.

– Moi ?

D'un regard appuyé, j'ai engagé Rose à me soutenir. À l'école maternelle, je la consolais quand tout le monde l'appelait Fifi Brindacier à cause de ses couettes, donc elle devait m'aider, mais elle a croisé les bras et fixé le tableau. Ça lui faisait chaud au cœur qu'on reconnaisse son statut d'innocente victime.

Pendant ce temps, Mme Pieters regardait autour d'elle, égarée, à la recherche d'une idée pour s'en sortir. Soudain, elle s'est rappelé qu'elle était responsable de la Pâte/Île-de-France.

– Tu es sûre que tu sais t'adapter à la situation ?

Je me suis levée d'un bond, elle a rejeté la tête en arrière. Allez, disait-elle. Bats-toi et je te prendrai tout.

Je lui ai piteusement tendu mon carnet de liaison. Elle a tracé une croix dans la case Comportement, puis, en prenant son temps, a écrit un mot à l'attention de mes parents.

À la fin de l'heure, j'ai rejoint Zoé dans le couloir et nous avons lu le message.

Pauline a triché à la dictée. Malheureusement, ce n'est pas la première fois. Dans le cadre de son départ éventuel à l'étranger, il est indispensable que nous nous rencontrions pour éclaircir certains points de son caractère.

Rose, derrière nous, a secoué ses cheveux de fille saine.

– Quand même, vous exagérez.

Zoé est devenue rouge, tandis que son nez et sa bouche prenaient une teinte violacée.

– C'est du favoritisme ! C'est antidémocratique ! Elle n'a même pas laissé à Pauline la possibilité de se défendre !

J'ai renchéri :

– Quand même, avoue que ce n'est pas juste.

Rose a eu un sourire froid.

– Si tu avais la conscience tranquille, tu ne te laisserais pas atteindre.

Zoé a bondi, les cheveux électriques.

– Qui nous dit que ce n'est pas toi qui as copié ?

Rose a fait un geste catégorique.

– Certainement pas. Tout le monde sait que Pauline ment sans arrêt.

Je me suis voûtée. Ainsi, personne n'était dupe, je n'étais qu'un ramassis de faussetés. Et maintenant Zoé savait ce que tout le monde savait.

Epreuves numériques

Je suis revenue à la maison en stop. J'étais trop désespérée pour prendre le bus.

Au moins, l'homme qui m'a fait monter dans sa voiture ne me ferait pas la conversation. Affublé d'une chemise à carreaux, d'une barbe et d'un jean, il avait tout l'air du gars taiseux qui rentre dans sa cabane en rondins et déclare d'une voix de basse, Chérie, j'ai attrapé un caribou, puis ressort aussitôt couper des bûches, car il n'aime rien tant qu'être dehors. Une musique country s'élève, sa femme essuie ses mains sur son tablier, puis prépare l'assaisonnement de la salade de caribou.

– Vous faites quoi comme métier? ai-je demandé poliment.

J'espérais qu'il me répondrait qu'il était bûcheron; à la place, il s'est tapé sur la cuisse.

– Ha ha, je suis pharmacien! Quel âge tu as? Ha ha, dix-sept ans? Mais alors, c'est bientôt le bac de français! Ha ha! Je me souviens très bien de mon oral de français, je suis tombé sur Chateaubriand.

Il a placé une main sur son cœur.

– Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur!

J’ai applaudi avec modération, il a allumé la radio.

– Et toi, quels sont tes auteurs préférés?

J’allais lui répondre Margaret Mitchell, mais en entendant la chanson qui sortait des enceintes, j’ai perdu mes moyens. Quand on est coincée dans un habitacle exigu en compagnie d’un homme qui a un passé de trappeur, et peut-être une hache dans son coffre, il est malaisé d’écouter « Oh mon amour je vais et je viens entre tes reins » en toute sérénité.

Néanmoins, j’étais condamnée à l’écouter jusqu’au bout, car si je bredouillais, si je changeais de station, si je baissais le volume, il saurait que j’étais gênée. Or être gênée signifiait que je pensais à l’acte sexuel pratiqué par un homme et une femme, ce qui était malvenu car il était un homme et moi une femme, donc j’ai attendu que ça passe, et c’était long. Ils n’en finissaient pas d’aller et venir, d’être la vague irrésolue.

– Tralala, a chantonné l’homme en tambourinant sur le volant avec ses phalanges poilues.

Et les autres continuaient de s’aimer avec des soupirs maniérés, alors que l’amour n’existait pas, la vie était tragique. On nous faisait croire qu’on était l’élue de quelque chose, on nous donnait des espoirs, puis on nous les retirait; et si ce dilemme ridicule s’avisait de m’empêcher de partir en Espagne, je franchirais des barricades, je me dresserais face à un char, bras écartés, un drapeau à la main, pour faire valoir mes droits.

Mon cœur s'est emballé. Je le voyais, mon destin héroïque qui se déployait derrière la vitre par-dessus les champs de betteraves.

La ferveur me décollait de mon siège, mes idées fusaient comme du pop-corn. La vie était un combat et j'étais une machine de guerre. J'allais leur prouver, à la Pâte, qu'ils se trompaient sur mon compte.

L'homme m'a déposée à l'entrée de mon lotissement.

– J'habite juste à côté, Résidence de l'Âge d'or. On se croiera peut-être.

Je me suis éloignée à grands pas.

Epreuves numériques

À la maison, ma mère rédigeait son journal intime. Pas la peine d'essayer de lui parler, elle en avait pour des heures, ça coulait sans qu'elle y pense. Le soir, elle imprimerait sa production et la rangerait dans la pochette du mois. Toutes les pochettes s'empilaient sous son bureau, il n'y avait plus de place pour ses jambes, donc elle écrivait de biais et avait mal au dos. Elle s'en plaignait, mais pas question de déplacer les cartons, elle les couvait.

Une fois j'ai été mordue par un coin de texte. J'ai soulevé un rabat et ça parlait de moi. Elle disait qu'à ce rythme j'allais rater ma vie.

Depuis, j'évitais son bureau. C'était une bombe à retardement qui m'exploserait bien assez tôt à la figure.

– Pauline ? C'est toi ? s'est enquis ma mère d'une voix hésitante, ce qui était le signe qu'elle voulait que je lui rende un service (ramasser le mouchoir échoué à ses pieds, lui masser les cervicales).

Or j'étais capable de fondre en larmes au moindre regard, et si je pleurais, elle me ferait subir un long interrogatoire qui se terminerait par Ce qu'il te faut, c'est une séance de sophrologie. Pense à un endroit secret où tu te sens en sécurité.

Sauf qu'après, elle voudrait savoir où c'était, et plus jamais ce ne serait un lieu sûr. Elle voudrait m'y rejoindre. Oh mais moi aussi je me sens bien en haut du grand sapin, je peux venir ?

C'est pourquoi j'ai enjambé la marée de chaussures sans répondre, évité de justesse le portemanteau qui s'écroulait sous le poids des mille doudounes d'hiver, et je me suis ruée dans le jardin.

Évidemment, Blanche m'attendait, tapie sous les thuyas. Elle a posé un doigt impérieux sur ses lèvres.

– Chut, dans ma tête il y a un éléphant qui dort.

Je me suis assise contre le poirier.

– Et comment ça va avec Ornella ?

Elle a secoué ses nattes avec impatience.

– Chut, je réfléchis. Je réfléchis comme ça (tête baissée). Tu sais que dans mon garage, il y a une chauve-souris qui s'appelle Haras Erincœur ? Tu sais comment ça s'écrit ? D'abord avec un *a*, un *p*, un *o*, un *h* et un *p* et un *i* : voilà.

J'ai fait la grimace, elle ne m'a pas laissée en placer une.

– On joue à l'exécution capitale ? Toi tu es Ornella et je te coupe la tête ?

Blanche, des fois, je ne savais pas trop si j'étais son esclave ou sa baby-sitter.

À l'heure du dîner, j'ai entendu le pas traînant de ma mère devant la porte de ma chambre.

– Pauline, quand même tu exagères. Tu fais tomber le portemanteau et tu le laisses par terre.

Elle a passé une main égarée dans ses cheveux.

– J’ai une migraine affreuse...

J’ai attendu la suite, mais elle fixait une mouche qui se frottait les pattes sur le pot à crayons.

– Ton père ne veut plus qu’on se serve de tapettes, il dit que c’est antihygiénique.

J’ai fait mine de m’endormir, elle s’est secouée un peu.

– J’ai vidé le congélateur et figure-toi que j’y ai trouvé des lasagnes périmées. Ça ne peut pas être mauvais. Tu descends? Je ne pouvais résister à pareille proposition.

Dans la cuisine, mon père surveillait le micro-ondes. Ma mère s’est effondrée sur une chaise, les bras ballants, la tête rejetée en arrière, et s’est mise à geindre.

– Mets le couvert, moi je n’en peux plus. Combien?

Nous avons attendu qu’elle termine sa phrase.

Elle s’est redressée, puis s’est avachie dans l’autre sens, le front appuyé sur la table.

– Combien de repas doit-on préparer dans une vie, c’est assommant.

Mon père a gloussé en contemplant les lasagnes qui tournaient derrière la vitre du four.

– En l’occurrence, voilà bien longtemps que tu n’as rien préparé, mon amour. Mais je ne t’en fais pas le reproche, pas du tout. Repose-toi. Pauline? Ta mère t’a demandé de mettre le couvert.

J’ai déblayé un coin de table. Écarté les boîtes et les fioles de médicaments, repoussé les factures et les saladiers remplis de restes, jeté les vieux bouts de pain, extrait des couverts du lave-vaisselle, exhumé un dessous-de-plat en pinces à linge sur lequel mon père a triomphalement déposé la barquette de lasagnes familiale.

En lisant le mot de Mme Pieters, il a tressailli.

– Tu vois...

Il a montré ses sourcils.

– Là je manifeste une perplexité teintée d'incrédulité. En gros, je démontre que celui qui a écrit ce truc est un idiot.

– Papa.

Je n'étais pas d'humeur à suivre l'un de ses cours sur le haussement de sourcils.

– C'est très sérieux. Tu dois t'entraîner. Il m'a fallu deux ans pour atteindre mon maximum, à raison de dix minutes par jour devant la glace. En plus, ça ralentit l'apparition des rides.

Ma mère a capturé une mouche d'un geste vif.

– Je ne maîtrise peut-être pas le haussement de sourcils, mais regardez comme je suis forte pour attraper les mouches!

Il est vrai que personne n'était plus habile qu'elle en ce domaine.

J'ai récupéré mon carnet de liaison.

– Qu'est-ce que vous comptez faire?

Ma mère, que sa victoire sur la mouche rendait obligeante, m'a adressé un sourire.

– Par rapport à quoi?

– Mme Pieters. L'injustice. La Pâte.

Elle a esquissé un mouvement vague.

– Oh, ça. Rien du tout.

Il fallait pourtant faire quelque chose.

Le samedi, mon ardeur combative est retombée et j'ai sombré dans l'angoisse que Mme Pieters me prive à jamais de mes perspectives radieuses.

Il était évident que je ne partais pas. Je ne savais pas d'où j'avais tiré la conviction qu'un jour mon existence prendrait un départ prometteur. Dans la vie, on passait son temps à attendre qu'il arrive des choses; évidemment il n'arrivait rien, mais le temps passait quand même, alors pour se reconforter on se disait que ça s'était bien passé dans l'ensemble.

La vie était une suite interminable de non-événements mous.

La vie était une brique qu'on nous donnait à la naissance et qui, selon son poids, nous entraînait plus ou moins vite vers le fond.

Il me semblait que ma brique était très lourde.

Je me suis postée à la fenêtre. Avec un peu de chance, il allait survenir quelque chose. Un changement. Zoé au moins, ou une guerre bactériologique dont la première victime serait Mme Pieters.

Mais sur le rond-point les pavillons se déployaient dans un désespérant camaïeu de beiges et de gris ; au-dessus, les nuages laissaient échapper une bourre de vieil édredon. Contre la haie, le bac à compost débordait de coquilles d'œufs. Dans le salon, ma mère ne faisait rien, comme prévu ; dans le bureau, mon père écoutait un disque de chants d'oiseaux.

J'ai prié la Miraculeuse Conjonction des Circonstances. Ô, laissez-moi partir en Espagne, loin de la médiocrité de ma vie actuelle et de ce jardin encombré de vieux sapins de Noël, pour que je puisse revenir, toute dorée, taper sur l'épaule de Mme Pieters.

– Vous vous rappelez quand vous avez cru que j'avais triché ?

– Haaha (elle aurait un rire gêné), toi, si pure, si loyale, comment ai-je pu te mésestimer ainsi.

On deviendrait amies. Je lui raconterais mes aventures.

Le dimanche, je n'en pouvais plus. À mon avis, j'avais épuisé la totalité du temps à perdre dont je disposais dans la vie. Je rêvais d'action et d'horizons ouverts, mais tout stagnait. Il pleuvait, et Blanche n'était même pas sous la haie.

De son côté, ma mère était excédée. Mon désespoir l'empêchait de penser à ses problèmes de transit. Elle s'en est plainte à mon père.

– Depuis ce matin elle se traîne, la mâchoire pendante... Pauline, ferme ta bouche. Et elle répète à longueur de journée qu'elle s'ennuie.

Mon père a levé un sourcil, puis éternué trois fois. De rage, ma mère a flanqué un coup de pied dans un tas de boîtes à œufs.

– Oh pour l'amour du ciel !

Mon père a fait un geste d'apaisement.

– Tu veux que je te masse ?

Elle s'est répandue comme une flaque.

– Oh oui.

Ils sont sortis de la cuisine, main dans la main, pour s'adonner à leurs attouchements graissés à l'huile d'amande.

Dans ma chambre, papiers et vêtements formaient une couche épaisse. Quelque chose a cédé sous ma semelle et une cartouche d'encre s'est répandue sur la moquette. Je me suis laissée choir sur mon lit.

Je n'étais pas une héroïne, car les héroïnes étaient ordonnées. Dans leur tour, les meubles étaient cirés, un chat ronronnait, le feu craquait, au-dehors la pluie faisait une brume, et elles brodaient à la fenêtre jusqu'à ce que le vent leur apporte une aventure à leur mesure. Alors elles se levaient (dignement), rangeaient leur ouvrage (soigneusement) et revêtaient leur armure (d'un mouvement gracieux). Aucune cartouche d'encre ne crevait sous leur poids (plume).

Des voix d'enfants résonnaient à l'arrière de la maison. Je me suis traînée vers la fenêtre, curieuse de découvrir qui étaient les nouveaux amis de Blanche.

Il ne s'agissait pas d'elle malheureusement, mais d'un petit garçon qui demandait à un autre petit garçon.

– Il est où le bode ?

L'autre gloussait, le premier répétait avec insistance.

– Tu sais où il est le bode ?

L'autre reculait, un peu inquiet.

– Il n'y a pas de bode.

– Mais si! Il est où le bode?

L'autre, qui prenait enfin l'affaire au sérieux, s'est baissé pour inspecter les profondeurs d'un buisson; le premier l'a tiré par la manche, tout excité.

–Viens, on va chercher le bode!

Et ils se sont enfoncés dans la haie pour fourrager à gauche, à droite.

De temps en temps, l'un d'eux sortait la tête en criant Tu as vu le bode? L'autre répondait Non il n'est pas là le bode, il est où le bode? Et cette complicité immédiate, ce grand élan qui poussait les gens à se prendre par la main pour faire n'importe quoi, m'a réconciliée avec l'espèce humaine.

Epreuves numériques

C'était ce que je voulais, chercher le bode avec Zoé, donc j'ai décidé de lui rendre visite.

Chez elle aussi on accédait à la pièce à vivre comme on dit par le garage, sauf que tout était à gauche au lieu d'être à droite. Un malaise proche du mal de mer m'a saisie, et j'ai déclamé d'une voix mourante.

– Ah, Zoé, me voilà devant toi, émergeant du puits brûlant de mon oisiveté, écrasée par les doutes existentiels qui me pleuvent dessus comme des gravats.

Je pensais l'émouvoir, mais elle s'est trémoussée en serrant un livre contre sa poitrine.

– Aaah, Pauline ! Je suis sous le coup d'une émotion intense !

Je l'ai trouvée gonflée de s'exprimer comme une héroïne romantique alors qu'elle n'était victime d'aucune injustice. J'ai écarté mes sourcils, elle n'en a fait aucun cas.

– Je suis en train de lire *Le Marin de Gibraltar* de Marguerite Duras ! Il faut absolument que je te le prête !

J'étais impressionnée. Marguerite Duras quand même, alors que j'en étais à Margaret Mitchell.

Elle m'a fait visiter sa chambre, qui bien sûr dénotait un goût et un soin exquis. Des reproductions encadrées de Klimt et de Schiele ornaient les murs, des lettres en relief proclamaient ANARCHIE, des photos d'elle, nue, trônaient sur un pupitre. J'ai soupiré d'admiration devant son absence de complexes. Elle m'a montré ses disques.

– J'adore broder à la fenêtre en écoutant Billie Holiday.

– Tu brodes ?

– J'adore. Ça me plonge dans un état de transe.

Elle a sorti sa broderie en cours, un phare turgescent sur fond de mer déchaînée, que j'ai dûment admiré car, décidément, elle me surpassait en tout. Ma vie était pathétique, et en plus je ne lisais pas les bons livres.

Nous avons été interrompues par sa grand-mère qui se plaignait de ce que Zoé passait du temps avec des personnes étrangères à la famille (regard appuyé de mon côté), plutôt que de l'aider à vider le lave-vaisselle alors que son arthrose lui faisait un mal de chien.

Je suis restée muette. Je ne m'y connaissais pas en grand-mère, mais a priori elles m'étaient sympathiques, avec leur manie de tricoter.

Selon toute apparence, ce sentiment n'était pas réciproque.

– Bonjour, mademoiselle, vous avez fait tomber mon chemisier en satin du dossier de la chaise.

J'ai tenté de le raccrocher, mais il s'obstinait à s'échapper du dossier comme une eau glissante, et elle est repartie en ronchonnant contre les gens qui se croyaient en terrain conquis.

J'étais désolée, j'aurais voulu qu'elle me tricote un pull.

Et je ne comprenais pas pourquoi les adultes s'obstinaient à se comporter de façon si grossière, ruinant systématiquement les efforts que je faisais pour les trouver dignes d'affection.

– Est-ce que c'est moi qui les rends désagréables, ou est-ce qu'ils sont comme ça de nature ?

Zoé a bâillé.

– Pour ce qui est de ma grand-mère, elle est pareille avec tout le monde. D'ailleurs, il vaut mieux que j'aie l'aider à vider le lave-vaisselle, sinon elle va en faire un drame.

Elle m'a raccompagnée à la porte du garage et je suis partie, de nouveau seule, sans grand-mère, sans rien d'autre qu'un projet de voyage compromis.

Je suis rentrée chez moi par les chemins de traverse.

On appelait ça des chemins, mais il s'agissait plutôt de tunnels creusés entre les haies à force de galopades et de jeux d'Indiens. Un entrelacs parsemé de cavernes ténébreuses et de culs-de-sac trompeurs, d'ouvertures secrètes sur les jardins ; un royaume vaste et sauvage que je connaissais par cœur car j'en avais été la reine, avant. On s'y réfugiait pour éviter les adultes et les ronds-points, on s'y cachait, on s'y perdait, on s'y ligotait à des totems, on y allumait même des feux qu'on éteignait avec nos gourdes.

Mais aujourd'hui, au lieu du labyrinthe mystérieux dont j'avais le souvenir, je me débattais dans des passages devenus trop bas, plombés de crottes de chiens, envahis d'enfants braillards qui m'avaient remplacée sur le trône du monde.

– Ce n'est pas pour les grands ici ! a hurlé une petite fille en me bousculant.

J'ai grogné.

– Toi, je parie que tu t'appelles Ornella.

Elle a opéré un demi-tour menaçant.

– Comment tu le sais? Qui te l'a dit?

– Euh...

Elle me faisait un peu peur avec son sabre en bois.

– Tu connais Blanche?

Elle a croisé les bras.

– Qui?

– Blanche, une blonde avec des tresses.

Elle a pris le temps de réfléchir, ce qui a accentué son aspect redoutable.

– C'est quoi, ses pouvoirs?

– Elle est invisible. Quand elle se met devant toi, tu ne la vois pas, parce qu'elle est très, très, très forte.

Elle a plissé les yeux, manifestement ébranlée, puis a rengainé son sabre.

– On va voir, si je ne la vois pas.

Elle s'est éloignée en se retournant plusieurs fois.

À mon retour, mon père a haussé les sourcils en voyant ma grise mine.

– HUUUUUUUUU, a gémi ma mère.

Ligotée dans une écharpe orthopédique, elle se balançait d'avant en arrière, le visage terreux, parce qu'elle avait attrapé une tendinite calcifiante à l'épaule. Mon père a pris un ton docte.

– Il s'agit de petits pâtés blancs très douloureux qui se répandent dans le corps.

À ce stade, j'ai trouvé ça répugnant.

– Pauline, parle-moi, a supplié ma mère.

Je me suis immobilisée, elle a cligné des yeux, elle avait du mal à se concentrer sur moi.

– Je suis si fatiguée.

Une envie de la bousculer me submergeait. Ça devait se voir sur mon visage car elle a balbutié.

– Pardon? Que dis-tu?

J'ai donné un coup de poing sur le mur, elle a sursauté.

– Ce n'est pas gentil de t'en prendre à mon lierre. Surtout que j'ai appelé Mme Pieters. Tu sais combien il me coûte de téléphoner. Je suis mal à l'aise quand je ne vois pas mon interlocuteur.

– Tu as appelé madame Pieters!
J’ai attendu la suite.

Malheureusement, elle a choisi ce moment pour bâiller; or, quand ma mère bâillait, tout son être se retournait comme une chaussette; pouf, inversion du sujet. Et pendant ce temps, on attendait (en général, elle s’arrangeait pour bâiller au milieu d’une phrase), on attendait,,,,,,,,, l’air ne passait plus ni dans un sens ni dans l’autre,,,,,,,, on était suspendus à ses lèvres,,,,,,,, alors que ce qu’on voulait, c’était lui donner une grande claque derrière la tête.

Tout ça pour dire des choses banales.

– Mon kiné me dit qu’il faut que je bâille. Alors maintenant, aaaaaah, j’assume, aaaaaah.

C’était sa nouvelle lubie, d’assumer, et j’étais censée l’applaudir, alors qu’en vérité c’était un prétexte pour étaler ses défauts au grand jour.

Cette fois, je l’ai brusquée un peu.

– Tu peux arrêter de gémir quand tu bâilles? On dirait que tu as un orgasme.

– Oh, pardon.

Elle a continué, mais sans le son, et j’ai été contrainte de la regarder se soulever, se gonfler comme une grosse poule, bouche ouverte et yeux mouillés, jusqu’à ce que ça passe.

– Donc, tu as appelé Mme Pieters?

– Bien sûr. Tu crois que je ne te défends pas quand tu es attaquée? Sache que quand tu étais petite, je t’aidais toujours à faire tes punitions. Je recopiais des pages et des pages de *i*.

Je n'en gardais aucun souvenir ; ça l'a piquée au vif.

– Évidemment. Tu ne te rappelles que les mauvaises choses.

J'ai fait un geste irrité.

– Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

– À qui ?

J'ai inspiré. Ô Miraculeuse Conjonction des Circonstances, donnez-moi la patience.

– À Mme Pieters.

Elle a passé la main sur ses paupières.

– Ah oui. Eh bien, qu'elle devait te laisser participer à son programme, pardi. Même si pour ma part je le trouve douteux. Elle m'a donné rendez-vous demain pour qu'on discute. C'est vrai qu'une fois tu as apporté un rat en classe ?

J'ai bondi pour l'enlacer. Elle a geint de douleur, je me suis excusée, j'ai dansé autour de la table, j'ai remercié la Miraculeuse Conjonction des Circonstances, j'ai couru dans le jardin.

– Il est où le petit lapin blanc. Hou hou ? Il est où ?

Blanche, sous la haie, a poussé un cri de joie.

– Hi hi, il est là !

Le lundi matin, nous nous sommes rendus au lycée en voiture.

Ma mère, toujours emmaillotée dans son écharpe orthopédique, hululait au moindre cahot, tandis que mon père s'énervait contre les pelotons de cyclistes qui ondoyaient devant nous comme de la crème glacée dans une sorbetière. Chaque fois qu'il s'apprêtait à doubler, l'un d'eux se détachait et se mettait au milieu de la route ; mon père se rabattait brusquement et ma mère pleurait de douleur.

– De quel droit bloquent-ils la circulation pour faire leur sport ? Est-ce que moi j'étale mon tapis de gymnastique sur la chaussée ?

Mon père s'est complu dans cette idée. C'était sa manie, de s'emparer d'idées et d'en faire le but de sa vie. Par le passé, il avait envisagé d'importer de l'huile d'argan et d'écrire un manuel de résistance civile. Maintenant, il s'imaginait en train d'organiser des manifestations de yogis sur les routes de France, pour lutter contre on ne savait quoi. Les cyclistes.

Mme Pieters est venue nous chercher à la loge du concierge. De loin, elle semblait avoir triplé de volume dans son chemisier

à fronces. Les bras chargés de dossiers, elle nous a entraînés à travers un enchevêtrement de passerelles et de bureaux vitrés, jusque dans une petite pièce où il n’y avait que trois chaises, ce qui a donné lieu à tout un trafic de tabourets, pour finalement déménager dans une salle où des professeurs s’adonnaient à une bataille de boulettes en papier.

Elle s’est assise en agitant ses bracelets, puis a tripoté ses dossiers. J’ai tenté de lire les étiquettes à l’envers. Je ne pouvais croire que ces quinze centimètres de paperasse me concernaient. Mme Pieters tournait les pages, survolait des passages et marmottait.

– Mmm oui gngngngn mais où est-ce que, gngngn.

En attendant qu’elle se décide, j’ai regardé autour de moi.

Ce n’était pas brillant, du côté des enseignants. Au fond de la salle, un professeur d’anglais dormait, la tête posée sur une table. Un professeur de mathématiques et un professeur de sport échangeaient des clés USB, deux professeurs d’économie chuchotaient en mangeant des sandwiches. Et tous soupiraient, bâillaient, et voulaient nous faire croire que ça valait le coup de faire des études.

J’ai pris une décision.

Si mon projet de partir en Espagne échouait, j’allais cesser de croire en la Miraculeuse Conjonction des Circonstances et ne plus jamais rien espérer.

Mme Pieters a brutalement refermé son dossier. Le bruit a réveillé le professeur d’anglais qui s’est relevé, l’air ahuri, la fermeture éclair de sa trousse imprimée sur la joue.

Mme Pieters s'est tapoté le front.

– Alors Pauline, explique-moi. Tu méprises les adultes, et pourtant, tu en seras une un jour. Comment vas-tu faire ? Tu te mépriseras toi-même ?

Cette question était hors de propos ; je n'avais aucune intention de devenir adulte.

Mme Pieters a insisté (mon silence lui donnait l'impression de marquer des points).

– Est-ce que tu scruteras tes actions avec autant de sévérité dont tu juges tes professeurs ?

J'ai haussé les épaules, ma mère s'est insurgée.

– Vous ne pouvez pas dire cela, voyons !

Mme Pieters a pris de la hauteur, dix bons centimètres, et a toisé cette pauvre femme sous l'emprise de son enfant. Ma mère l'a corrigée.

– Cette tournure n'est pas correcte.

La situation s'envenimait. En aucun cas il ne faut mettre en doute les compétences grammaticales d'un professeur de français, surtout quand il a le pouvoir de vous empêcher de partir en Espagne. J'ai grogné, ma mère s'est rebiffée.

– Pourquoi tu grognes ? Tu as honte de moi ?

À notre grande surprise, Mme Pieters a rejeté la tête en arrière et a éclaté de rire.

– Ahahaaa (grelot grelot).

Nous l'avons observée avec inquiétude. Elle risquait de tomber en arrière.

Elle s'est redressée, a pouffé une dernière fois.

– C'est typiquement le genre d'attitude passive-agressive que je subis en classe de la part de Pauline.

Mon père, qui avait saisi la situation, a fait chuter ses sourcils pour feindre l'accablement.

– Ah là là, les adolescents...

Mme Pieters, réjouie de cette soudaine connivence, s'est frotté les mains dans un carillon de bracelets.

– Allez, on ne va pas en faire un fromage.

Comme si c'était nous qui avions transformé ce dilemme en affaire d'État.

Elle a fait un signe magnanime.

– Pauline a triché, certes, mais ma véritable inquiétude est que cette situation se reproduise à l'étranger. Gageons qu'elle aura compris que camper sur ses positions n'est pas la conduite adéquate.

Epreuves numériques

Ma mère a pleuré devant le parc-mètre.

– Je déteste me faire remonter les bretelles par une femme qui ne maîtrise pas les règles de grammaire.

Elle a donné un coup de pied dans un pneu, puis s'est mise à sautiller en hoquetant. Mon père l'a interceptée pour masser ses orteils endoloris.

– Oooohoo, pleuraient-ils de concert.

Je suis repartie vers le lycée. Il aurait fallu que je sois affectée d'une maladie auto-immune pour avoir une place dans leur dispensaire. Une sclérose en plaques, un purpura thrombopénique, un bon petit diabète. Je n'aurais pas craché sur un loup.

Dans la cour, négligemment adossée contre un pilier, Zoé échangeait des réflexions sur André Breton avec Arthur. Ils n'avaient pas l'air d'avoir beaucoup pensé à moi je trouve, qui luttais contre l'oppression tandis qu'ils se traînaient dans les yeux l'un de l'autre.

Je me suis postée à côté de Zoé.

Les cils lourds et humides, elle s'épanouissait comme une fleur gorgée de sucre, avec des gloussements de fond de gorge.

– Gui gui gui.

Arthur, dûment impressionné, a réussi à détacher son regard pour le poser sur moi. Mais ça se voyait, qu’il ne me voyait pas.

– Et toi Pauline ? Qu’est-ce que tu lis en ce moment.

J’ai envisagé de lui avouer que Scarlett O’Hara était mon héroïne, mais ses yeux m’ont lâchée et sont revenus s’aimer à Zoé. J’ai bredouillé.

– Je vais commencer *Le Marin de Gibraltar*.

Il a émis un bruit méprisant.

– Peuh, Marguerite Duras.

Zoé a gargouillé.

– Qu’est-ce que tu as contre Marguerite Duras !

En fait, il ne savait pas ; en revanche comme on dit, il était sûr d’adorer Jack Kerouac.

– Il est trop stylé.

Énonçant cela, il a rejeté ses cheveux en arrière, et mon amour est tombé d’un coup. On avait envie de lui crier Coupe-les s’ils te gênent, ou bien mets-toi une barrette, parce qu’il était ridicule avec ses cheveux trop noirs et sa chevalière tête de mort coordonnée à la boucle de sa ceinture. Tout de suite, on l’imaginait le matin devant son miroir, en train de prendre des poses et de se lamenter, oh là là, je n’ai rien à me mettre, mon T-shirt assorti à mes chaussettes est au sale.

J’avais honte pour lui ; et pour moi, qui avais tenté de lui plaire.

Mon peu de perspectives amoureuses se confirmait, il était primordial que je parte en Espagne.

Quatre jours plus tard, nous avons reçu les dossiers de nos familles d'accueil.

La mienne vivait à Malaga ; je me suis jetée sur Google Maps.

Ça se situait à l'extrême sud de l'Espagne. J'allais vivre aux portes de l'Afrique ! Au bord de la mer ! À mille sept cent soixante-dix-huit kilomètres de Plaisir !

Sur la vue satellite, on apercevait une maison et une piscine, rectangle bleu au milieu de terres jaunâtres, dans ce qui ressemblait à un hameau en passe d'être rattaché à la ville.

Dans Street View, la rue n'était pas accessible. Une poubelle renversée marquait la limite du monde visitable ; au-delà, la vue se prolongeait, floue, vers des hauts de collines.

Je suis revenue au dossier. Ma famille se composait d'une mère, d'un père, et de deux fils de vingt et vingt-six ans. Le benjamin, svelte, brun et bouclé, s'appelait Jorge et vivait encore chez ses parents, l'autre était à Barcelone. Le père, chercheur en informatique, la mère, professeure d'anglais à domicile.

Je serais un rayon de soleil dans leur existence ! Je vivrais dans

la maison la plus déco où rôteraient les volailles les plus juteuses ! Mon frère (j'aurais un frère !) roulerait en cabriolet et m'emmènerait à la plage, le coude à la portière, les cheveux pailletés par le soleil ! À la fin, des kidnappeurs sexy m'enlèveraient !

Plus certainement, j'irais à la plage en sortant de l'école, et ma mère me ferait des gaspachos.

Elle paraissait sympathique, avec un large sourire et des plis aux coins des yeux.

Je me suis vantée auprès de Zoé.

– Tu ne trouves pas que ça sent déjà le thym et l'origan ?

– La sauce bolognaise tu veux dire.

Elle faisait la maligne parce que sa famille habitait à Santa Barbara, sur la côte californienne. Ma mère, dans la cuisine, a hurlé sans raison.

– Santa Barbara, qui me dira POURQUOI ?

Zoé s'est levée.

– Je vais raconter ça à Arthur.

– À Arthur ?

Pourquoi Arthur ? C'était avec moi qu'elle partageait cette aventure.

Elle a rosi.

– Oui. Il a l'intention de faire un voyage Erasmus après la terminale, donc ça l'intéresse.

Je suis restée seule, avec mon dossier qu'elle n'avait pas pris la peine d'éplucher cent fois. Les larmes me sont montées aux yeux. On allait bientôt partir et elle me quittait déjà.

De dépit, j'ai commencé *Le Marin de Gibraltar*. Il y était question d'amour, de yacht, de mer Méditerranée ; j'ai tout de suite été transportée.

Moi aussi bientôt je marcherais dans des rues brûlantes, moi aussi je monterais sur un bateau, vêtue d'une robe blanche que le vent gonflerait, ainsi que les voiles. Moi aussi un garçon m'attendrait à la proue, torse nu, en bermuda.

Ma vision s'est arrêtée là. En bermuda, vraiment ?

J'ai continué de lire. C'était drôle. Marguerite Duras, quelle farceuse finalement, je reconnaissais bien le côté olé olé de Zoé.

Un homme et une femme partaient à la recherche du koudou, animal insaisissable, symbole de liberté et de jeunesse, et c'était beau. Ça me rappelait le bode, ça me rappelait encore Zoé, donc j'ai lu très lentement, pour garder le contact, comme si elle était dans la pièce voisine et qu'on se parlait dans des pots de yaourt.

Le lendemain, on avait rendez-vous sur le parking pour aller au dernier stage de la Pâte. Quand je l'ai vue qui m'attendait sous un marronnier, j'ai été tout émue. Ma Zoë. Avec ses grandes jupes, ses longs cheveux, son sac bleu turquoise bardé de babioles.

Donc je lui ai donné une grande claque dans le dos et j'ai clamé, fière de la décontraction avec laquelle j'abordais sa vie sexuelle.

– ALORS, HEUREUSE ?

Elle a rougi et s'est emmêlé les cheveux dans la lanière de son sac.

– Comment tu as deviné ? Ah là là, il embrasse. Trop. Bien.

Un peu de mon assurance s'est évaporée, j'ai toutefois réussi à conserver mon bel humour.

– Ha ha ! Est-ce que ses baisers étaient assortis à ses chaussettes ?

Sa bouche est restée entrouverte ; elle a repris d'un ton sec :

– Rappelle-moi, comment il s'appelle déjà, ton fiancé portugais ? Parce que c'est facile, de se moquer.

Je ne m'y attendais pas du tout. Ça s'était vu que je me moquais ?

J'ai répondu d'un ton digne.

– Manuel.

Elle a eu un hoquet sarcastique.

– Et comment il va ? Et ta sœur jumelle ?

J'ai sursauté.

– Quelle sœur jumelle ?

Je me suis reprise de justesse.

– Oh, Alice. Je suis justement allée lui rendre visite, hier après ton départ.

Le bus arrivait, Zoé a dégagé ses cheveux d'un coup de tête.

– Je te crois, oui.

Elle m'a tourné le dos. J'ai fait un pas de côté pour la voir de profil, elle a pivoté dans l'autre sens. Mon sang s'est glacé.

Je l'avais perdue. C'était arrivé, à force. Parce que j'étais menteuse, jalouse, mesquine, et qu'elle était une licorne. Elle était mon koudou et j'avais essayé de la brider, comme si on avait le droit de brider un koudou, et maintenant elle s'était détachée d'un coup de tête, elle montait dans le car sans un regard en arrière, elle s'asseyait auprès du pirate ; ou plutôt, se répandait sur lui comme une grosse crêpe.

Je me suis rencognée contre une vitre.

Heureusement que l'Espagne se levait devant moi, neuve et brillante comme un soleil, parce que je me serais bien pendue à un portique.

Au château, les mentors nous ont demandé de nous asseoir en cercle.

Zoé s'est installée à côté de la fille désormais sans bonnet. J'ai pensé Grand bien leur fasse, elles pourront causer tricot.

Mais rien de ce que je pouvais me dire ne me consolait.

Ophélie a allumé une bougie.

– Vous êtes la clé qui ouvre les frontières. Un mauvais comportement peut nuire à la réputation de la France et de la Pâte.

Car pour les gens de là-bas, nous serions les Français en général, donc notre rôle était de propager une image positive de la France en adoptant une attitude irréprochable. Elle a fait des mouvements cabalistiques au-dessus de la flamme.

– D'abord, vous allez vous efforcer de devenir un membre de la famille à part entière.

Judith a renchéri.

– Pour cela, vous devez savoir vous comporter avec le personnel de maison.

– Et apprendre *La Marseillaise* par cœur, a ajouté Raphaël. Il est du plus mauvais effet de ne pas connaître l'hymne de son pays.

Ophélie a contemplé la bougie.

– Vous devez aussi connaître quelques mots de la langue des autochtones pour pouvoir répondre aux phrases de bienvenue.

J’ai jeté un coup d’œil à Zoé ; elle ne me regardait pas, donc j’ai tenté d’attirer son attention en étalant mes connaissances linguistiques.

– *Muy bien. Maravilloso. Que bonito. Ja ja! Hola, soy Pauline!*

La tête inclinée, Zoé semblait penser à autre chose, j’ai continué sans faiblir.

– *Muchas gracias. Porque te vas. Besa me mucho!*

Les mentors m’ont félicitée.

– C’est bien Pauline. Ça ira comme ça.

Après cette désagréable affaire de couverts, il me semblait que j’étais rodée. J’avais compris le fonctionnement, j’étais bien adaptée.

Raphaël a levé les bras vers le plafond, ses cheveux ont roulé sur ses épaules en boucles gracieuses.

– Et maintenant, nous allons communier.

Zoé a plissé le front. Raphaël a devancé ses questions.

– Il ne s’agit pas de religion, mais d’ouvrir son CŒUR, de n’être plus qu’un CORPS, tous ensemble, car à partir d’aujourd’hui, même si vous partez aux quatre coins du monde, vous êtes LIÉS. Ce qui arrivera à Zoé atteindra Lucas, atteindra chacun d’entre nous, atteindra la Pâte. Vous SENTIREZ ce que sentent les autres. TOI, qu’est-ce que tu cherches ?

Il a pointé un doigt vers la fille sans bonnet.

– Moi ?

Elle a battu des paupières.

– Oui. Qu'est-ce que tu CHERCHES ?

Raphaël s'est approché, elle a posé sa main sur son CŒUR.

– Je cherche...

Sa voix s'est brisée sous le coup de l'émotion.

– J'ai passé mon enfance dans un lotissement et je me sens prisonnière. Je sais qu'il y a dans cette aventure les outils propres à me libérer.

Raphaël s'est tourné vers nous.

– Vous SENTEZ la même chose ? Dites oui !

Nous avons crié.

– OUI !

– Dites oui !

– OUI !

L'excitation nous faisait hurler de bonheur. Pour ma part je trouvais ça exagéré, de parler en majuscules, mais Zoé s'extasiait comme si la fille sans bonnet avait dit quelque chose d'extraordinaire, donc j'ai mis un point d'honneur à manifester mon enthousiasme.

– Aha aha ! ai-je clamé en donnant un coup d'épaule complice à Chignon Serré.

Elle a basculé sur le côté.

– Mais tu es folle !

De loin, Zoé m'a examinée froidement et j'ai refoulé une brusque envie de pleurer.

J'étais folle, j'étais brutale, je ne méritais pas d'avoir des amis. Et je n'étais pas sûre que ça valait la peine de partir si je ne manquais à personne.

À midi, on a avalé quelques carottes et j'ai ignoré Zoé de façon ostensible. Assise à côté de Lucas, je riais très fort, mais elle n'avait pas l'air de s'en rendre compte, alors j'ai pris le taureau par les cornes en l'interpellant de l'autre côté de la table.

– *Helloooo, how do yo dooooo!*

Elle m'a toisée.

– Bien. Et ta sœur?

Ça m'a brisé le cœur.

On s'est de nouveau assis en tailleur sur le lino bleu autour de la grosse bougie. Les visages ballottaient comme des lunes rousses, Judith a mis un doigt sur sa bouche ; nous nous sommes tus.

Il était temps, à présent, de nous dévoiler, car il fallait se connaître soi-même pour pouvoir comprendre les autres. Comme nous en doutions, Raphaël a insisté.

– EM-PA-THIE. Vous seriez surpris de constater le nombre d'affinités que vous avez les uns avec les autres. Par exemple, si je vous racontais ma vie, je suis sûr que vous y trouveriez une foule de points communs avec la vôtre.

Écartant les mains en signe d'ouverture, il a vaillamment résisté à la tentation de nous raconter sa vie et nous a encouragés à égrener les choses que nous aimions.

– Les déserts, la nuit, la chaleur, la crème Chantilly, les séries américaines, les petites pièces confortables, a dit Zoé.

J'ai senti les larmes monter. Elle était simple, vraie, surprenante, et j'avais envie de regarder une série américaine avec elle, la nuit, dans une petite pièce confortable, au milieu du désert, en mangeant de la chantilly. Mais je l'avais perdue.

– L'école, les bottes fourrées, a continué la fille sans bonnet. Le moment était triste, je me suis laissée aller.

– Le vent tiède, la pluie.

Ophélie a agité ses longues manches.

– Très bien. Maintenant que nous sommes détendus, écoutez cette histoire. Retenez bien les personnages, il y aura un exercice après.

« Il était une fois une jeune femme qui s'appelait *Abigail* et dont *le fiancé* habitait de l'autre côté de la rivière. Un jour, la crue détruisit le pont, rendant la traversée impossible. Heureusement, un *passer* était là, dans son bateau.

– Si tu couches avec moi, je t'amène de l'autre côté, dit *le passer*.

– Oh mon Dieu ! s'écria *Abigail*. Je vais demander à *ma mère*.

– Tu es assez grande pour décider par toi-même, rétorqua *sa mère*.

Abigail décida alors d'accepter la proposition du *passer*. Mais quand elle avoua la chose à son *fiancé*, il la repoussa en criant.

– Misérable! Tu m’as trompé!

Le meilleur ami du fiancé, qui était amoureux d’*Abigail* depuis toujours, la consola et ils partirent ensemble.

Fin.»

Nous nous sommes recueillis dans un silence exemplaire. Mon cerveau moulinait; j’avais lu ce texte sur Internet, mais je ne me souvenais plus de ce qu’on devait en penser.

Raphaël a pris la parole.

– Il y a cinq protagonistes dans cette histoire. *Abigail*, *le fiancé*, *le passeur*, *la mère* et *l’ami du fiancé*. Classez-les par ordre croissant de moralité.

Zoé a tout de suite compris l’exercice et a mis *la mère* au sommet de la pyramide.

– Elle est cool. Elle laisse *Abigail* vivre sa vie sans la juger.

Manifestement, elle s’adressait à moi.

Pour sa part, la fille sans bonnet a décrété avoir besoin d’en savoir plus sur le passé des personnages. Parce que rien n’était tout blanc ou tout noir, mais a priori *le fiancé* n’était pas gentil, parce que c’était par amour pour lui qu’*Abigail* l’avait trompé.

Lucas, lui, estimait qu’*Abigail* était une fille facile, et Chignon Serré que *l’ami* était un profiteur et un traître.

– Mais *le fiancé* l’avait repoussée! En criant en plus! a protesté Zoé. Tu plébiscites la violence des hommes à l’encontre des femmes? Elle l’avait bien cherché, tu trouves?

– Ce n’est pas une raison pour piquer la fiancée de *son meilleur ami*, s’est entêtée Chignon Serré.

– Mais puisqu’il l’avait quittée!

Tout cela était passionnant, mais je ne pouvais faire abstraction du fait que Zoé parlait à tout le monde sauf à moi. Ophélie a battu des paupières.

– Et toi, Pauline ? On ne t’a pas entendue ?

J’ai répondu au hasard.

– La pire, c’est *la mère*, parce qu’elle refuse d’aider sa fille.

Zoé, qui se suçait les lèvres, les a laissées ressortir avec un plop. Ophélie a rejeté sa tête en arrière.

– Tu cautionnes les actes d’un *voleur* et tu rejettes la faute sur la *mère* ?

Judith a tiré sur sa joue, dévoilant un bout du blanc de son œil dont je me serais bien passée. Elle a déclaré d’une voix mécanique :

– C’est immoral.

Les autres ont hoché la tête avec force.

À la pause, je me suis isolée sous les tilleuls. On était au mois de mai et l'air s'enroulait autour de mon cou comme une herbe collante. La terre était noire et tout était salissant. Zoé s'est approchée en douce.

– Je me trompe, ou quoi qu'on dise on a tout faux?

Je me suis raidie. Elle me parlait? J'ai cherché la sortie. Les rapports humains étaient trop compliqués.

Elle m'a retenue par le coude et s'est indignée.

– Pourquoi est-ce que c'est toujours moi qui dois faire le premier pas? Tu ne vois pas que je te fais la gueule?

Mon cœur s'est emballé. Enfin il m'arrivait ce qui arrivait aux autres. De la passion, des cheveux qui volent, des bouches qui postillonnent, des voix tremblantes d'émotion.

J'ai argumenté avec délice.

– J'ai cru que tu me méprisais!

Elle a trépigné.

– Pas du tout, c'est moi qui ai cru que tu me prenais pour une idiote!

Pour le coup, je ne voyais pas de quoi elle parlait. Elle était légère, libre, aventureuse, enflammée, et je la vénértais.

– Hein ? Mais pourquoi ?

– Tu ne me fais pas confiance, tu ne me racontes rien !

J'ai roulé des yeux éberlués.

– Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

Elle a fait une moue attristée. Son nez était rouge, ses yeux gonflés, sa bouche sur le point d'exploser.

– Eh bien, Manuel, tu ne me parles jamais de lui. Et ta sœur, tu ne me l'as jamais présentée. Tu as profité de ce que j'étais chez Arthur pour lui rendre visite.

J'ai reculé d'un pas pour la dévisager. Elle y croyait vraiment ou elle le faisait exprès ?

Elle a martelé mon épaule du bout de son index.

– Tu vois que tu ne sais pas quoi répondre !

J'ai hésité.

– C'est que, Manuel et Alice n'existent pas.

Elle a éclaté de rire, et aussitôt l'air s'est réchauffé, j'ai perçu une odeur de chèvrefeuille dans la brise, un écureuil mignon a fait dégringoler des bouts d'écorce.

Zoé s'est tapé le front.

– Je me disais aussi. C'est bizarre, deux sœurs jumelles dont l'une est trisomique et l'autre pas !

J'ai attendu la suite. Elle s'est donné une claque sur la cuisse.

– Qu'est-ce que je suis conne moi, aussi !

Je lui ai frotté le bras d'une main hésitante.

– Tu es fâchée ?

– Bien sûr que non. Mais tu m'as bien eue.

– Ah bon ?

Ça m'arrangeait qu'elle pense que c'était pour rire, même si j'avais l'impression de continuer de mentir. Elle a plissé les yeux.

– Mais alors, ton grand-père chercheur d'or, il existe ?

– Bien sûr, il s'appelait Ted.

Je ne pouvais pas renier ma famille cascadeuse, trappeuse et éleveuse de lamas d'un seul coup.

Zoé a sautillé.

– Tu as vu, c'est trop cool ! On sait se réconcilier ! Ça veut dire qu'on peut se disputer sans tout gâcher !

J'ai sautillé avec elle. J'étais sauvée. Et plus jamais je ne lui reprocherais d'avoir d'autres amis ; dorénavant, je me réjouirais humblement du temps qu'elle aurait la bonté de m'accorder, sans rien exiger de plus, je le lui promettais.

Elle m'a repoussée affectueusement.

– Tu plaisantes, c'est moi qui ai de la chance de t'avoir pour amie. Tu es tellement exigeante.

Je me suis rembrunie. Ça ne ressemblait pas trop à un compliment.

– Si si, a-t-elle insisté.

J'étais aimable, intelligente, jolie, spéciale, un peu piquante il est vrai, mais formidablement stimulante. Et tant pis pour ceux qui ne me comprenaient pas.

– Mais moi, je voudrais que tout le monde me comprenne.

Elle a gloussé.

– Alors, tu n'as qu'à te DÉ-VOI-LER. D'ailleurs, si on va par là, tu ne trouves pas les mentors un peu fous, avec leurs bougies et leurs discours sur le CŒUR ?

J'ai acquiescé avec fièvre, ça faisait du bien de ne pas être la seule à avoir des doutes vis-à-vis de la Pâte. Elle m'a prise par les épaules, on est lentement revenues vers le château.

– Tu sais quoi? On s'en fiche de leurs méthodes. Ils croient nous avoir à leur botte, mais c'est nous qui nous servons d'eux.

Epreuves numériques

J'ai traversé l'après-midi dans un état d'autosatisfaction optimal.

Bien sûr, ça n'allait pas durer. Ça ne pouvait pas durer. Ça ne durait jamais. Mais je souriais quand même comme une démente et j'avais envie de chanter.

J'irradiais une telle joie de vivre que les soupçons de Chignon Serré en ont été éveillés. Elle est venue me rejoindre au bord de l'étang.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je lui ai administré un clin d'œil affectueux.

– Rien. Dis donc, ça te va bien les chignons ! Est-ce que tu as déjà essayé la frange ?

Elle a pris l'air chagriné.

– Ce n'est pas gentil de te moquer de moi.

J'ai passé cinq minutes à essayer de la convaincre que j'étais sincère. Ça lui allait drôlement bien les chignons, mais elle ne voulait rien entendre.

– De toute façon, toi et Zoé, vous formez un clan hyper fermé.

Je me suis posé des questions. Moi, fermée? C'étaient les autres qui ne se souciaient pas de mon existence, que je sache.

J'ai inspecté les alentours. Les choses avaient verdi, il y avait des feuilles sur les arbres, des petites fleurs dans les ajoncs. De l'autre côté de l'étang, le pirate sautait sur place pour me faire coucou (mais nous savions tous deux que son but était de m'être sympathique parce que j'étais l'amie de Zoé). Lucas, lui, s'accrochait à une branche pour effectuer des tractions, le regard braqué sur moi (ce qui ne prouvait rien). À part ça, le reste du monde évoluait sans me prêter attention.

Chignon Serré a tourné les talons avec une moue dépitée.

– Le pire, c'est que tu ne t'en rends même pas compte.

J'ai été tentée de courir derrière elle. Me rendre compte de quoi? Qu'on avait envie de me connaître mais qu'on n'osait pas, à cause de mon aura de mystère? J'aurais voulu le savoir.

Le soir, Mme Pieters est venue nous rendre visite, en tant que Responsable Adjointe à la Coordination de la Pâte. On s'est attroupés autour d'elle, on a ri à ses blagues.

Hahaaa, les jeunes m'adorent, grelot grelot.

Même moi je riais. On savait tous qu'elle avait droit de vie et de mort sur les candidats, et que j'étais déjà à moitié morte, à cause de cette *Abigail* de malheur.

À mon grand étonnement, elle s'est glissée sur le banc à côté de moi et m'a parlé avec douceur.

– Alors, Pauline, tu t'adaptes ?

J'ai gardé un silence méfiant. Elle a tapoté le banc, ses bracelets ont cliqueté fiévreusement.

– Allons marcher.

Je l'ai suivie dans le parc, le cœur lourd.

Je presentais qu'elle allait m'annoncer que j'étais renvoyée du programme.

Ça aurait dû m'être égal. Maintenant que Zoé m'avait rassurée sur mon compte, je n'avais plus besoin de partir pour

trouver du sens à l'existence. Ce voyage en Espagne était juste la cerise sur le gâteau, un joli accessoire, un nœunœud rose, mais je le voulais le nœunœud, je le voulais de plus en plus fort.

C'est simple, si je ne l'avais pas, j'allais mourir, alors j'avais un doute. Qu'est-ce que c'était? Un caprice?

Nous avons commencé à faire le tour de l'étang. Raphaël et Zoé, côte à côte, suivaient le même chemin en sens inverse.

Les canards, toujours présents, ne savaient plus où donner de la tête car Mme Pieters leur lançait des brassées d'herbe comme s'ils étaient des poneys. (Moi, les canards m'adorent, haahaa.)

– Alors, Pauline? On m'a dit que tu te sentais comme une boule de bilboquet sans pivot? a-t-elle amorcé d'une voix suave.

J'ai réfléchi à toute vitesse. Devais-je nier, m'apitoyer sur mon sort, ou démontrer que j'étais une solide gaillarde que rien ne faisait flancher? La gaillarde semblait être un meilleur investissement, pour quelqu'un qui s'apprêtait à sauter dans le vide espagnol.

J'ai répondu avec audace.

– C'est mieux, les bilboquets sans pivot, ils peuvent s'envoler sans s'inquiéter de leur point de chute.

Elle a ramassé un bâton.

– Je m'inquiète pour toi, Pauline. Tu n'as pas l'air de prendre l'expérience au sérieux. Tu me parais... comment dire... primesautière.

Primesautière, dans sa bouche, avait une connotation légère, voire négative. Je me suis défendue avec fougue.

– Il est vrai que j'ai l'air insouciant, mais je vous assure, je me rends compte de la gravité des choses. Par exemple, je pense

que la fin du monde est proche. Ça ne m'étonnerait pas que d'ici peu ce soit la catastrophe.

Elle m'a examinée avec stupeur.

– Voilà de quoi je parle. Sans compter qu'on m'a rapporté que tu étais en colère contre la figure maternelle.

– Hein ?

– Comment.

– Quoi ?

Elle a agité son bâton dans un grelottement de bracelets.

– On ne dit ni quoi ni hein, mais pardon ou comment.

Je suis restée bête. Puis, par une Curieuse Conjonction des Circonstances, son bâton s'est coincé dans une racine et l'a projetée en avant aussi efficacement qu'un croche-patte, interrompant là sa leçon.

Un cri s'est étranglé dans sa gorge, une expression effarée s'est peinte sur son visage, et elle s'est mise à battre des bras au-dessus de l'étang pour se maintenir en équilibre. J'ai pris le temps de visualiser la scène de Mme Pieters, plongeant au milieu des canards. C'était drôle, mais elle risquait d'être de mauvaise humeur après, donc je l'ai rattrapée de justesse, à regret.

Elle s'est agrippée à ma taille.

– Oh, merci.

J'ai gardé une attitude modeste. De manière générale, il faut rester discrète quand on sauve les gens, parce que sinon ils se sentent redevables et nous en tiennent grief.

Elle a récupéré son bâton par terre.

– Pauline...

Elle s'est interrompue. Ce faux pas avait ébranlé ses convictions à mon sujet.

– Enfin bon...

Elle a affermi sa prise sur son bâton.

– L'histoire des cinq personnages révèle bien des choses. Or, tu as classé la mère en dernière position.

À ce moment, nous avons croisé Raphaël et Zoé, qui m'a fait un signe véhément (doigt qu'on visse sur la tempe). Ça m'a donné du courage.

– Mais elle refuse de se mouiller, c'est nul.

Mme Pieters a soupiré.

– Je comprends.

Et de fait, elle opinait, donnait un coup de bâton, réopinait, autre coup de bâton, comme si elle calculait la somme des éléments qu'elle comprenait à mon sujet tandis qu'une série de petits rouages cuivrés se mettaient en ordre derrière son front plissé.

– Tu sais, Pauline, que si tu vas à Malaga, tu auras des parents ?

J'ai failli rétorquer, Madame, trouvez vous-même la réponse à cette question, mais elle attendait vraiment que je réagisse, donc j'ai hoché la tête. Oui. J'aurais des parents, j'en convenais.

Elle s'est rengorgée. Elle me tenait.

– Que ressens-tu à cette idée ?

Elle m'a scrutée avec appréhension, comme si j'allais me jeter à genoux, m'arracher les cheveux et m'écrier Ciel, des parents ! J'ai réprimé un sourire.

– Je ne sais pas ? Ça va être marrant ?

– Tu penses que ça va être *marrant*...

Elle a laissé reposer ma phrase pour me donner le temps de réaliser le sens profond de mes paroles. Je ne voyais toujours pas, donc elle a répété.

– *Marrant ?*

Le concept des parents était tout sauf marrant, j'aurais dû le comprendre.

– Sans parler de ce dilemme au lycée sur lequel nous ne reviendrons pas, mais qui nous paraît symptomatique, ainsi que de la fois où tu es venue en cours avec un rat dans la manche.

J'ai dû lutter contre le désir soudain de tout laisser tomber, m'affaler sur le sol et m'arracher les cheveux. Ce rat me suivait partout, c'était de la persécution. D'ailleurs, quelle ingratitude de la part de Mme Pieters de traiter ainsi quelqu'un qui l'avait empêchée de sombrer dans un étang.

J'ai chevroté.

– Je croyais que vous aviez compris que ça faisait partie de mon déguisement de sorcière.

Mais nous étions de retour sur le perron, et la conversation était terminée. De nouveau mon départ était remis en cause, j'ai senti monter une envie de pleurer.

Zoé m'a rejointe dans l'entrée.

– Qu'est-ce qu'elle te voulait ?

L'envie de pleurer roulait dans ma bouche comme un bonbon au poivre. Le moindre épanchement était susceptible de déclencher un effondrement préjudiciable de ma personne, donc j'ai pris un air vague.

– Bof, rien. Et toi ?

Elle a piaffé de rage.

– Soi-disant, je suis paradoxale. Soi-disant, on ne peut pas à la fois aimer les grands espaces et les endroits clos. Mais ce n'est pas ma faute, moi, si j'aime courir dans les prés, les bras écartés, sous un ciel vaste, et aussi me rencogner dans les banquettes des brasseries!

J'ai passé un bras autour de sa taille.

– Ils sont idiots.

– Tu crois qu'on va être prises?

J'ai serré les poings. Il le fallait.

Epreuves numériques

Le soir, nous avons fait la fête sur la terrasse. Un vent tiède soufflait sous les tilleuls, de petites bêtes faisaient craquer des choses dans les buissons, des téléphones posés par terre éclairaient nos visages.

Les mentors étaient partis se coucher, j'ai englouti deux bières d'un coup. L'horizon s'est éclairci.

– Quoi qu'il arrive, c'est une belle aventure, a philosophé Lucas.

J'ai pouffé. Il avait raison, ai-je clamé ; que les mentors aillent se faire foutre. Ils étaient vieux, ils étaient laids, ils mangeaient des huîtres à Noël et ne couraient plus les bras écartés.

Zoé a eu un hoquet hilare, Chignon Serré m'a observée pensivement, puis s'est éloignée en direction du château. Je me suis ratatinée sur ma chaise en plastique marbré. À tous les coups, elle allait me dénoncer. Pourquoi est-ce que je n'étais pas comme les autres, d'humeur égale et mesurée.

J'ai repris une bière. Mais j'avais bu trop vite et l'alcool est arrivé d'un coup dans mon organisme, avec son lot de vertiges, bouffées de chaleur, sueurs froides et nausée.

Avec d'infinies précautions je me suis levée, au ralenti pour ne pas tituber, sans un mot pour ne pas mâchonner, et j'ai tenté de m'éclipser. Malheureusement, Zoé a choisi ce moment précis pour m'offrir l'occasion de briller en société.

– Hi hi, Pauline! Raconte la fois où un gars t'a prise en stop alors qu'il y avait une chanson de Gainsbourg qui passait à la radio!

Je me suis immobilisée. Il fallait être en forme pour raconter cette histoire.

La fille sans bonnet est intervenue.

– Elle a fait du stop?

Zoé a soufflé dans le goulot de sa bouteille, ce qui a produit un son de flûte des Andes.

– Oh ça va. On est entre nous.

La fille sans bonnet a lissé sa jupe sur ses genoux.

– N'empêche. Ce qu'elle fait ici, qui nous dit qu'elle ne va pas le faire là-bas? Ça révèle quand même quelque chose de sa personnalité.

S'est ensuivi un débat sur le sujet. Est-ce qu'on était ce qu'on était, ou est-ce que ça dépendait des circonstances?

J'ai reculé discrètement. Je devais me dépêcher de regagner mon lit avant qu'on n'avise les autorités de mon état.

Personne n'a remarqué mon départ.

À l'intérieur du château une vieille odeur flottait, d'œuf, de détergent, de linge mal séché. Le couloir était éblouissant, les murs se gonflaient et se dégonflaient, les portes n'étaient pas en face des trous.

J'ai cligné des yeux, Lucas s'est matérialisé devant moi.

– Hey, Pauline.

J'ai patienté, mais il s'est contenté de regarder le faux plafond en polystyrène. Je l'ai encouragé.

– Vouï ?

Il s'est tripoté le menton.

– Tu veux fumer un joint ?

Malédiction. Je ne pouvais pas, à cause de ma curiosité, lui dire non.

Epreuves numériques

Je l'ai suivi dans un cabanon où il a lentement confectionné un joint. Le bruit des conversations sur la terrasse rendait le silence très présent. Il a articulé :

– C'est cool hein, de partir ?

J'avais mal au cœur, horriblement, mais je devais me retenir, pour mon honneur, donc j'ai fixé toute mon attention sur les outils accrochés au-dessus de sa tête ; si j'arrivais à les forcer à rester immobiles, je saurais me contrôler. Les yeux écarquillés, je leur ai intimé de se tenir tranquilles. Il me semblait qu'une scie oscillait et menaçait de tomber.

En même temps, je réalisais que je n'avais aucun désir de connaître ce garçon. Qu'il veuille devenir professeur de sport, ou que sa copine soit jalouse, me faisait une belle jambe. J'ai ricané.

– Une belle jambe, c'est toujours bon à prendre, mais l'autre jambe, après, elle se sent laide.

Il a tiré sur son joint, les yeux mi-clos, l'air de penser à ce que je venais de dire. J'ai attendu. Rien ne venait. Finalement il a proféré.

– Pourquoi tu dis ça ?

La lassitude m'a envahie. Je n'avais aucune idée de pourquoi j'avais dit ça. J'étais incapable de reconstituer l'enchaînement exact de mes pensées.

– Laisse-moi réfléchir.

Il ne m'en a pas laissé le loisir ; il s'est déversé sur moi sous la forme d'un tsunami buccal, option machine à laver. Le temps de me rendre compte de ce qui m'arrivait (on m'embrassait, cycle rinçage), il s'est retiré comme une grosse vague fatiguée.

– Oh, ai-je dit, pantelante.

J'étais trempée des joues jusqu'au menton, avec la sensation d'être couverte de mousse. Je me suis essuyée contre mon épaule, mais la sensation perdurait. Ça crépitait sur ma peau en laissant une couche vernissée.

Avec un râle de bien-être, Lucas a exhalé un nuage de fumée qui s'est envolé vers la scie.

Je l'ai détachée de son clou pour la poser contre un mur. Il l'a contemplée avec intérêt.

– C'est une scie à refendre, ça.

Je me suis précipitée vers la porte.

– J'entends des pas !

À l'extérieur, les autres continuaient paisiblement de fomenter des complots sains. J'ai couru vers ma chambre.

Le lendemain, il fallait que je me lève, mais je patinais. De quelque côté que je me tourne, je m'enlisais dans un rêve ; j'en extirpais un bras, une jambe, et je retombais aussitôt dans une flaque pour émerger un peu plus loin et couler à nouveau.

– Pauline ! Lève-toi, vite !

Zoé, toute joyeuse, sautillait près de moi. Je me suis recroquevillée sous mon drap tandis que les événements de la veille remontaient à la surface.

– Miséricorde.

Je me souvenais du baiser de Lucas et j'étais au regret de constater qu'il n'y avait rien de magique là-dedans. Pourquoi diable Zoé m'avait-elle laissé entendre que cette étape était indispensable à mon développement ?

Elle a rabattu mon drap.

– C'est bientôt ton tour ! Tu es la dernière à passer.

Je me suis redressée avec difficulté.

– De quoi tu parles ? J'ai l'impression que mon cerveau m'est tombé sur le coccyx.

Elle a ri.

– Les mentors nous convoquent un par un pour nous donner les résultats. Et tu sais quoi ? Pour l’instant on est tous pris jusqu’à la prochaine étape !

En fait, ils retenaient tout le monde à condition que nos parents ne se suicident pas le week-end. En fait, j’aurais eu le même résultat en restant moi-même.

– Mais quelle prochaine étape ? Je croyais que ça se terminait aujourd’hui ?

Elle a tiré les rideaux. Dehors, le ciel propre tranchait avec les branches des arbres et mon humeur maussade. Elle a esquissé un pas de danse.

– Oui, bon, tu sais comment ils sont, ils ont du mal à couper le cordon, alors ils veulent nous rendre visite dans notre habitat naturel. C’est pour mieux nous connaître, mon enfant.

Les mouches mortes, les vieilles bassines, les miettes, les pots de yaourt à la fenêtre, quelque chose me disait que ça n’allait pas leur plaire.

Je suis entrée dans le bureau des mentors en retenant mon souffle. A priori il n'y avait pas de suspense. Tout le monde répétait qu'ils prenaient tout le monde, et tous étaient ressortis en poussant des cris de joie. Mais quand même, ils n'avaient pas pris Dilan, donc j'ai retenu mon souffle.

Les rideaux verts donnaient une allure de mare à la pièce ; sur une étagère, une statuette de Bouddha côtoyait un oiseau empaillé. Raphaël a fait craquer ses articulations, Judith s'est mordillé les cuticules.

Ophélie a ouvert la bouche avec un bruit de décollement de muqueuses.

– Alors, Pauline. Tu es satisfaite de toi ?

Je me suis souvenue que ma mère m'avait conseillé d'être proactive.

– Oui ?

Tout allait bien. Ils ne savaient pas que j'avais trop bu la veille, ni que Lucas m'avait embrassée. Je n'étais pas certaine que ça s'appelait vraiment un baiser, ce qui m'était arrivé.

Ils se sont regardés, Raphaël a rabattu sa queue-de-cheval en arrière.

– Nous pensons que tu n’es pas prête.

Mon cerveau s’est rétracté. Ophélie a passé ses longs doigts sur ses paupières, les a frottés consciencieusement, puis a rouvert des yeux larmoyants.

– Nous avons appris ce qui s’est passé hier soir.

J’ai jeté un regard hébété vers Bouddha. Que diable s’était-il passé la veille, au bout du compte ?

Ophélie a donné un coup de coude à Raphaël qui a reboutonné son gilet manifestement tricoté à la main.

– Nous avons entendu parler de tes propos.

Judith a ajouté d’un ton offensé :

– Pourquoi est-ce que tu as dit que nous étions vieux ?

Ophélie a agité ses manches.

– Et que nous mangions des huîtres ? Je suis végétalienne.

J’ai bafouillé.

– Je ne parlais pas de vous.

Raphaël a resserré son catogan.

– Peu importe. Cela ne fait que renforcer ce que nous avons déjà remarqué. Tu ne sais pas te plier aux règles. Tu contestes. Dès le premier jour, les autres avaient compris qu’il n’y avait pas à revenir sur cette histoire d’assiettes plates.

Judith a ajouté d’une voix peinée :

– Mais tu t’es entêtée, tu es revenue à la charge, tu as mis *tout le groupe* mal à l’aise.

J’ai bredouillé :

– Quand même pas.

Ophélie s’est dressée sur la pointe des fesses.

– Tu contestes nos observations ?

Je me suis mise à trembler.

– Mais j’ai évolué ! Vous avez vu ? À la fin j’ai évolué !

Raphaël s’est penché en avant, le visage empreint de bonté.

– Nous sommes inquiets, Pauline. Comment vas-tu te comporter en Espagne ? Nous avons une responsabilité envers les familles d’accueil, tu comprends ? Est-ce que tu vas débarquer chez les gens, taper du poing sur la table et crier, Non mais dites donc, c’est quoi cette façon de mettre le couvert ?

J’ai esquissé un sourire, mais l’idée n’a amusé que moi. Ils se sont reculés sur leur chaise et ont croisé les bras. Ophélie a fait claquer sa langue.

– Crois-tu que ta famille aura notre indulgence ?

Ils ont secoué leur tête à l’unisson : non, non, non. Ils étaient désolés, mais ils n’étaient pas parvenus à me rendre adaptable.

– A-DA-PTA-TION.

J’ai commencé à pleurer. Je n’ai pas pu me retenir.

Ils ont échangé des regards satisfaits.

« Ah ! » proclamaient leurs visages. « Nous avons fissuré la carapace. »

– On ne dit pas ça pour t’accabler, m’a assuré Ophélie d’une voix compatissante. Au contraire, tu as beaucoup de...

Elle a cherché ce que j’avais en grande quantité, Raphaël a pris le relais.

– Ce qu’Ophélie essaye de dire, c’est que tout n’est pas perdu pour toi.

Si je me rentrais dans le crâne que mes convictions étaient déplacées, peut-être prendraient-ils le risque de m’envoyer à l’étranger. À condition que je sois sincère, et que je promette,

comprenez, arrêtez de, m'évertuez à, acceptez de changer. J'ai opiné.
Oui, oui, oui.

Et je suis sortie du bureau, prise à l'essai.

Epreuves numériques

Dans le bus qui me ramenait à Plaisir, les autres gloussaient, s'envoyaient des vanes sans se rendre compte de leur chance. Chignon Serré, Judith et la fille sans bonnet s'époumonaient en chœur, Chauffeur, si tu es champion, appuie sur le champignon. Les champs de colza desséchés ondoyaient, Lucas riait à grosse bouche, un pied sur l'accoudoir, une main posée sur l'entre-jambe. À un moment, il a collé un gros baiser sur sa main et me l'a envoyé en soufflant.

Je l'ai évité de justesse. J'étais gênée de m'être compromise dans cet échange de traces ADN. Ça avait créé un lien entre nous, une connexion chimique qui allait me poursuivre, et je n'aimais pas avoir une responsabilité envers lui. Ses bras semblaient s'être encore allongés et son front alourdi.

J'ai chuchoté.

– Je crois que c'est Chignon Serré qui m'a dénoncée pour les huîtres. Ou bien la fille sans bonnet.

Zoé a plissé les yeux.

– OK, à l'arrivée on les suit. Si elles partent dans des directions différentes, tu prends Chignon Serré, moi la fille sans bonnet.

Je me suis gratté une oreille.

Zoé, avec ses plans d'attaque, n'était peut-être pas un ange venu du ciel finalement, mais un suppôt de la Désastreuse Conjonction des Circonstances.

– Admettons qu'on les suive. Après, on fait quoi ?

Elle a grimacé de sinistre manière.

– On les plaque contre un réverbère. On les écartèle, on les éviscère.

J'ai ri jaune.

– Haaha.

Elle m'a pincé la joue.

– Je plaisante. On leur demande si elles t'ont dénoncée. Ou alors, j'y vais seule et je te critique à fond pour les inciter à m'imiter.

Je n'aimais pas trop l'idée que Zoé dise du mal de moi pour la bonne cause. Ça allait la forcer à chercher mes défauts, et après, elle s'en souviendrait. J'ai haussé les épaules.

– Laisse tomber.

Elle s'est détendue.

– Ça m'arrange parce que là, j'ai rendez-vous avec Arthur.

De retour à la maison, j'ai annoncé d'une voix évasive la nouvelle de mon admission temporaire dans la suite du programme. Les doigts en V, mon père m'a renvoyé l'image même du triomphe mou.

– Tu n'as pas l'air contente.

– Si, si...

Ma mère a pressé ses mains sur son cœur.

– Oh, mon Dieu.

Elle s'est éventée.

– Je suis au bout de ma vie, mais toi, rien ne t'arrête. Tu as toujours été courageuse. Tu te souviens quand tu te promenais dans le quartier déguisée en Fantômette ?

C'était plus que je n'en pouvais supporter. Après avoir été suspectée de juger les autres, de contester à tort et à travers, d'avoir envie de me faire embrasser dans une cabane à outils, d'être amorale, tricheuse, moqueuse, désaxée, renfermée et primesautière, je ne pouvais accepter qu'on m'attribue en plus des souvenirs qui n'étaient pas exacts. J'ai rectifié avec hargne.

– J'étais morte de honte, mais je voulais te faire plaisir parce que tu m'avais fabriqué le costume.

(Ensuite j'avais déambulé dans le lotissement, au milieu des maisons étudiées pour tout voir, vêtue d'un justaucorps en crêpe jaune qui ne couvrait pas mes fesses et d'un bonnet agrémenté d'une frange de laine noire.)

Ma mère s'est offusquée, les poings plantés sur ses hanches.

– Tu me réclamais cette tenue depuis des années!

J'ai grimacé.

– Depuis des années, comme tu dis. Si bien que j'étais trop vieille quand tu as fini par me l'offrir.

Elle s'est répandue en hululements.

– Mon Dieu, je t'ai traumatisée!

Elle s'est ravisée tout de suite.

– Mais non, tu étais ravie.

J'ai crié.

– Je te dis que j'ai fait semblant! Pourquoi tu ne veux jamais m'écouter!

Mortellement blessée, ma mère s'est emparée d'une louche et s'est mise à taper sur la table.

– J'étais là! Je te connais! Je m'en souviens!

Mon père s'est précipité, les bras en avant au cas où elle envisagerait de faire un malaise vagal, j'ai saisi un gobelet en plastique et je l'ai cogné contre le plan de travail, mais même dans le mélodrame je n'étais pas crédible. Il s'est disloqué au premier impact et je me suis retrouvée trempée.

J'ai hurlé :

– Je suis trop contente de partir! Au moins là-bas il n'y aura

personne pour prétendre C'est moi qui t'ai faite, je sais tout ce que tu penses et tout ce que tu vas dire!

Ma mère a serré la bouche, pâli.

– Ouille, ouille, je ne me sens pas bien.

Il n'y avait plus rien à en tirer.

Epreuves numériques

Les jours suivants, nous avons cohabité dans la plus suave politesse.

Quelque chose était cassé, ça paraissait irrémédiable. La facilité, l'évidence, l'habitude avaient disparu. Dorénavant, nous étions condamnés à marcher sur des œufs, passer le sel avec des pincettes, dire s'il te plaît à toutes les phrases. On n'affirmait plus, on n'exigeait plus, on suggérait.

– À votre avis, est-ce qu'il me faudrait de nouvelles chaussettes, s'il vous plaît ?

C'était embêtant, toute cette onctuosité.

On aurait aimé faire la paix pour en finir, mais on ne savait pas comment s'y prendre, on commettait des maladresses. Ma mère me préparait gentiment une omelette, puis me la jetait dans mon assiette. Je traînais dans le salon au lieu de monter dans ma chambre, à la recherche de sujets de conversation, mais je finissais toujours par l'agacer.

– Alors tu aimes la méditation ? Tu trouves que ça t'aide ?

Elle marmonnait.

– Qu'est-ce que tu insinues ?

Mon père, de son côté, élaborait des mouvements de sourcils compliqués et regardait en boucle des tutoriels sur Internet. Comment réparer le compresseur d'un frigo, remplacer la lame d'une tondeuse à gazon, monter une paroi en béton cellulaire. À aucun moment il n'envisageait de faire des choses pareilles, mais ça lui plaisait que d'autres en soient capables. Il soupirait.

– Dire qu'il suffit de dévisser le moyeu.

J'étais sur les charbons ardents. Pendant que je tournais en rond avec mes parents, Zoé, elle, avait déjà reçu un appel de la Pâte. Une délégation allait lui rendre visite début juin; et moi, rien. Rien ne bougeait.

Au contraire, tout ralentissait, et j'avais la hantise de rater une étape indispensable à mon accession au départ.

J'ai suggéré avec angoisse :

– Je me demande s'ils ne m'ont pas oubliée. Normalement ils doivent venir nous voir.

Ma mère a tourné sept fois sa langue dans sa bouche avant de répondre.

– Je ne comprends pas, je croyais que tu étais admise ?

Je me suis contenue. Moi aussi je croyais que j'étais admise.

– C'est un long processus, ai-je marmotté du ton mystérieux d'un maître de kung-fu, ce qui a impressionné ma mère, mais ne l'a pas empêchée de se lamenter parce que, maintenant, elle allait devoir faire le ménage dans les parties visibles de la maison.

Mon père s'est frotté les mains.

– Un mal pour un bien.

Ma mère a jeté l'éponge (littéralement) et s'est affaissée sur une chaise pour se remettre de cette attaque sexiste.

– Je ne suis pas une fée du logis, mais pourquoi j'en serais une? Ce n'est pas mon métier que je sache. Est-ce qu'on reproche aux plombiers de ne pas savoir faire du cheval?

À cet argument nous n'avons su que répondre, mais il a eu l'avantage de nous faire rire, et nos relations ont repris un cours normal.

Donc, j'ai pu insister pour les chaussettes. Mon espoir de partir est remonté en flèche.

Epreuves numériques

Il est redescendu les jours suivants. Les mentors ne m'appelaient pas, ne venaient pas me voir, alors je rongerais mon frein ou j'allais chez Zoé. On s'allongeait sur des serviettes au milieu des boutons-d'or et des bourdons, et on révisait nos fiches de français. De temps en temps, sa mère traversait la terrasse en teck avec ses petits talons, tac tac tac, et nous servait de la limonade agrémentée de glaçons et de tranches de citron, parce qu'elle prenait nos révisions au sérieux.

– Faites comme si je n'étais pas là, hi hi.

Elle partait en trotinant, tac tac tac, et Zoé levait les yeux au ciel.

– Il faut toujours qu'elle en fasse des tonnes.

Je touillais mes glaçons avec mélancolie.

– On échange de mère si tu veux.

– Pas de problème, j'adore la tienne. Tu te rends compte qu'elle se ligotait sur des rails de chemin de fer pour empêcher les convois nucléaires d'avancer ?

Évidemment, elle était au courant de son passé d'activiste, parce que chaque fois qu'elle venait à la maison ma mère s'in-

crustait dans ma chambre, s'asseyait sur mon lit, faisait sa jeune, essayait de devenir son amie. Et quand on se repliait dans le jardin, elle creusait une tranchée dans la terre à force de nous tourner autour. (Ce n'est pas une figure de style, je me suis tordu la cheville dedans. On ne se tord pas la cheville dans une figure de style.)

Donc, je préférerais aller réviser chez Zoé.

Parfois, on lâchait nos fiches et on se posait des questions.

– Est-ce qu'un jour on sera quelque part d'où on n'aura pas envie de partir ?

– Est-ce qu'on fait bien d'être toujours insatisfaites ?

De mon point de vue, Zoé avait peu de raisons d'être insatisfaite. La dernière étape, la visite des mentors, était prévue, et j'étais sûre que ça se passerait bien. Il n'y avait qu'à regarder sa mère, avec ses robes vintage et ses cheveux brillants, sans cesse en train de cuisiner quelque chose que je n'avais jamais goûté, des crackers aux graines, du pain au son d'avoine, des tartes aux noix de pécan. Chez elle, tout était impeccable, sain et parfumé. Du gazon tendre, des rosiers, et même un magnolia qui me faisait l'effet d'un baobab, avec son tronc gris et replet. Il n'y avait pas de vêtements fossilisés sur les cordes à linge, pas de compost, pas de tranchée.

J'ai déclaré de but en blanc :

– Lucas m'a embrassée. Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas prévenue que c'était aussi dégoûtant ?

Zoé s'est relevée, soudain très animée, et m'a demandé des détails. Est-ce qu'il avait commencé par me prendre la main

et me faire des petits bisous dans le cou, ou est-ce qu'il m'avait embrassée avec l'impétuosité du désir sauvage incompressible? Arthur, par exemple, lui empoignait toujours les cheveux, alors que le pirate y allait tout en douceur. Elle ne savait pas ce qu'elle préférerait, elle ne comprenait pas ce que j'entendais par dégoutant.

Je me suis étranglée.

– Mouillé, pouah, beurk, splaf, plif, blouf.

Il ne me venait que des onomatopées pour décrire cette expérience. Elle a éclaté de rire.

– Alors c'est qu'il embrassait mal.

Elle s'est mise à arracher des marguerites avec excitation.

– Mais Manuel, il embrassait comment?

De nouveau, elle avait oublié l'inexistence de mon fiancé portugais. Soit elle était atteinte de sénilité précoce, soit elle ne m'écoutait pas. Dans tous les cas, elle s'est mise debout et a épousseté ses genoux.

– Tu m'as trop donné envie d'aller voir Arthur.

Je lui ai tapoté le crâne. Voilà ce que j'étais devenue, une fille bienveillante. Généreuse. Sans calcul. Avec un petit pincement au cœur quand même, car j'étais obligée de rentrer chez moi où ma mère guettait avidement mon retour pour vivre ma vie par procuration.

Mais je me trompais, ma mère faisait la sieste, c'est Blanche qui m'attendait dans le jardin, suspendue tête en bas à la plus haute branche du sapin. Je me suis assise en tailleur. Je n'appréciais pas sa nouvelle manie de se mettre en danger dans le but

de m'inquiéter. J'espérais qu'elle allait changer de position sans que j'aie à la supplier.

– Salut. Quoi de neuf là-haut ?

Elle s'est balancée.

– Aujourd'hui, Ornella m'a fait tomber du toboggan et elle m'a dit Ah pardon, je ne t'avais pas vue parce que tu es invisible.

Je me suis sentie fautive.

– Écoute, il y a des gens qui ne méritent pas qu'on soit leurs amis. Tu n'as qu'à jouer seule, ce sera beaucoup mieux.

Après tout, j'avais suivi ce principe pendant des années et je m'en étais très bien sortie.

– Ou alors, raconte-lui que tu as un oncle cascadeur. Tu ne veux pas descendre ?

À contrecœur, Blanche s'est agrippée au tronc et a glissé jusqu'au sol.

– Ornella s'en fiche des cascadeurs. Elle sait grimper sur le toit de la cabane, dans la cour de l'école. Tu sais ce qu'elle a répondu quand je lui ai demandé si je pouvais m'asseoir à côté d'elle ?

– Non ?

Elle a répondu :

– Oh, regarde le coq.

– Ah.

La vie était cruelle. Je lui ai chatouillé l'oreille avec le bout de sa natte.

– Mais je te vois, moi. Allez, viens, on va jouer à chat glacé.

Deux jours plus tard, ma mère a fait irruption dans ma chambre.

– Aurélie a appelé.

Il m'a fallu un moment pour comprendre de qui elle parlait.

– Tu veux dire Ophélie ? La mentor ?

Elle a fait un tourniquet avec sa main.

– Oui bon, c'est pareil. Ils viennent le week-end prochain.

J'ai poussé un cri de joie, elle a poursuivi sans s'émouvoir :

– Et là, j'ai eu une révélation : la maison est en désordre, et alors ? Je n'ai pas quatre bras.

Bref, j'ai nettoyé la salle de bains. J'ai fait disparaître les boules de coton sales, les compresses déroulées, les gants de toilette rattachés, les brosses à dents sans poils, j'ai récuré le lavabo et la baignoire, mais je n'ai pas pu cacher le fait qu'il fallait verser un seau d'eau dans la cuvette pour tirer la chasse.

Ma mère a continué de se féliciter.

– Je suis tellement contente d'avoir découvert que je me fiche de ce que les gens pensent de moi.

J'ai serré les dents. Je n'étais pas chez moi, certes, mais je n'en habitais pas moins ici. Or, cette maison, ce désordre, cette crasse disaient quelque chose de nous. Ça déteignait sur nous, ça nous rendait mous et malheureux, donc j'ai décidé de ranger et de frotter jusqu'à ce que les boîtes à œufs, les bouteilles, les amas de poussière, les couches de graisse trépassent et que l'évier révèle sa splendeur.

Je voulais traverser les pièces à grands pas sans me battre contre des tabourets, des cartons, des chaussures et des tapis de gym, j'avais envie de me servir un verre d'eau sans me faire attaquer par une passoire.

Ma mère ne me facilitait pas la tâche. Dès que j'essayais de mettre quelque chose à la poubelle, elle se précipitait sur moi comme si je suspendais un bébé au-dessus d'un puits.

– Noooooon, pas ma passoire à kéfiiiiir!

Il y avait des débris collés entre les mailles, elle ne s'en était pas servi depuis des années, mais elle y tenait, au cas où. «Au cas où» était son argument infaillible chaque fois que je m'apprêtais à jeter un objet; au cas où on en aurait besoin dans vingt ans, au cas où il y aurait une guerre, au cas où on regretterait de s'en être débarrassé. J'ai grommelé.

– Tu faisais pareil quand tu étais à Greenpeace? Tu te dressais face aux convois nucléaires en criant Nooon, pas mes déchets radioactiiiiifs?

Elle a opiné avec satisfaction.

– Exactement, j'étais très convaincante. Et comme j'étais blonde, les policiers étaient gentils. Quand ils me détachaient des rails, ils me demandaient toujours, Ça va mademoiselle, on ne vous fait pas mal?

J'ai feinté pour tenter de lui reprendre la passoire.

– OK, tu me l'as déjà raconté cent fois.

Elle l'a vivement cachée derrière son dos.

– Ne me dis pas OK sur ce ton. Je sais que c'est pour me faire taire.

Je me suis reprise. Pendant une seconde, j'avais oublié que j'étais bienveillante et généreuse.

– Excuse-moi. Tu as raison, conservons cette merveilleuse passoire. Et pendant que tu prépares du kéfir, je vais réviser chez Zoé.

Les mentors lui avaient rendu visite la veille et il me tardait de savoir comment ça s'était passé.

De nouveau, ma mère s'est dressée devant moi, sa passoire à la main.

– Pourquoi tu vas chez elle? Pourquoi ce n'est pas elle qui vient?

Parce que je craignais que Zoé devienne son amie ; mais je ne pouvais pas le lui dire, elle était sensible.

– Parce que chez elle il y a plus de place pour travailler. D'ailleurs, ce serait bien de stocker tes boîtes de médicaments ailleurs que sur la table.

Cette réflexion n'était pas bienveillante, mais a eu la vertu de la faire reculer vers le salon, à défaut de l'amener à débarrasser la table.

Quand je suis arrivée, Zoé prenait le frais sous son magnolia, en culotte et débardeur. Derrière la haie, son voisin taillait ses rosiers ; elle avait beau le savoir, elle restait en culotte.

La visite des mentors s'était déroulée à merveille, comme prévu.

– Sauf qu'ils ont débarqué une heure à l'avance. J'imagine pour nous prendre en flagrant délit, mais de quoi ? De jardinage peut-être, parce que mon père était en train de biner ses blettes. En tout cas, ils ont beaucoup aimé notre cuisine ouverte. Du coup, ils n'ont fait que parler immobilier et rachat de crédit.

Le voisin a siffloté, une mésange s'est posée sur la table de jardin, Zoé a entrepris de se vernir les ongles des orteils. Pour elle, la visite des mentors était de l'histoire ancienne puisque ça s'était bien terminé, et elle était tout à fait capable d'en rester là, appliquée à transformer ses ongles ronds en une rangée de petites cerises.

J'ai fini par craquer.

– Et ?

Elle a plissé les yeux pour contempler son œuvre.

– Et quoi ?

J'ai soufflé d'exaspération.

– Tu es prise ?

Elle a fait un geste vague. Bien sûr qu'elle était prise. Elle n'en avait jamais douté en fait. Des choses lui revenaient de droit, et je me demandais d'où lui venait ce sentiment de légitimité inébranlable. Pourquoi devais-je lutter pour obtenir ce que je désirais tandis qu'elle attendait simplement que ça lui tombe dans la bouche ? Je me suis énervée.

– Tu es comme ces gens qui roulent en voiture décapotable. Je les ai observés en ville. Ils foncent sans regarder ni à gauche ni à droite, convaincus d'obtenir une place de parking à l'arrivée, et s'il n'y en a pas, ils se garent en double file sans état d'âme. Alors que moi si j'avais une voiture, j'avancerais au pas, je m'arrêteraï à chaque croisement même quand j'ai la priorité, et je me garerais à des kilomètres de ma destination, au cas où je ne trouverais pas de place.

Elle a levé un sourcil.

– Je te signale que je n'ai pas de décapotable. D'ailleurs, je n'ai pas le permis.

Les gens décapotables ne voulaient jamais reconnaître la vérité.

D'une chiquenaude, j'ai éjecté une fourmi qui escaladait mon mollet.

– Je ne te parle pas de voiture, patate, mais d'attitude générale. Par exemple, dans les restaurants, on leur octroie toujours la meilleure table. Ils n'ont même pas besoin d'exiger, ça se voit sur leur visage qu'ils ont l'habitude d'obtenir ce qu'il y a de mieux.

Elle s'est éventé les orteils avec une fiche de français.

– Je ne vois pas pourquoi on paierait pour avoir ce qu'il y a de moins bien.

Les gens décapotables n'étaient pas conscients de leurs avantages. Ils se contentaient de rouler, le coude à la portière, en sirotant des cocktails. Et s'ils nous écrasaient distraitemment au passage, ils disaient d'une voix nonchalante, C'était quoi, ce petit bruit d'os broyés sous mes roues ?

Je me suis courbée sur mon verre de limonade artisanale. Un moucheron s'était noyé dedans. Zoé a bâillé.

– Si on allait chez Arthur, plutôt ? Il a le dernier épisode de *L'Attaque des Titans*.

Je me suis levée d'un bond, elle a enfilé une jupe.

Arthur vivait juste à côté, Résidence de l'Âge d'or.

Je ne m'y étais jamais aventurée. Il fallait se signaler au gardien, ça allait à l'encontre de mes principes, mais pas de ceux de Zoé apparemment, qui lui a adressé un petit signe de tête et a poussé la barrière d'une main décidée. J'ai trottiné pour rester à sa hauteur.

Apparemment elle était ici chez elle, apparemment elle ne me disait pas tout. J'ai jeté un regard prudent aux alentours. On n'était pas à l'abri de rencontrer un trappeur canadien amateur de Gainsbourg. D'ailleurs, on n'était à l'abri de rien. Toutes les maisons nous regardaient, et nous on ne voyait rien. À peine devinait-on les créatures informes qui se mouvaient derrière les vitres noires comme des trous d'eau.

– C'est chic, ai-je constaté.

Zoé a cueilli un dahlia dans un massif.

– Tu trouves ?

Elle était indifférente aux allées plus larges, aux jardins plus grands, aux pelouses plus vertes, aux façades plus blanches, aux portes de garage automatiques. Elle était pressée.

Elle s'est dirigée vers une demeure imposante avec fronton et fausses colonnes doriques, a appuyé sur un bouton situé sous l'œil bombé d'une caméra. La porte du garage s'est soulevée sans bruit, Arthur est apparu, savamment ébouriffé.

– Zoé! Pauline?

Il s'est précipité en tendant les bras comme si on s'apprêtait à tomber. Ce n'était pas le cas, donc il s'est arrêté de courir pour effectuer une courbette zen.

– Quelle bonne surprise.

Zoé lui a offert son dahlia. Il l'a reniflé avec émotion, puis nous a précédées à l'intérieur, qui était tout en angles aigus et meubles gris, beiges ou noirs, dans le plus pur style suédois new-yorkais.

– La pièce à vivre mesure quatre-vingts mètres carrés, a-t-il certifié d'un ton uni assorti au mobilier.

J'ai pris un air connaisseur.

– Oui, mais est-ce que tu as des doubles vasques?

Il a souri avec grâce.

– Bien sûr.

– Et un dressing? Une chambre parentale?

Zoé m'a lancé un regard d'avertissement, j'ai recouvert ma bienveillance et me suis laissée tomber sur un canapé. Il y en avait justement trois, disposés çà et là dans la pièce à vivre, comme on dit.

Un écran géant est descendu du plafond avec un chuintement de store électrique. Zoé et Arthur se sont installés derrière moi et ont commencé à s'embrasser. Je les voyais dans le reflet. Pourtant il se passait des choses importantes à l'écran, il y avait

quand même des pelletées de titans qui menaçaient de dévorer le monde, mais ils roulaient d'un bord à l'autre de leur canapé avec des bruits mouillés mâtinés de chuts. Comme si j'étais prude, comme si ça m'intéressait.

J'étais juste un peu gênée, donc j'ai voulu prouver l'étendue de ma décontraction.

– Ils sont chouettes, ces canapés.

Arthur a relevé la tête et articulé d'une voix étonnamment enthousiaste, étant donné les circonstances, comme si le sujet des canapés était de première importance :

– Ils te plaisent ? On les a fait venir d'Afrique. Ils sont en peau de koudou.

J'ai éclaté de rire.

En peau de koudou ! La bonne blague ! Donc il avait fini par lire *Le Marin de Gibraltar*. Ça nous faisait un point commun entre Zoé, lui et moi. On allait pouvoir fonder une confrérie, comme le Club des Cinq mais à trois, et notre nom de code serait le Cercle des Koudous. Je me suis animée.

– Moi aussi j'adore les koudous ! Avant, je me faisais une idée de Marguerite Duras, l'autrice qui cisèle ses phrases comme si elles allaient être gravées sur un bâtiment hyper important, et puis j'ai découvert qu'elle était drôle !

Les mots se bousculaient dans ma bouche.

– Ha ha ! Le koudou ! Tant qu'on le cherche, ça veut dire qu'on est jeune, pas vrai ?

Mais l'entrain d'Arthur avait disparu.

– Oui, j'adore ces canapés.

Ça m'a mis la puce à l'oreille. Normalement, entre amateurs de koudous, on aurait dû se tomber dans les bras.

J'ai balbutié :

– Tu veux dire que les koudous existent vraiment ? On fait vraiment des canapés en peau de koudou ?

– Ben, oui.

Lentement, je me suis effondrée. En fait, j'avais défendu Marguerite Duras (je vous assure, elle est dans le burlesque), alors qu'elle faisait l'apologie de la chasse au koudou.

Je me suis levée. Il n'était pas question que je foule mon idéal de mes fesses.

– Il faut que je rentre nettoyer la cuisine.

Zoé s'est étirée avec langueur.

– Moi aussi.

Elle a ricané.

– Enfin, pas la cuisine. Juste rentrer.

Arthur nous a raccompagnées au portail. En passant, j'ai noté que son garage était organisé de façon exquise. Chaque chose avait sa place dans un bac translucide.

Sur le chemin du retour, Zoé ne proférait que des phrases sans intérêt comme Ah il fait beau, Ouh j'ai chaud, Oh je suis crevée. Dans les jardins, les gens débâchaient leur piscine, de petits chiens blancs aboyaient, et j'avais beau faire, toute bienveillance m'avait quittée.

J'ai déclaré avec amertume :

– Quand même, des canapés en koudou...

Je lui en voulais de ne pas avoir réagi.

– Mmh ?

– Des canapés en koudou, ça ne te choque pas ? Et pourquoi pas en peau de licorne ?

À mon avis, elle allait réaliser l'inanité de sa relation avec Arthur et se consacrer à moi, si piquante et délicate.

Elle a répondu d'une voix distraite, fascinée par une femme maigre qui disposait des culottes de grande taille sur un étendoir à linge.

– Tu crois qu'elles sont à elles ?

J'ai chassé une guêpe d'un mouvement irrité.

– Je te parle de canapés en KOUDOU. Ça existe. On peut s'asseoir dessus.

– C’est moche... Mais pourquoi tu me parles de ça ?
J’étais donc la seule, en ce monde, à refuser qu’on écrase un symbole de liberté avec son postérieur ?

– Donc tu t’en fous, du bode ? !

Elle a levé les bras au ciel.

– Le bode ? Mais de quoi tu parles ?

La guêpe est revenue, je l’ai repoussée d’un revers de la main.

– Du *Marin de Gibraltar*, enfin !

Elle a réfléchi une minute.

– Eh bien quoi, le marin de Gibraltar ? Tu veux dire, le livre ? ... Désolée, j’ai oublié. Je ne m’intéresse plus trop à Marguerite Duras.

Maintenant elle lisait de la science-fiction.

– J’adore... C’est comme si on passait de la 2D à la 3D.

Le froid m’a envahie. En une fraction de seconde, des points de connivence se désagrégeaient sans bruit, des étoiles mouraient à des milliards de kilomètres, des banquises se disloquaient, des bodes se faisaient écraser sur l’autoroute, des koudous étaient convertis en canapés, alors à quoi bon éprouver des choses si on cessait de les éprouver un jour ; et pourquoi n’y avait-il que moi qui ne changeais jamais.

Elle a fait tinter ses boucles d’oreilles.

– Ciao poulette.

Elle a bifurqué à droite et s’est éloignée d’un pas dansant, sans même se rendre compte que j’étais anéantie.

Ma Zoé. Qui m’avait sauvée un jour du vide. Était décidément bourrée de défauts.

Elle n'était pas toujours là. Elle trouvait n'importe qui intéressant, même quand ce n'était pas le cas. Elle n'était pas passionnée par tout ce qui m'intéressait (l'imperfection du monde, les koudous, le concept de décapotabilité). Elle souffrait de troubles de l'attention. Avait de la couperose sur le nez. Des yeux globuleux. Un charme que je ne m'expliquais pas. Je devais me faire une raison.

Ce n'était pas sa faute si elle ne me suffisait pas. Simplement, il m'en fallait d'autres.

Je me suis consolée. Des Zoé, j'allais en rencontrer un paquet en Espagne, de toutes les tailles et de tous les sexes, et former enfin cet être complet qui dissiperait mon sentiment d'être à part.

En attendant, j'ai retrouvé Blanche sous les thuyas. Le front baissé, elle n'avait pas l'air au mieux de sa forme.

– J'ai fait ce que tu m'avais dit, j'ai joué toute seule en faisant semblant de m'amuser, mais Ornella n'avait pas l'air intéressée. Elle a juste dit C'est bizarre, j'entends une voix mais je ne vois personne.

Je me suis accroupie à côté d'elle. Je n'avais pas réussi à l'aider. Au contraire, j'avais empiré les choses.

– Tu veux qu'on attaque un arbre ?

J'ai essayé de lui relever la tête, elle a reculé sous la haie.

– Non merci. De toute façon, je sais que tu n'as pas vraiment envie de t'occuper de moi.

J'ai voulu protester, elle se trompait, j'adorais dégommer les poiriers avec elle, mais elle avait disparu dans son tunnel.

Les épreuves du bac se sont déroulées durant la deuxième semaine de juin. Le matin de l'écrit, ma mère m'a administré un comprimé de vitamines qui m'a donné tant d'énergie que j'ai troué ma feuille en gommant. À l'oral, j'ai eu le grand bonheur de caser les mots dilemme, en revanche et épидictique.

Ensuite, Zoé m'a proposé de fêter la fin de nos obligations françaises dans un restaurant de la zone commerciale dont le grand avantage était qu'on avait droit aux garnitures à volonté quand on prenait une viande.

À notre entrée, une horde de serveurs s'est précipitée pour noter nos commandes.

Zoé a entamé sa première assiette de frites avec satisfaction.

– J'ai beaucoup discuté avec Arthur, il est vraiment profond.

Du coup, je lui ai tout dit.

Elle a avalé un cornichon.

– On était dans la franchise absolue, tu vois.

J'ai trituré ma pomme de terre.

– Tu lui as avoué que tu avais un amoureux à Rennes et un autre à la Pâte ?

Elle s'est à moitié étouffée.

– Ben non.

Elle a rosi du nez.

– Je lui ai fait comprendre que j'avais une vie compliquée. C'était de cet absolu-là qu'elle parlait.

Autour de nous, des couples mangeaient des steaks en chuchotant, des enfants s'endormaient sur leurs coupes de glaces, d'épais rideaux rouges nous empêchaient de voir la route, des box en bois voulaient nous faire croire qu'on était au Texas. Zoé a soupiré d'aise.

Il lui restait un dernier point de franchise à soulever avec Arthur, concernant la poursuite à distance de leur relation.

– Il m'a dit qu'il n'était pas opposé à être la femme du marin qui allume une bougie à la fenêtre pour guider le retour de son bien-aimé. Moi j'aime bien l'idée d'être le marin. En plus j'ai fini de broder mon phare, c'est un signe.

Elle a terminé ses frites et levé un bras pour attirer l'attention d'un serveur.

Hélas, nous qui étions si remarquables à notre arrivée étions devenues complètement invisibles depuis que nous avons commandé. Les employés traversaient la salle d'un air affairé et leur regard glissait sur elle comme sur une motte de beurre. Ça demandait un certain talent d'ailleurs, de l'ignorer alors qu'elle tapait sur son verre avec sa fourchette. Elle a été contrainte d'en coincer un contre un poteau pour obtenir nos patates au four et nos frites à volonté.

J'en ai déduit que pour les gens décapotables aussi la vie n'était pas rose tous les jours, et j'en ai eu la confirmation lorsque nous avons voulu payer. L'addition était plus élevée que prévu, le serveur a repoussé nos protestations d'un sourcil condescendant.

– Vous avez tellement mangé que nous avons facturé des garnitures supplémentaires.

Il a fait mine de s'éloigner, Zoé l'a retenu par le poignet. De l'autre main, elle a sorti de son sac une paire de grosses lunettes en écaille, et a parcouru la carte en roulant des yeux. Le serveur a essayé de s'échapper, mais elle était puissante.

– Dites-moi, je me trompe ou il est indiqué sur le menu que les garnitures sont à volonté ?

Le serveur a fait une grimace.

– À volonté oui, mais jusqu'à une certaine limite.

Comme quoi le concept de l'infini jusqu'à une certaine limite était très répandu. Ça aurait dû plaire à Zoé, mais ça ne lui a pas plu, ce qui ne m'a pas étonnée. Les gens supportent rarement de subir les contradictions qu'ils imposent aux autres. En général, ils trouvent que ça n'a rien à voir.

J'ai pris un ton didactique.

– C'est comme quand tu dis que tu as été d'une franchise absolue tout en gardant des zones d'ombre.

Elle a rejeté cette comparaison avec dédain.

– Je ne vois pas le rapport. En revanche, mon petit Charles, je vais de ce pas écrire un avis négatif sur mon compte Instagram.

À son ton, on avait vraiment l'impression qu'elle était une critique culinaire de renommée internationale. Le serveur a couiné. Comment diable savait-elle qu'il se prénomrait Charles ?

Le manager est intervenu et l'a houspillé.

– Mais enfin, Charles, vous savez ce que ça veut dire, garniture à volonté ?

Puis il a rectifié l'addition, répandu sur nous un chaudron d'excuses gélatineuses, et nous avons pu quitter les lieux la tête haute.

Zoé jubilait.

– Tu as vu, on s'en sort toujours quand on a des lunettes en écaïlle. Je les ai achetées dans un vide-greniers, tu ne trouves pas qu'elles me donnent l'air éminemment procédurière ?

J'en ai convenu.

Epreuves numériques

On est revenues à pied par la zone industrielle. D'un côté un champ de jeunes maïs bruissait, de l'autre des panneaux publicitaires formaient des ombres rectangulaires. La nuit était jaune pâle, une étoile nageotait au-dessus d'une bétonnière, les talons de Zoé faisaient un bruit rassurant de sabots de cheval.

Justement, elle a émis un petit hennissement.

– J'ai oublié de te dire que j'ai rencontré la fille sans bonnet dans la rue. Figure-toi qu'elle a été éliminée du programme et que c'est elle qui t'a dénoncée pour les huîtres.

Je me suis arrêtée net.

– Hein? Mais pourquoi?

– Parce qu'elle a un frère schizophrène. Les mentors ont peur de la part génétique, un peu comme pour le père suicidé de Dilan, alors à ta place je ne leur parlerais pas de ta sœur trisomique.

Je lui ai jeté un regard en coin. Cette jumelle qui allait et venait dans son esprit commençait sérieusement à m'énervé.

– Mais pourquoi elle m'a dénoncée?

Zoé a écarté les bras en signe d'ignorance et on a médité un moment sur l'énigme que représentaient les gens. Les gens, tous ces gens, ces vies, ces désirs, ces visions des choses, tous ces tunnels qui se croisaient, s'évitaient et demeuraient obscurs, c'était fascinant, troublant, vertigineux, et on était bien contentes d'être nous-mêmes. Zoé a murmuré :

– Pauvre fille sans bonnet.

J'ai levé la tête vers le ciel.

– Ô Miraculeuse Conjonction des Circonstances. Faites que la visite des mentors se déroule bien pour moi.

Zoé m'a tapoté la main.

– Je suis sûre que oui. Personne ne te résiste.

Puis elle a frissonné.

– Depuis le début, on se bat pour faire ce voyage, mais si ça se trouve, c'est un piège. Peut-être que ce sera pire qu'ici.

J'ai haussé les épaules. Je n'avais pas peur de partir. Je préférerais largement une expérience désastreuse à une vie sans surprises.

J'ai passé le reste de la semaine à me languir, compter les jours, ranger la maison. Il m'a fallu trois jours pour réorganiser les placards de la cuisine, mais j'ai été la seule à m'en réjouir.

– Regardez toute la place qu'on gagne !

Ma mère a pleurniché.

– Oh, mon Dieu, qu'est-ce que tu as jeté encore ?

J'ai tenté de la convaincre de l'utilité de mon entreprise.

– Tu me remercieras plus tard. Pense à tout cet espace qui ne servait à rien !

Mon père a incliné une tête perplexe.

– Mais l'espace vide, à quoi il sert ?

Ils étaient désespérants. Et je savais que dès que j'aurais le dos tourné, ils s'empresseraient de remettre les lieux dans leur état chaotique initial, mais je continuais quand même. Ça me faisait du bien de faire place nette et j'avais besoin de m'occuper.

Car le temps se traînait, faisait des boucles, et j'avais des arrêts, des sursauts d'angoisse, je priais devant la fenêtre. Ô Miraculeuse Conjonction des Circonstances, faites que les mentors n'ouvrent pas le frigo, parce que je n'ai pas eu le courage de le nettoyer

et qu'on sait ce qui se passe à l'intérieur. Faites aussi qu'ils n'aillent pas aux toilettes.

J'ai poussé un long soupir. S'ils me donnaient le feu vert, il me faudrait encore attendre la mi-juillet pour que ma vie débute. Et si ça tournait mal, s'ils ouvraient le frigo, sans doute que je mourrais. Impossible de retourner au lycée, de revoir Arthur, Mme Pieters ; impossible de reprendre le cours de ma vie normale. Je me morfondrais jusqu'à la fin de mes jours car on m'avait promis un brillant avenir et je l'avais laissé s'échapper.

Ma mère s'est appuyée contre le chambranle de la porte.

– Pourquoi tu geins devant la fenêtre comme un chien qui veut qu'on le sorte ? Tu te porterais beaucoup mieux si tu pratiquais la méditation de pleine conscience.

C'était son dada, de me convertir à la méditation, la kinésologie, l'astrologie, la chiromancie, la lecture des auras et l'interprétation des rêves.

– Tu as toujours hâte de quelque chose. Pourquoi est-ce que tu ne profites pas du moment présent ?

Le moment présent, à mon avis, n'était pas très palpitant.

Elle a frotté une joue lasse contre le lierre.

– J'aimerais tant me rappeler ce que je ressentais à dix-sept ans. Je m'en souviens, intellectuellement, mais je ne le ressens pas. Comme si c'était une autre vie, ou un autre moi. Et toi, parfois j'ai l'impression que tu n'es pas la même qu'avant. Rien que ton nez, il est différent. Tu étais si mignonne quand tu étais petite.

– Je te remercie.

J'ai ouvert un placard, une mite s'est envolée, ma mère l'a écrasée d'un coup de torchon.

– Je t'assure. Tu trouvais tout extraordinaire. Chaque matin, tu te jetais sur l'éphéméride pour arracher la feuille du jour. Maintenant on reste bloqués au mois de janvier toute l'année. Tu rejettes tout ce qui a été important pour toi. Tu te souviens de ta figurine de Naruto ?

J'ai mélancoliquement passé l'éponge dans le placard. Le monde entier était au courant de cette histoire, mais elle allait quand même la raconter.

– Tu rêvais d'avoir cette figurine.

Et elle, qui se souciait tant de mon bonheur, avait fait le tour des centres commerciaux pour me la procurer, et maintenant je l'avais reléguée au fond d'un tiroir. Pauvre Naruto, seul, abandonné.

Mon cœur s'est serré. Pauvre Naruto, seul, abandonné. Après tout ce qu'on avait vécu ensemble, il était indigne de ma part de le délaisser ainsi. J'allais le donner à Blanche ; elle saurait quoi en faire, il aurait droit à une seconde chance.

– Pourquoi est-ce que tu ne regardes plus *Kirikou* en boucle ? Pourquoi est-ce que tu ne découpes plus les catalogues de jouets parce que tu veux tout ?

J'ai laissé retomber l'éponge dans l'évier, découragée.

– Il faudrait savoir. Je suis censée mûrir ou pas ?

Elle a étouffé un sanglot.

Je ne lui racontais plus rien, je ne portais plus des robes brodées et des tresses en épi, je ne lui confectionnais plus de diadèmes avec des têtes de marguerites, je ne m'extasiais plus

devant les cornes des escargots, j'avais perdu mon odeur de bébé ; bref, elle me préférerait avant.

– Si tu n'étais pas ma fille, je ne suis pas sûre que je te trouverais sympathique.

À ce stade, mon père est apparu, vêtu d'un bermuda informe et d'un T-shirt troué.

– Ce n'est pas de la faute de Pauline.

D'après lui, mon état était dû au fait que j'avais trop de neurones.

– Son cerveau n'est pas fini, il est en pleine restructuration, c'est pour ça qu'elle n'a pas l'esprit clair.

J'ai trouvé sa façon de me défendre pas très valorisante.

– J'ai l'esprit parfaitement clair.

– Non.

Il s'est mis à compter sur ses doigts.

– Tu perds tes manuels scolaires, tu traînes des pieds et tu soupire, trop souvent tu as les yeux vitreux et la bouche qui pend, parfois tu laisses dépasser un bout de langue, tu ne sais pas t'occuper. Tu manges trop de chips, tu n'emploies que des verbes pauvres, tu ne racontes rien. Quand on te demande comment s'est passée ta journée, tu réponds Normal. Tu laisses couler l'eau quand tu te brosses les dents.

J'ai protesté.

– C'est pour faire venir l'eau chaude !

Il a poursuivi sans faiblir.

– Tu ne te laves pas les mains en sortant des toilettes (je ne comprenais tout bonnement pas pourquoi je ferais une chose pareille), tu n'as pas conscience de la chance que tu as de vivre

dans un monde en paix, et une fois tu m'as forcé à t'emmener à Disneyland.

Bref, j'aurais mieux fait de ne pas naître.

Epreuves numériques

Les mentors ont sonné à la porte le samedi, en début d'après-midi.

Ils tombaient mal parce que ma mère venait de s'installer sur sa planche d'inversion dans le but de détasser sa colonne vertébrale, irriguer son cerveau et détendre la peau de son visage.

– Je vous assure ! leur a-t-elle expliqué, la tête en bas. Cela ralentit merveilleusement l'affaissement des tissus. Si ça ne vous embête pas, je vais y rester encore cinq minutes.

Nous nous sommes assis autour d'elle, mon père a aimablement fait circuler un plateau de radis. Ophélie en a saisi un, Raphaël aussi, et pendant un moment on n'a entendu que le bruit des radis qu'on mâchait et le bourdonnement du frigo. Or le frigo était débranché, donc c'était une mouche. Une mouche qui profitait de ce que ma mère avait la tête en bas pour faire des loopings au-dessus de la table basse.

– C'est joli ici, a dit Judith en jetant un regard embarrassé sur le lierre qui attaquait le plafond.

Mon père a sauté sur l'occasion pour lui expliquer les bienfaits des plantes d'intérieur, puis a dérivé sur son sujet fétiche, l'intelligence des poulpes.

– Ils sont capables de COMMUNIQUER entre eux !

Les mentors avaient du mal à suivre, troublés en cela par ma mère qui poussait des soupirs de bien-être, et la conversation se traînait, ponctuée de ooh et de aah. On s'administrait des sourires embarrassés, on parlait trop fort, et on constatait que l'année qu'ils avaient passée à l'étranger portait ses fruits. Ils s'adaptaient.

Ophélie a désigné la planche.

– Je connais quelqu'un qui en a une.

Ma mère s'est relevée, le visage congestionné, et a capturé la mouche. On l'a félicitée pour son habileté, puis Ophélie a essayé la planche. Ils se sont sentis plus à l'aise. Je dirais même, se sont éternisés. Ont débouché une deuxième bouteille de cidre et repris des radis. Ont répété ce qu'ils nous avaient déjà dit.

La Pâte me verserait trente euros d'argent de poche chaque mois. Le voyage s'effectuerait en train jusqu'à Madrid, puis en car. Les téléphones étaient interdits, sinon le contact avec l'ancien monde m'empêcherait d'aller de l'avant. D'ailleurs, ils me conseillaient de ne prendre que l'essentiel dans ma valise.

– C'est le moment de faire peau neuve. Pas de photos, pas de souvenirs. Tu n'en auras l'esprit que plus ouvert.

Mon père a compris, ma mère a versé une larme, et ils en sont venus à échanger des confidences. Ma mère a murmuré :

– Les enfants, vous savez, il y a toute une période où on aimerait qu'ils soient aux autres.

– L'adolescence, a approuvé Ophélie.

– Et la petite enfance, a complété Raphaël.

– Tout le temps en fait, a résumé mon père.

Ils ont souri, heureux de leur connivence, et se sont rembrunis en croisant mon regard.

– On ne dit pas ça pour toi, ma chérie.

Ophélie gloussait, s’amusait beaucoup, et j’étais partagée entre être vexée ou me sentir soulagée. Puis elle a hoqueté en gobant un radis, a roulé des yeux effarés et j’ai deviné qu’elle avait avalé son radis de travers. Je savais reconnaître une tête de poisson asphyxié, ça m’était déjà arrivé avec Blanche, un jour qu’elle s’était étouffée avec un grain de raisin.

Blanche, il avait suffi que je la secoue par les pieds ; Ophélie, j’espérais que les adultes allaient s’en occuper.

À ma grande déception, ils ont continué d’ignorer sa détresse, très discrète dans sa volonté de rester digne.

J’hésitais. J’avais pris des cours de secourisme au lycée, mais je n’étais pas sûre de la manœuvre à effectuer, surtout qu’Ophélie ne manifestait aucun trouble, à part ses yeux écarquillés et sa bouche en cul-de-poule. Sans une invitation expresse, je ne me voyais pas lui compresser le thorax.

Je me suis rongé un ongle. Le mieux était de ne rien faire. Les autres à un moment donné se rendraient compte de quelque chose et interviendraient de façon adéquate.

Raphaël a signé les derniers papiers et les a tendus à mes parents.

Mon dossier était complet et validé, dorénavant je m’en allais vers un avenir glorieux. Sous le coup de l’émotion, ma mère s’est éventée avec des fanes de radis, mon père a levé son verre, Judith et Raphaël ont souri avec complaisance. Tout le monde était ravi, sauf moi, parce que Ophélie était très pâle, à la limite du bleu.

– Je crois qu’Ophélie ne respire plus, ai-je glissé.

Il n’était pas facile de se faire entendre dans ce brouhaha. Ma mère a tourné une tête hilare vers moi.

– Ouh là, je crois que je suis pompette. Qu’est-ce que tu dis ma chérie ?

J’ai montré Ophélie du doigt.

Ma mère s’est levée d’un bond.

– Mon Dieu, elle s’étouffe ! Il faut pratiquer la méthode de Amschtrel !

Mon père a trembloté du sourcil.

– Il me semble que c’est plutôt Hemstrass, non ? Ou bien Allstill ? Immelich ?

Enfin, ils agissaient. Mon père s’est rué sur Youtube pour chercher un tutoriel, ma mère a plongé ses doigts dans la gorge d’Ophélie pour la forcer à vomir, Raphaël lui a tapoté les omoplates, Judith s’est couvert les yeux en murmurant :

– Je ne veux pas voir ça...

Ils agissaient, mais se révélaient peu efficaces, et Ophélie s’obstinait à mourir. A priori j’aurais dû être contente ; à maintes reprises j’avais souhaité la voir morte, sauf que la terreur dans ses yeux était insupportable. J’ai rugi :

– Poussez-vous !

Ils ont obéi, un peu surpris, tandis que j’inclinai Ophélie vers l’avant, plaçais mon poing contre son plexus solaire, donnais une grande tape dans son dos.

Le radis a jailli de sa bouche, elle a aspiré de l’air avec un bruit rauque, Judith a défailli, Raphaël s’est rassis, mon père a ouvert

une troisième bouteille de cidre, ma mère a clamé avec fierté que j'étais sa fille.

– C'est ma fille ! Ma fille ! Ma fille !

Ophélie m'a enlacée, mi-larmoyante, mi-câline.

– Pauline, mon héroïne.

Elle me serrait trop fort, ses yeux étaient trop brillants et trop proches. Être son héroïne n'était pas plus confortable qu'être dans sa ligne de mire.

– Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi.

Je me suis empourprée. Toutes ces déclarations me mettaient mal à l'aise, et j'ai réalisé que Chignon Serré avait raison. C'était moi qui repoussais les autres, en fait ; parce que quand on était appréciée, les gens avaient des attentes, il fallait donner de soi-même, alors que je n'avais qu'une envie, courir chez Zoé.

Je l'ai trouvée dans sa chambre, en train de trier des livres et des jouets.

– Je me débarrasse de tout ce que je ne veux pas retrouver en revenant des États-Unis.

Je l'ai interrompue.

– Je suis prise pour de bon ! Je pars en Espagne dans dix jours ! J'ai sauvé la vie d'Ophélie !

Elle a placé *Le Marin de Gibraltar* dans le carton des affaires à vendre, puis a empoigné une baguette magique clignotante. Elle aussi avait des choses à me raconter.

– J'ai croisé Chignon Serré, ce matin. Elle m'a dit que tu ne lui avais laissé aucune chance. Soi-disant tu ne l'aimes pas et tu es sarcastique.

Je me suis effondrée sur la moquette. Ainsi donc je me trompais depuis des années. C'était bien moi qui n'aimais pas les gens, et non l'inverse.

– Moi, sarcastique ?

Il me semblait pourtant que j'avais fait des efforts avec Chignon Serré. Je n'avais rien dit, entre autres, sur sa manie de manger la bouche ouverte comme si c'était mignon, comme si on lui

avait demandé de nous tenir au courant de l'état d'avancement de sa mastication.

Zoé m'a tapoté l'épaule avec sa baguette.

– Je le sais, que tu es une bonne bête, mais je n'ai pas réussi à la convaincre. Tu es si facile à comprendre, ça me dépasse quand le reste du monde ne s'en rend pas compte.

Malheureusement, il y avait beaucoup de monde dans le reste du monde, et une seule Zoé. Il fallait donc que je continue de m'améliorer. C'était possible. Il me restait une semaine.

– En même temps, ce n'est pas ma faute si les gens ont des manies ridicules.

Elle s'est étirée avec langueur.

– Moi, ma technique pour que personne ne me rebute, c'est de flouter les détails.

J'ai médité cette idée. Faire abstraction des défauts des gens représentait un gros effort, et une grosse perte, de mon point de vue. Je n'étais pas prête.

– Je suis peut-être négative, mais je suis quand même devenue l'héroïne d'Ophélie. Tu crois qu'elle peut me faire un certificat ?

Zoé m'a raccompagnée à la porte du garage.

– Un certificat d'héroïne ? J'en doute. Personne ne reconnaîtrait sa validité. Moi, par exemple, une fois j'ai cédé ma place à quelqu'un qui était pressé, dans la file d'attente de la cantine. En plus, c'était le jour des frites, je méritais bien un trophée. Pourtant, quand j'ai refusé la même chose à un autre type cinq minutes plus tard, parce que je suis une bonne poire mais qu'il ne faut pas exagérer, il m'a traitée d'égoïste, alors que je pensais que ma bonne action me couvrirait pour au moins deux semaines.

– Dur.

On est restées un moment silencieuses.

Elle parlait aux États-Unis le lendemain, on se connaissait trop pour se faire la bise, on ne parvenait pas à se dire adieu.

Elle s'est gravement inclinée.

– Bonne chance, poulette. Et fais-moi plaisir, si une fille veut devenir ton amie, ne lui demande pas si son père est gendarme.

– Pourquoi je ferais une chose pareille ?

– Parce que c'est la première question que tu m'as posée quand je t'ai adressé la parole. Je serai jalouse si tu passes les autres à la même moulinette. C'est ma moulinette.

J'ai rougi. À l'époque où j'avais posé cette question perfide à Zoé, je pensais qu'elle était tombée dans l'oreille d'une sourde, mais non, elle l'avait entendue. Elle avait juste décidé de ne pas la relever par pure bonté, car elle était grande et généreuse.

Je l'ai rassurée. Cette moulinette était à usage unique et j'avais l'intention de l'échanger contre un ustensile révolutionnaire ayant la propriété de napper les conversations d'une pellicule consensuelle.

– Je t'en dirai des nouvelles dès que je serai en Espagne.

Elle a gloussé.

– Je suis contente d'avoir échappé aux pellicules.

J'ai passé la première semaine de juillet à préparer mon trousseau.

Rassemblement de culottes, pulls, pantalons, T-shirts et chaussettes en état de marche. Sélection de photos clandestines de ma famille, de la tour Eiffel, de Zoé, pour que les Espagnols constatent combien mes amies étaient belles, combien mes parents souriaient et avaient l'air de m'apprécier.

Je voulais tout recommencer de zéro, mais un zéro positif.

Au moindre prétexte, ma mère m'attrapait au passage, me serrait dans ses bras pleins d'os, tentait de fourrer dans ma valise de vieux foulards imprégnés de son odeur.

– Pour lutter contre le manque.

Elle choisissait toujours le moment précis où j'allais me lever de ma chaise pour sauter sur mes genoux.

– Eh bien quoi? Tu aimais les câlins quand tu étais petite. Zoé et sa mère se font des câlins, elles. J'ai lu un article qui explique que moins on se fait de câlins, plus on se détache.

Quelquefois cette tendresse me hérissait, malgré ma pellicule consensuelle, et je m'écartais.

– Ce n’est pas au moment de partir qu’il faut s’attacher.

– Si, justement.

Elle paniquait, resserrait son étreinte.

– Quand tu rentreras, on sera des étrangères. Tu m’appelleras Madame.

– Tu devrais être contente, toi qui me reproches de ne pas être assez polie.

Elle me repoussait avec dépit.

– Eh bien va-t’en, puisque c’est ce que tu veux.

Je m’éloignais avec soulagement, elle hurlait.

– Reviens!

Je revenais, résolue à être gentille, et elle me remettait les nerfs en pelote au bout de cinq minutes.

– Ici ce n’est pas un hôtel, disait-elle d’une voix chagrine.

Elle soulevait un prospectus qui trempait dans une flaque de lait, le reposait, et se plaignait de mon absence.

– Tu es là, mais tu n’es pas là. Si tu crois que c’est agréable de vivre avec quelqu’un qui regarde à travers toi sans te voir.

Il est vrai qu’à travers elle je voyais les collines andalouses, les chevaux sauvages, la mer. En revanche, quand elle a déclaré savoir ce que je pensais d’elle (tu me méprises), elle se trompait; je ne pensais pas à elle du tout, mais je ne pouvais pas le lui dire, car ne pas penser, c’était pire. Donc j’ai déployé ma toute nouvelle consensualité, et j’ai souri.

– Coucou. Il est beau ton chemisier.

Elle était enchantée.

– Tu trouves? J’avais peur qu’il soit un peu kitch.

Dans mes moments creux, je battais les buissons pour trouver Blanche, mais depuis que je lui avais offert mon Naruto elle ne m'attendait plus sous les thuyas. Elle l'avait montré à Ornella, qui était tombée en pâmoison et avait illico cessé de l'ignorer. Non seulement elle avait admis son existence, mais elle l'avait choisie entre toutes pour devenir son bras droit dans la conquête impérialiste des chemins de traverse.

Maintenant, elles fabriquaient des shurikens en bois et nous les balançait à la figure dès qu'on s'aventurait dans le jardin.

Ma mère se signait.

– Pourquoi elles nous lancent des croix ? Comment peut-on être sataniste à cet âge ?

– Il ne s'agit pas de croix, juste de shurikens.

Elle rentrait en marmottant.

– N'empêche que ce n'est pas normal.

Je leur adressais des signes complices.

– Wouhou, je suis Gaara du désert !

Je me recevais une croix dans l'œil, et rentrais à mon tour.

Et tout durait, se jouait, prenait un temps fou. Sans cesse je butais contre quelque chose à attendre. Que la bouilloire chauffe, que la lessive sèche, que le bus arrive, que la nuit tombe, que Zoé me donne de ses nouvelles, que le repas soit prêt, que ma mère ait fini de bâiller, que la publicité se termine, que le film reprenne, que le gâteau cuise, que le facteur me livre mes nouvelles chaussettes, que le gâteau refroidisse, que mon père sorte de la salle de bains, que mes résultats (très moyens) au bac de français soient publiés, que le chien du voisin arrête d'aboyer, que l'heure précise de mon départ soit communiquée.

La vie était jonchée d'obstacles, de murs, de cordes à nœuds, de trous sans fond, de sables mouvants dans lesquels interminablement les minutes s'enlisaient.

Epreuves numériques

Tout s'est miraculeusement accéléré à la mi-juillet.

La semaine du départ s'est transformée en veille de départ. Et la nuit qui grésillait devant mes yeux comme un nuage forcené s'est muée en matin du départ. Et le petit déjeuner, qui formait une boule compacte dans ma gorge pendant que mes parents, avec une lenteur calculée, vérifiaient l'état des routes, l'itinéraire, la mise à jour du GPS, a fini par passer. Et le moment de monter dans la voiture est venu.

Nous en sommes ressortis aussitôt pour prendre un paquet de mouchoirs car ma mère prévoyait de pleurer beaucoup.

Et nous sommes remontés, nous avons démarré, nous sommes partis. Nous avons traversé la Résidence de la Pensée, plongé dans la circulation de la N12, de l'A13, puis du périphérique. Nous avons navigué dans Paris, trouvé une place de parking, poussé la porte de la gare, et nous sommes entrés dans la salle d'attente réservée aux départs européens de la Pâte.

Et nous étions une vingtaine, venus de la France entière, à entrechoquer nos valises à roulettes au milieu des sièges en

plastique moulé. Chignon Serré, Lucas, le pirate, et d'autres que je n'avais jamais vus, tous ceux qui n'avaient pas d'océan à traverser. Et on s'est enlacés comme si on se connaissait depuis toujours, on s'est congratulés, on s'est souhaité bon voyage, alors qu'on était persuadé d'être le seul à qui ça arrivait.

Mon père et ma mère peinaient à se faire une place dans cette effervescence. Eux qui avaient eu l'espoir d'être des parents modèles (regardez comme on est dignes, regardez comme elle nous aime) avaient reflué dans un coin pour laisser les familles plus démonstratives accaparer le centre de la salle.

De mon côté, je m'appliquais à ne pas croiser les yeux de Lucas et à maintenir un écart constant entre nous. Mon objectif était d'éviter qu'il me refasse le coup du tsunami. Et ça fonctionnait ; il suffisait d'être vigilante.

Je n'avais pas prévu la charge de Chignon Serré.

– Je suis désolée, mais Lucas te quitte.

Corsetée dans un tailleur bleu marine, elle ressemblait à une hôtesse de l'air. J'ai reculé en bredouillant, consciente que mon T-shirt préféré avait une tache d'eau de Javel au niveau du nombril.

– Ah ? (Je pensais que c'était moi qui l'avais quitté.)

– Oui. Tu restes là, les yeux dans le vague. Il se demande si tu es intelligente.

J'ai baissé le front pour dissimuler mon soulagement. Elle est restée plantée devant moi.

– On peut savoir ce que je t'ai fait ?

J'ai sursauté.

– De quoi tu parles ?

– Tu es hyper passive-agressive, tu te moques de moi sans arrêt.

C'était rageant. Elle ne remarquait même pas que j'avais changé, alors que je me donnais du mal pour ne pas lui faire de réflexion sur son tailleur. J'ai cherché une excuse.

– Je t'assure que tu te trompes.

– Alors pourquoi tu m'as dit que j'avais trop de produits cosmétiques ? Ce n'est pas ma faute si j'ai une peau atopique.

Je lui ai juré que je n'avais rien remarqué, elle a eu un rire sceptique.

– Tu me faisais tout le temps des réflexions quand je vidais ma trousse de toilette.

Elle a pris une voix mièvre.

– Gnagnagna, tu as beaucoup de produits, dis donc.

Je me suis illuminée.

– Je te faisais juste remarquer que tu avais pris toute la tablette du lavabo et qu'on n'avait plus de place pour nos affaires !

Elle a tourné les talons.

– Tant pis pour toi si tu te mens à toi-même.

Ses paroles ont sonné comme une malédiction.

Quoi que je fasse, où que je sois, je ne parviendrais pas à dissimuler que j'étais le genre de fille qui voyait le verre à moitié vide. La bonne opinion que Zoé avait de moi ne suffisait pas, car tout était toujours à recommencer ; et j'aurais beau recommencer, astiquer mille casseroles, arborer mille sourires, les Espagnols auraient tôt fait de me démasquer, parce que j'étais le genre de fille qui voyait le verre à moitié vide.

– Pauline !

À l'autre bout de la salle, Ophélie écartait la foule de ses bras blancs et courait vers moi, mains tendues, cheveux ondonants. Mon moral est remonté en flèche. Elle était la preuve vivante qu'on pouvait changer d'avis à mon égard et que je pouvais changer d'avis sur les autres, car je l'aimais, bizarrement.

Elle s'est pendue à mon cou.

– Ma sauveuse.

Je suis restée immobile, un peu déroutée. Je l'aimais, certes, mais je n'étais pas adepte des baisers, des accolades et des pincements de joue. J'ai tenté de me dégager avec tact, mais à peine lui avais-je décroché un bras qu'un autre se collait ailleurs, comme ces bonshommes gluants que l'on projette contre les vitres et qui dégringolent en culbutant.

Elle s'est emparée de mes poignets.

– Je ne pouvais pas te laisser partir sans te dire au revoir. Laisse-moi te lire les lignes de la main.

J'ai jeté un coup d'œil embarrassé autour de moi. Les gens s'approchaient déjà, étonnés de la soudaine affection que me manifestait une mentor.

– Mmh, tu es de type feu, je m'en doutais. Mmh mmh, ta graine de conscience est très serrée et ta troisième main n'est pas encore accessible. Ta ligne de tête est trop longue, ta ligne de cœur trop rigide, mmh mmh, tu te limites.

Elle a repris son souffle, lâché mes paumes, et m'a dévisagée avec excitation, comme si un geyser de confettis multicolores allait jaillir de mon crâne.

– Mmh, rien n'est net, tout est à venir.

J'ai esquissé un pas de côté. Pour l'heure, je n'avais rien à lui offrir, mais j'espérais sincèrement ne pas la décevoir à l'avenir.

– Merci, Ophélie, je ferai de mon mieux. Maintenant je ferai bien d'aller dire au revoir à ma famille.

Elle m'a poussée en avant.

– Bien sûr! Cours! Vis! Vole! Je crois en toi, Pauline!

Mes parents, qui attendaient non loin de là, m'ont empoignée avec gratitude et se sont apprêtés à me donner leurs dernières recommandations.

– Ma petite Pauline, a commencé mon père.

– Ma chérie, a corrigé ma mère.

– On voulait te dire...

Ils ont été interrompus par le charabia nasillard du haut-parleur qui annonçait le départ pour Madrid. J'ai saisi ma valise à roulettes.

– Désolée, je dois y aller.

Je ne pouvais pas prendre le risque que le train démarre sans moi. Ma mère a tenté de gagner du temps.

– On n'est pas à la seconde.

Or, il me semblait justement que tout se jouait à la seconde.

Quelque chose ou quelqu'un allait surgir et m'empêcher de partir, c'est pourquoi il fallait que je fonce sans me soucier de ces doigts collants qui voulaient me retenir, de ces encouragements et de ces bénédictions qui essayaient de m'attendrir ; il fallait que je monte dans ce train, tout de suite.

Epreuves numériques

J'ai rejoint le groupe massé devant la porte et nous nous sommes hâtés vers le quai, tirant derrière nous nos parents en une petite procession inquiète.

Devant le train, des embrassades ont eu lieu dans la bousculade et la gêne. On n'avait plus le temps de rien, ma mère n'a pas eu un moment pour pleurer.

Un coup de sifflet a retenti, un vent de panique m'a parcourue. J'avais soudain la certitude d'oublier un élément essentiel. J'ai serré contre mon ventre la sacoche qui contenait mon ordinateur, mon appareil photo. Ils étaient là, et pourtant quelque chose manquait. J'avais beau récapituler, chaussettes, vêtements, maillot de bain, carte d'identité, cadeaux pour ma famille espagnole, il était trop tard, des gens me poussaient, tous mieux préparés, et maintenant je savais ce que j'avais oublié.

J'avais oublié d'apprécier la vie que je quittais. Je n'avais pas remercié mes parents pour leur affection et pour cette chance qu'ils m'offraient. J'avais tout pris sans leur dire que je les aimais, je n'avais pas prêté attention à leurs aspects attachants, c'était pourtant mignon quand ma mère bâillait, car elle était ma mère

et aucune autre mère ne bâillait comme elle, et à présent on me poussait en avant, alors que je n'étais pas prête.

Deuxième coup de sifflet. On s'est tous engouffrés dans le train comme si on était poursuivis ; je me suis retrouvée assise à côté d'une fille très maquillée qui allait aussi à Malaga.

Sa famille, agglutinée sur le quai, empêchait mes parents d'approcher. Sa sœur articulait des phrases inaudibles, son petit frère écrasait son nez contre la vitre, sa grand-mère tapait sur son cabas, indiquant par là qu'il ne fallait pas qu'elle oublie de manger son pique-nique.

Elle a grogné :

– Oui oui, je le sais que j'ai dix œufs durs. Un par heure, merci bien.

Ça m'a rassurée de constater que je n'étais pas la seule à faire du mauvais esprit.

Les portes se sont refermées, le train s'est lentement ébranlé. Quelques mètres à peine avaient été franchis, la famille d'Œufs Durs hurlait et courait pour être avec elle jusqu'au bout.

Derrière eux mon père, les mains dans les poches, restait immobile tandis que ma mère s'étreignait la poitrine. Ils n'avaient l'air de rien, ils étaient minuscules, je ne les voyais plus.

Le train a pris de la vitesse, on a craint un instant que la grand-mère d'Œufs Durs tombe au bout du quai, mais non.

J'étais partie.

Et les murs défilaient, couverts de tags. Et les immeubles sales cédaient la place à des jardinets remplis de vieux toboggans ;

les grillages et les cordes à linge disparaissaient, remplacés par des talus bordés de panneaux publicitaires, de poteaux, de routes, de champs, d'arbres.

J'étais partie, et il n'était pas question de revenir tant que je n'aurais pas vécu ce que j'avais à vivre.

Epreuves numériques

Remerciements

Je tiens à remercier

Julie Guérin, pour tous les koudous.

Ringolo, pour le banc de Préfailles.

Nat Renard, qui s'endort devant les séries mais possède un œil de lynx et des pruniers.

Jeanne Barzilai-Boratav, pour son jugement étoilé et son amour des cakes.

Vincent Raynaud, car on n'était pas rendus.

Julia Baudin, pour les remparts, les ragondins et les frites.

Tata Lydia, pour la sauce aux olives.

Adrien, pour le bode, et aussi pour avoir nettoyé les bouteilles de kéfir en mode genre t'sais.

Violette, même si elle me lance tout le temps des croix.

Je ne remercie pas Pailloute et Minou de m'avoir piqué ma chaise.

Pardon pour toutes les lessives que je n'ai pas étendues.